



RELATIONS
DE LA
LOUISIANE,
ET DU
FLEUVE
MISSISSIPI.

Où l'on voit l'état de ce grand Païs & les avantages qu'il peut produire &c.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN FREDERIC BERNARD,

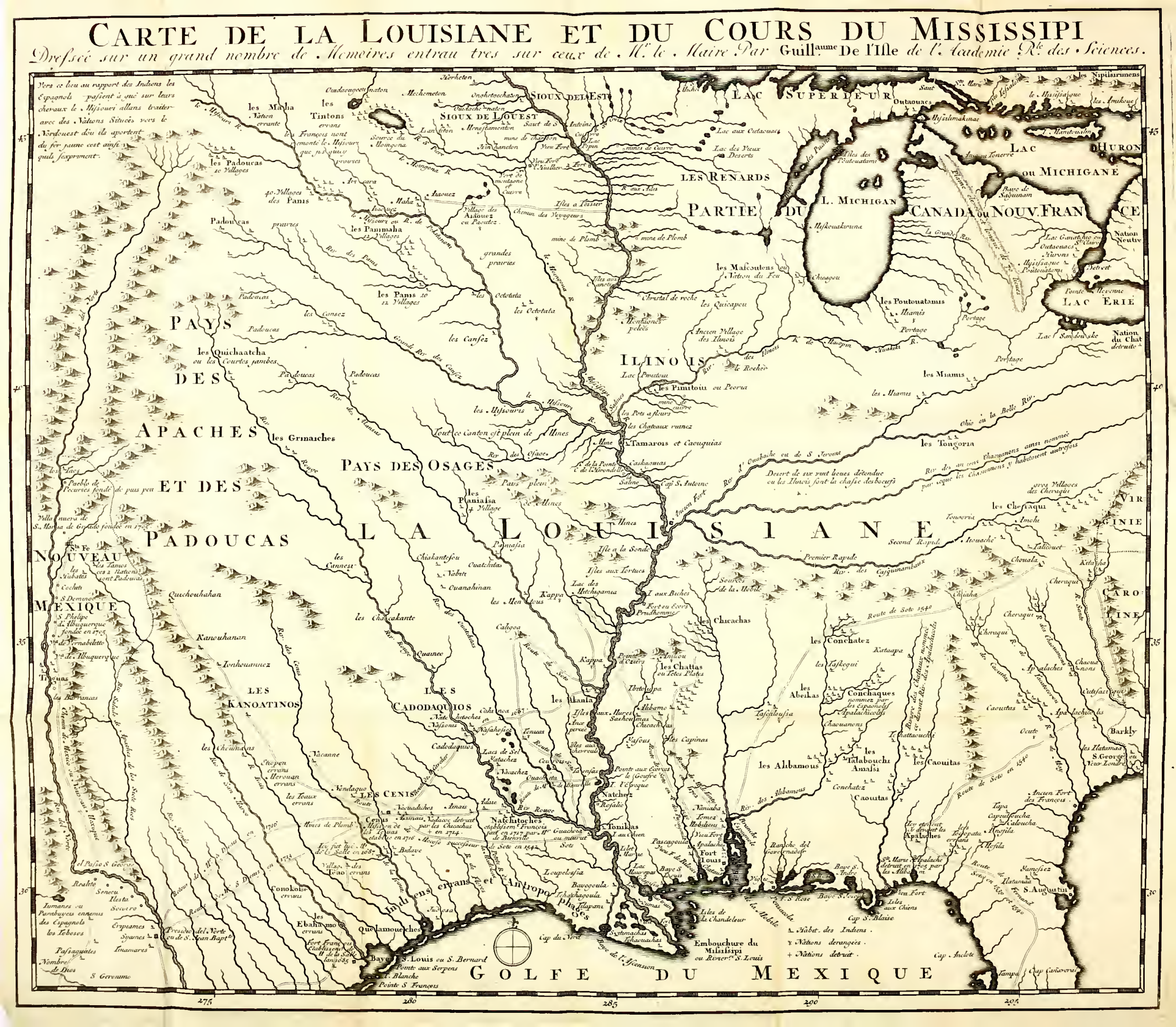
M. D CC. XX.

TABLE DES RELATIONS

Et autres pieces contenues dans les Tomes V. & VI. de ce Recueil.

TOME V.

Tome VI.



CARTE DE LA LOUISIANE ET DU COURS DU MISSISSIPI
Dressé sur un grand nombre de Memoires entrau tres sur ceux de Mr. le Maire Par Guillaume De l'Isle de l'Academie Rle. des Sciences.
Vers ce lieu au rapport des Indiens les Espagnols passent à gué sur leurs chevaux le Missouri allans traiter avec des Nations Situées vers le Nordouest d'où ils aportent du fer jaune cest ainsi quils s'expriment.
LAC SUPERIEUR
SIOUX DE L'EST
SIOUX DE L'OUEST
les Tintons errans
les Maha Nation errante
les Padoucas 10 Villages
LES RENARDS
PARTIE DU CANADA ou NOUV. FRANCE
L. MICHIGAN
LAC ou MICHIGANE
LAC HURON
LAC ERIE
les Pamimaha 12 Villages
40 Villages des Panis
les Panis 10 12 Villages
les Missouris
ILINOIS
les Pimitoui ou Peoria
les Mascoutens ou Nation du Feu
les Poutouatamis
les Miamis
Ohio ou la Belle Riv.
les Tongoria
PAYS DES APACHES ET DES PADOUCAS
PAYS DES OSAGES
LA LOUISIANE
NOUVEAU MEXIQUE
S. Fe
Tamarois et Caouquias
Kaskaskias
Cap S. Antoine
Ancien Fort
Desert de six vint lieues detendue ou les Ilinois font la chasse desboeufs
les Cheraqui
VIRGINIE
CAROLINE
les Chicachas
les Chattas ou Têtes Plates
les Conchatez
les Abeikas
les Alibamous
les Caouitas
les Apalaches
les Kappa
les Akansa
LES CADODAQUIOS
LES KANOATINOS
LES CENIS
Natchitoches
Natchez
Tonikas
Fort Louis
Pensacola
S. Augustin
Route de Soto en 1540
Indiens errans et Antropophages
Baye S. Louis ou S. Bernard
Embouchure du Missisipi ou Riviere S. Louis
GOLFE DU MEXIQUE
Habit. des Indiens.
Nations derangées.
Nations detruit.
Cap Anclote
Tampa
Cap Cañaveral
275
280
285
290
295
30
35
40
45

A

Memo

Ouidaougeo

les

tons

ne

Nondaqu

Ro

Plomb

fut tué

Salle en

des

ao *erra*

ois

de

Salle

85.

RELATION DE LA LOUISIANNE OU MISSISSIPI.

Ecrite à une Dame, par un Officier de Marine.

J'Obeïs, Madame, à la commission que vous me donnés de vous faire conoître un Païs qui merite toute vôtre curiosité, & qui peut dévenir un jour le Perou de la France. Mais en même tems je suis très-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'ose cependant vous assûrer, sans craindre le démenti, que si ma petite Rélation n'est pas complette, elle sera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louïsiane, j'ai examiné tout ce que j'ai pû par moi même: Les témoignages des Officiers de la Colonie, & des Voyageurs les plus sensés que j'ai conciliés sont des garants sûrs du reste.

Il semble que vous me démandiés un Journal éxact de ma Campagne: Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

 ai

ai vû lire le voyage le mieux écrit que nous ayons, & passer, en le lisant, le détail de ce qui se faisoit chaque jour, dans le Vaisseau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choisy n'a pû égayer une matiere si séche, au point de la faire goûter à une femme d'esprit, que pouriez-vous attendre de moi? & si vous m'avez refusé cent fois le plaisir de vous entretenir de choses très-interessantes, écouteriés-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux? Sachez-moi donc gré, de vous faire aborder tout d'un coup au Mississipi, sans vous exposer à l'ennui d'un voyage qui n'eut aucuns évenemens extraordinaires: Nous y moüillâmes, après un de ces coups de vent de Nord furieux qui sont fort ordinaires à cette côte, dans l'hiver. Voulez-vous, Madame, en voir la description, pour mieux goûter le plaisir d'être à terre? Si j'employe dans ma Rélation quelques termes de Géographie; c'est que je sçai qu'ils n'ont rien d'obscur pour vous. Nous étions deux Vaisseaux du Roi de compagnie* *le Ludlvv*, & *le Paon*, dont Mr. de Lepinai, nommé par le Roi au gouvernement de la Louïsiane, avoit le commandement, jusqu'à son arrivée. Le 7. & le 8. de Mars, nous n'étions qu'à 40. lieües de l'Isle Daufine. Un vent de Sud assez frais, nous faisoit faire tranquillement nôtre route, lorsqu'à l'approche de la nuit, il augmenta si fort, avec de la pluye & du Tonnerre, que nous fûmes contraints de serrer toutes nos voiles, crainte qu'il ne nous forçât à terre: Il étoit si vio-

* *C'est un nom Anglois.*

violent, que nous jugions faire deux lieües par heure, quoi que ſans voiles; mais ce n'étoit que le prélude de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé ſe jetta tout d'un coup avec impetuoſité au Nord: Comme il nous éloignoit de la côte, nous mîmes le côté au vent ſans voiles. Les deux Vaiſſeaux ſe perdent de vûë & ſe ſéparent. Les flots que le vent de Sud avoit agités, ſe trouvant combattus par un vent oppoſé & furieux, ſe groſſiſſent. Une pluye & un tonnerre affreux nous ſurprennent: l'horreur d'une nuit obſcure qui n'étoit illuminée que par les éclairs, la galerie de nôtre Vaiſſeau emportée par un coup de Mer, une Mer profonde & élevée, qui ſe déploye de moment en moment dans le Vaiſſeau; enfin, une Tempête à peu près pareille à celle que Ceſar eſſuye dans Lucain.

Où les flots coup ſur coup élancez dans les airs
Vont preſque dans la nuë éteindre les éclairs.

Cela ne fut pas ſi loin, Madame. Je vous vois déja révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tôt l'épouvante dans l'eſprit de ceux qui ne connoiſſoient pas Neptune tout entier; nos paſſagers ſurtout furent vivement effrayez. Des promeſſes faites au Ciel, la confeſſion, tout fut employé pour l'appaiſer: Une jeune femme de celles qui paſſoient dans nôtre Vaiſſeau, m'avoüa cependant, que la contenance aſſûrée qu'elle remarquoit dans les Officiers, lui donnoit autant d'eſpérance que ſes Actes de Contrition. Il eſt vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers, nous ne parûmes pas fort allarmés.

Tant de vœux n'empêcherent pas la tempête de durer 36. heures ; après quoi, le vent s'étant appaisé, nous moüillâmes le neuf de Mars, dans la rade de l'Isle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port, dont la passe s'étoit fort comblée & fort retressie: La frégate *le Paon* le voulut tenter, & pensa s'y perdre.

Le lendemain, nous mîmes le Gouverneur à terre, au bruit de l'artillerie des Vaisseaux & du Fort. Je crois, Madame, devoir vous donner une idée du tems de la découverte, & de l'étenduë des côtes & des terres de la Louïsianne, avant que d'entrer dans aucune description particuliere.

Ces côtes ont été probablement connuës, dès le tems de la découverte de la Floride, par *Soto*, ou de la conquête du Méxique, par *Fernand Cortés* en 1521. Comme la Louïsianne joint à l'Occident au Méxique, qui est au fonds d'un Golphe de 300. lieües de profondeur, & que ses côtes en font partie, il est impossible qu'elles n'ayent pas été apperçûës, en allant ou en venant.

On a des Mémoires, que les François en ont pris possession dès le tems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens, au Lieu appelé aujourd'huy *Pansa Cola*, & un autre, 45. lieües plus à l'Orient, qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort.* Tout le monde sait les voyages que firent, sous les derniers Rois de la race précédente, & sous *Henry le Grand*, Ribaud, Laudonie-

doniere, Verazan, Jacques Quartier, depuis le Tropique de Cancer, jusqu'à la nouvelle France; & que de l'autre côté de l'Amérique, le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555, à la côte du Bresil, dans l'endroit où est située aujourd'huy la grande Ville de Rio de Janeyro; & que cet établissement ne manqua que par la division qui se mit parmi ces nouveaux Habitans, au sujet des opinions de Calvin, qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'avant M. de la Salle, personne n'avoit pris possession de ce vaste Païs, qui est entre la Floride & le Méxique, à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louïsianne*, & qu'on appelle encore *Missisippi*, du nom de ce grand fleuve qui l'arrose. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale; & qu'il découvrit le Missisippi, appelé maintenant fleuve Saint-Louïs, sur les bords duquel il fit quelques établissemens, & dont il suivit le cours, jusques dans le Golphe du Méxique où il se décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer, il revint en Canada, d'où il passa en France; afin d'obtenir des Vaisseaux pour sa découverte. Il y fut envoyé en 1684, avec deux Vaisseaux & deux brigantins chargez de provisions. Il chercha long-tems, mais en vain, l'entrée du Missisippi, trompé par la latitude de la côte, qui va de l'Orient à l'Occident, & par les differentes rivieres ou bayes. Enfin, il se rendit à la

baye *Saint-Louïs*, ou *Saint-Bernard*, comme les Espagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort; mais ayant eû le malheur de perdre un de ses Vaisseaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il se trouva sans secours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta toûjours la découverte de l'entrée du fleuve. Il découvrit plusieurs Nations, & fit quelques établissemens. Il continua ses travaux jusqu'en 1687. qu'il fut assassiné par ses gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter une férocité & un esprit d'indépendance, qui a toûjours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Hiberville Canadien, Capitaine des Vaisseaux du Roi, connu par ses entreprises, & les avantages qu'il a remportés sur les Anglois, dans la baye d'Hudson & l'Amérique méridionale, entreprit de découvrir par Mer l'embouchure du Mississippi. Il en vint à bout; mais avec beaucoup de peine, trompé par les differentes branches de ce fleuve & les rivieres qui s'y déchargent. L'ayant remonté jusqu'aux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau Païs à 120. lieües de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louïsianne, il y fit plusieurs voyages & différens etablissemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaisseaux qui y portérent les premiers habitans, les Espagnols s'étoient

emparés

emparés de Panſa Cola, Port qui n'eſt qu'à 14. lieües dans l'Eſt de l'Iſle Daufine, ſur l'avis qu'ils avoient eû, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Louïſianne s'étendent plus de 200. lieües de l'Eſt à l'Oüeſt, en ne parlant que de celles qui ſont entre Panſa Cola, & la baye Saint-Bernard incluſivement. Car quoique les Eſpagnols, ayant preſſenti depuis un an les deſſeins de la France ſur ce Païs, ſe ſoient venus établir depuis peu dans cette baye, qui eſt un poſte très-conſidérable, à cauſe de la proximité des Sauvages *Aſſenïs*, chez leſquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Méxique ait envoyé un Miſſionaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il eſt conſtant que M. de la Salle ayant établi tous ces poſtes au nom du Roi, ſi on n'a pas continué de les habiter, il ne s'enſuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Iſle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant pluſieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais diſputé la poſſeſſion.

J'entre dans la deſcription générale de la Louïſianne: Que l'etenduë que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame: vous ne verrez rien de plus éxact. La Louïſianne eſt bornée à l'Eſt par la Floride & la Caroline, au Nord-eſt par la Virginie & le Canada, qui en eſt éloigné de 900. lieües: Au Nord, les bornes n'en ſont pas connuës. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le fieuve Saint-Louïs juſqu'à 700.

lieües de son embouchure. Il est connu 100. lieües plus haut, & navigable jusques-là, sans aucun rapide. On assûre qu'il prend sa source dans le Païs de la Nation des *Sioux*, que l'on prétend n'être pas fort éloignés de la baye d'Hudson, en passant par l'Oüest du Canada. Quoiqu'il en soit, la Louïsianne n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-oüest & de l'Oüest étant au Nord du Méxique, les limites n'en sont pas plus connuës. Le Missouri, qui est une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Missisippi, & qui donne son nom à un Païs vaste & inconnu qui fait partie de la Louïsianne, vient du Nord-oüest, & se décharge dans le fleuve du Missisippi, à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere jusqu'à 300. lieuës; & les Sauvages dont les bords de cette Riviere sont fort peuplez, assûrent qu'elle prend sa source d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande riviere, qui a son cours à l'Ouëst, & se décharge dans un grand lac, qui ne peut-être, en supposant la vérité de ce rapport, que la Mer du Japon. Les François habitués aux Islinois qui commercent avec les Sauvages du Missouri, assûrent que ce Païs est très-beau & très-fertile, & ils ne doutent point qu'on n'y puisse trouver quantité de mines d'or & d'argent, dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Louïsianne à l'Ouëst, elle est bornée par le vieux & le nouveau Méxique, & au Sud, par la Mer. Voila, Madame, une étenduë de Terres habitables, dans laquelle l'imagination se perd. Je

Je commencerai la description particuliére du Païs par l'Isle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui sont éloignées de l'embouchure du fléuve Saint-Louïs de 70. lieües à l'Est : Ce sont jusqu'à present les seuls Postes établis le long de la côte : L'Isle Daufine est par 30. degrés de latitude ; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Isle Massacre, à cause d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, vestiges d'une Bataille sanglante qui s'y est donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Isle ne sont presque qu'un amas de sable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte : Elle n'est habitée qu'à cause de son Port, qui jusqu'ici a été l'abord des Vaisseaux de France, & dont l'entrée se ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de sable large de 14. toises, & égale en hauteur à l'Isle même : La Fregatte le *Paon* & un Vaisseau Marchand s'y trouverent enfermés ; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit assez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en sortir. Le long du Port, il y a près de cent maisons avec un fort qui n'est encore revêtu que de terre : Il y a dans l'Isle une garnison de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieuës au Nord de cette Isle, au fonds d'une grande Baye, est la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle est un autre établissement plus considerable, apellé le Fort-Louïs. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de la Louïsiane,

siane, du Commissaire Ordonnateur, de tout l'Etat Major, & du Conseil Superieur. Il y a dans ce Fort, plusieurs Compagnies d'Infanterie, dont le Gouverneur distribuë des détâchemens dans les postes établis dans les Terres. Là il est à portée de recevoir les Calumets (c'est-à-dire les Ambassades) des nations Sauvages situées sur cette Riviere, qui est une des plus grandes de la Louïsiane. On est d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere, qu'elles sont voisines des Anglois de la Caroline, qui ne négligent rien pour les gagner; l'envie de rendre chacun son parti le plus fort, regnant toûjours entre eux & nous. Les plus puissantes de ces Nations sont les *Chicachas*, & les *Alibamons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs presens, & le prix modique qu'ils attachent aux marchandises qu'ils leur portent, ils ont presque toûjours été de nos amis. S'ils leur paroissent plus riches & plus liberaux, ils ne les trouvent pas d'un commerce si doux que les François. Bel exemple, Madame, que nous donnent des Barbares, chez qui les cœurs ne se forçent point, & où l'avarice n'étoûfe point la simpatie.

Le Païs, que la Riviere de la Mobile arrose, est beau, uni, coûpé de plusieurs autres petites Rivieres, & couvert de bois presque par tout. La terre y produit presque tous les légûmes, & les arbres fruîtiers de France; elle n'attend que les soins du Laboureur, pour produire tout ce qui peut être nécessaire à la vie: On y trouve beaucoup

coup d'Animaux, comme des Ours, des Bœufs, & des Chevreüils, dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achétent ordinairement une peau de Chevreüil, depuis dix jusqu'à vingt bales de fusil, selon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de grosses couvertures de laîne, qui servent d'habits à plusieurs, du drap de * Limbourg rouge ou bleu, des habits de ce drap tous faits, de grosses chemises, & des chapeaux dont ils trouvent l'usage fort commode, des coûteaux, des hâches, des pioches, de petits miroirs, de la rassade, & du vermillon. La description de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plus part de ces choses.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous, ils quitent, autant qu'ils peuvent, les peaux de bêtes dont ils se couvroient : Les plus riches; c'est-à-dire les plus habiles chasseurs, ont des chemises qu'ils usent ordinairement sur leurs corps, sans jamais les laver. Les uns portent sur cette chémise une de ces grosses couvertures dont je viens de parler, lorsqu'il fait froid, & vont nuds en chemise pendant le chaud. Les autres, comme les Chefs, ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits, rouges ou bleus. Les couleurs modestes ne sont pas de leur goût ; aucun Sauvage ne porte de culotte généralement dans l'Amérique ; ils se contentent d'un braguet, c'est un morceau de drap ou de peau, avec lequel ils cachent

* *C'est un beau drap d'Allemagne.*

ce que toute la posterité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'attachent à la ceinture par devant & par derriere : Au lieu de bas, ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou, & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coûpée, & cousuë pour la mesure du pied ; plusieurs femmes, & surtout celles des Chefs, ont des chémises & portent toûjours une espece de jupon, qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des couvertures de laîne ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut, à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte, les cheveux noüés sur le haut de la tête, avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de rassade de diverses couleurs, dont elles se chargent le cou & les oreilles, où elles ont des trous, aussi bien que les hommes, à y faire passer un œuf, que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dès l'enfance, élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Missisippi se peignent le visage ; mais, comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature, ils employent differentes couleurs : Le rouge, le bleu, le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche : Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce, & de couleurs opposées. Dans une troupe de Sauvages ajustes pour quelque cérémonie, on n'en remarque point qui

ne



ne soient differemment * Matachés. Le goût d'un chacun s'examine & se fait distinguer dans la maniere d'appliquer & de placer ces couleurs : Il m'a paru que la plus bisarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne se contentent pas du visage, ils se peignent aussi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, longs & en grande quantité ; ils les tressent par derriere, & ils les entrelaçent des plûmes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'est qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plus part se font imprimer plusieurs marques d'imagination sur le visage, les bras, les jambes & les cuisses ; car pour le corps, c'est un droit qui n'appartient qu'aux guerriers, & il faut s'être signalé par la mort de quelque ennemi, pour le meriter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment sur l'éstomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës : Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas sans douleur ; on commence par traçer le dessein sur la peau ; ensuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguisé, on pique jusqu'au sang, en suivant le dessein ; après quoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui se fait marquer. Ces couleurs ayant pénétré entre cuir & chair ne s'effacent jamais ; l'épreuve en est aussi aisée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louïsiane, qui font le métier de Voyageurs, contractent aisément les manieres sauvages. Ils courent

 les

* *C'est le terme qui spécifie cette maniere de se peindre.*

les Boisen bas & en souliers, sans culotte & avec un simple braguet. Ils se plaisent surtout à se faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au visage près, le sont presque par tout le corps. J'en ai vû plusieurs, & sur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriés connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jesus, une grande croix sur l'estomac avec les paroles miraculeuses qui apparurent à Constantin, & une infinité de piqures dans le goût Sauvage, avoit un Serpent qui lui faisoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à se darder vénoit aboûtir sur une extremité que vous dévinerés, si vous pouvez.

Les Sauvages du Missisippi, sont communement grands, assez bien faits, d'un air fier, sur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louïs. Ils ont le teint olivatre, les yeux petits, le front plât, la tête en pointe & presque de la forme d'une mitre. Ne croyez-pas qu'ils naissent ainsi, c'est un agrêment qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait sur la tête de son enfant, pour forcer ses os tendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroit presque incroyable. Elle couche l'enfant sur un berçeau, qui n'est autre chose qu'un bout de planche, sur lequel est étendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête se place, & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête dans ce trou, & lui applique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse,

F E D C B A



graſſe, qu'elle lie de toute ſa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait ſouffrir vont ſi loin, qu'on lui voit ſortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui péſe ſur le front; c'eſt ainſi qu'il dort toutes les nuits, juſqu'à ce que le crane ait reçû la forme que l'uſage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voiſins de la Mobile, commencent à ſe deſabuſer par nôtre exemple, d'un agrément qui coûte ſi cher; mais cette exception n'eſt rien à l'égard du général. Les femmes de la Louïſianne ſont plus petites que grandes, & généralement laides: Il eſt vrai que la couleur de leur peau, & la mal-propreté dans laquelle elles vivent, ne préviennent pas pour elles; c'eſt apparament ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que pluſieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raiſons ſans doute, & les plaintes fréquentes des Miſſionnaires, ſur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageſſes, les font aſſez comprendre. Je dirai ici, ſans vouloir me parer d'un air de continence, que j'ai toûjours penſé que la ſeve d'Adam doit être bien forte dans un Européen, qui ne ſauroit réſiſter aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'univerſalité d'un goût le pouvoit faire excuſer, l'exemple de nos voiſins les Eſpagnols & les Anglois, nous aideroit beaucoup. Les Eſpagnols ſur tout ſont incomparablement plus foibles que nous ſur ce Chapitre; ce n'eſt

n'eſt pas la honte qui peut les retenir, ils n'en connoiſſent guéres dans des actions naturelles ; & à l'égard du remors, pluſieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer, en bâtiſant la Sauvageſſe ſi tôt que l'accord eſt fait. L'ayant ainſi arrachée à l'eſclavage du Démon, le reſte leur paroît une bagatelle ; la chaleur du climat excuſe leur incontinence, & leurs Caſuiſtes les raſſûrent. Ne croyez pas, Madame, que j'avance ici rien d'inventé, la plaiſanterie ſeroit un peu trop forte.

Les Sauvageſſes ne ſont pas ordinairement d'un difficile accés pour les François, ſur tout pour les Chefs ; c'eſt ainſi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne ſont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaiſirs ; perſonne ne les peut géner. Il s'en trouve quelques-unes, dont rien ne ſauroit ébranler la chaſteté ; il en eſt même qui ne veulent ni d'amans ni de maris : Je n'en ſai aucune raiſon, puiſque la chaſteté chez les Sauvages n'eſt rien moins qu'une vertu ; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'uſage leur donne, & d'un avantage qui ceſſe dès qu'elles ſont mariées : Alors, elles ne ſont plus maîtreſſes d'elles, elles appartiennent ſans réſerve à leurs maris, qui ont droit de punir de mort une infidélité, quoi qu'il leur ſoit permis de la commettre. Des hommes peuvent ils faire & recevoir de pareilles Loix !

Le mariage chez les Sauvages, n'eſt pas, comme chez nous, l'affaire la plus ſérieuſe de la vie. S'il a quelques loix, elles ſont

très-

très accommodantes. Un Sauvage épouse autant de femmes qu'il veut; il y est même, en quelque façon, obligé en certains cas. Si le pere & la mere de sa femme meurent, & si elle a plusieurs sœurs, il les épouse toutes; de sorte que rien n'est plus commun que de voir quatre où cinq sœurs, femmes d'un même mari: Celle qui devient mere la premiere a ses prérogatives, qui consistent à être exemte des travaux pénibles du ménage, comme de piler le * Maïz, dont les Sauvages se servent au lieu de pain, & qui est le seul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuse peu à soupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques presens chez son pere, & en régalant la famille de sa maîtresse, il en est quite; elle lui est accordée sur le champ, & il l'emmene dans sa Cabane. Ce sont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obstacles: A quelques haillons près, quelques coliers de rassade, & quelques fusils, les Sauvages sont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adresse à la chasse font leur plus grand bien; ils ne sont puissans qu'à proportion de l'estime qu'on a pour eux. Ce n'est pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de sujets de réflexions. Je reviens au mariage, je suis persuadé qu'il ne vous paroît pas assez bien cimenté, pour ne pouvoir pas se dissoudre; il est vrai que le mari peut répudier sa femme, &

* *On l'appelle aussi Bled de Turquie.*

& la femme quitter ſon mari, ſans en répondre à aucun Tribunal: La femme répudiée, ou qui a pris congé de ſon mari, s'en retourne chez ſes parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Miſſiſſippi ſont aſſez fécondes, quoique le Païs ne ſoit pas extrémement peuplé de Sauvages. La maniere dure avec laquelle ils élevent les enfans, en fait mourir une grande partie; & les maladies, comme la fiévre, & la petite verole, pour leſquelles ils ne connoiſſent d'autre remede que de ſe baigner, quelque froid qu'il faſſe, en emportent une très-grande quantité. Les filles, quelques adonnées qu'elles ſoient à leurs plaiſirs, ont des moyens de ſe garantir de la peine de devenir meres, & du déplaiſir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages ſe marient-ils hors de leur Nation. Le peu d'union qui eſt entre ces Nations en eſt la cauſe: La haine & la jalouſie y ſont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre, & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les réſoudre à vivre en paix; ce qui fait voir que la difficulté ne ſeroit pas grande à les détruire, & qu'avec du tems & des preſens, on les feroit périr les uns par les autres. C'eſt la politique cruelle qu'ont ſuivi les Eſpagnols dans la conquête du Perou, & du Méxique, où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reſte. Leurs rélations même de ce tems là ſont pleines d'exemples de la plus monſtrueuſe cruauté. Si des moyens ſi odieux les ont rendu maîtres de ces deux puiſſans Empi-

Empires, ils ont produit avec raiſon dans l'ame des Ameriquains, chez qui ils n'ont pas pénetré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne ſauroit effacer. Les Sauvages de la Louïſianne ſe l'inſpirent les uns aux autres en naiſſant. Ils ne ſauroient voir un Eſpagnol, qu'ils n'ayent envie de le tuer, & les François ont ſouvent ſauvé la vie à pluſieurs : La Garniſon de Panſa Cola eſt quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, ſans qu'aucun oſe ſortir : Le ſort de pluſieurs Eſpagnols, qui ont été tuez preſque ſous le Canon du Fort, les intimide ; les alliances que le Gouverneur de Panſa Cola fait avec les Sauvages ſes voiſins, & les preſens qu'il leur donne, ne les adouciſſent que pour un tems ; & il eſt conſtant que ſi le Gouverneur de la Louïſianne ne les retenoit pas, les Eſpagnols ſeroient contraints d'abandonner ce poſte.

Il faut dire ici, à la loüange des Officiers François de la Louïſianne, qu'on ne ſauroit ſe conduire avec plus de prudence, ni aquerir plus d'eſtime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems paſſez a été cauſe que cette Colonie a été pluſieurs années de ſuite ſans recevoir aucun ſecours de France. Comment ſe ſoutenir, & ſe concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la ſoumiſſion ont toûjours nos préſens pour objet, & qui étoient inceſſamment ſollicitez par les liberalitez de nos voiſins ; reſſorts infaillibles chez tous les hommes ? Cependant nos Officiers ont réüſſi par des diſcours mêlez de quelques

pro-

promesses, & non seulement ils les ont conservé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois ; mais ils ont de plus marqué ces tems malheureux par des exemples de severité sur des Nations entieres. Tel est celui de la Nation des Sitimacha, située vers l'embouchure du Mississipi. Il y a environ quinze ans qu'un Jesuite ayant passé chez eux, y fut massacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hiberville qui a le premier établi nos afaires à la Louïsianne, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'absence de son frere qui en étoit Gouverneur; M. de Bienville, dis-je, qui s'est aquis une estime générale, & un crédit étonnant sur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre seroit d'une dangereuse consequence, sur tout par rapport à la Religion, qu'on ne sauroit rendre trop respectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils soient instruits ; & qu'une punition signalée sur une Nation entiere étoit nécessaire pour contenir les Sauvages de tout le Païs. Sur ce principe fondé sur la connoissance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voisines, qui les ont presque détruits, & qui les ont réduits à la nécessité de se refugier sur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux presque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils sont contraints de vivre de crocodiles & de poisson. Presque tous nos esclaves sont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amenent,

nent, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De plusieurs exemples que je pourois rapporter d'une pareille séverité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louïsianne allant chez les Islinois, & ayant refusé le Calumet des *Natchés* chez qui il passoit, ces Sauvages s'imaginerent que le Chef des François avoit dessein de les détruire, puisqu'il avoit refusé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils casserent la tête à quatre François, qui, en montant aux Islinois, s'étoient arrêtez chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorsqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Islinois, parce que le passage du Fleuve se trouvoit barré, M. de Bienville se rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats seulement; & quoique ces Sauvages soient au nombre de 800. hommes, presque tous armez de fusils, il les contraignit par la terreur qu'il leur inspira, de lui remettre entre les mains les meurriers de nos François, du nombre desquels étoit un Chef redouté & respecté parmi eux, ausquels il fit casser la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-mêmes un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garnison; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils se gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce sont les seuls chez qui l'on trouve une parfaite soûmission à leurs Chefs, & quelque espéce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoissent que des Esprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Esprit particulier qui en prend soin. Comme ils nous attribuënt aussi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoissent que le nôtre est plus puissant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egiptiens, ne séparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions sublimes, un Sauvage s'enferme seul dans sa cabane, pendant neuf jours, sans manger, & avec de l'eau seulement. Il est deffendu à qui ce soit de le venir troubler. Là, ayant à sa main un espéce de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Esprit, le prie de lui parler, & de le recevoir Médecin & Magicien; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorsions & des secousses de corps épouventables, jusqu'à se mettre hors d'haléne, & écumer d'une maniere affreuse. Ce manége, qui n'est interrompu que par quelques momens de sommeil auquel il succombe, étant fini au bout de neuf jours, il sort de sa cabanne triomphant, & se vante d'avoir été en conversation avec l'Esprit, & d'avoir reçû de lui le don de guérir les maladies, de chasser les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du sortilége dans leur manœuvre, soit, ce qui est plus probable, que par l'épuisement de leur cerveau causé par un jeune si long, & des secousses si violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Esprit, il est certain qu'ils le persuadent aux autres; & que dés-

déflors ils font reconus pour Jongleurs & grands Médecins; & conféquemment très-refpectés: On a recours à eux dans les maladies, & pour obtenir un tems favorable, il faut avoir toûjours les préfens à la main: Il arrive quelquefois, que les ayant reçû, fi le malade ne guérit point, ou que le tems ne change pas, le Jongleur eft maffacré comme un impofteur; ce qui fait que les plus habiles d'entr'eux, ne reçoivent des préfens, que lorf-qu'ils voient apparence de guérifon, ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raifon, qu'étant obligez de fe féparer de leurs femmes, & de jeuner pendant trois jours, toutes les fois qu'ils jonglent, ils ne font pas en état d'entreprendre une action fi fainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoiffant la fupériorité de nôtre efprit fur le leur, nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre, & ont affûré qu'ils avoient vû celui de leur Nation, & qu'il étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame, tous les Sauvages la croient, & furtout, la Métempficofe: Les uns s'imaginent que leur ame doit paffer dans le corps de quelque animal. Alors ils en refpectent l'efpéce: Les autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une autre Nation heureufe à qui la chaffe ne manque jamais: ou chez une malheureufe, & dans un Païs où l'on ne mange que du Crocodille, s'ils ont mal vécu. A parler franchement, ils ne fe conduifent guéres fuivant ces principes.

Je reviens aux Natchés, qui, outre la

croyance générale de la Métempſicoſe, ont chez eux, de tems immémorial, une eſpéce de Temple, où ils conſervent un feu perpétuel qu'un homme déſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir. Ce Temple eſt dédié au Soleil, dont ils pretendent que la famille de leur Chef eſt deſcenduë. Ils y enferment avec grand ſoin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorſqu'ils meurent, ils ſe perſuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils ſont de ſa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui ſignifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation eſt le grand Soleil, & ſes parens, petits Soleils, qui ſont plus ou moins reſpectez, ſelon le dégré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour ſa famille va ſi loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-fléxions & des reſpects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont pluſieurs Sauvages qui ſe ſont donnés à eux. Ils ſe ſont fait leurs eſclaves, ils ne chaſſent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligés de ſe tuer, lorſque leurs Maîtres mouroient. Quelques-unes de leurs femmes ſuivoient auſſi cette maxime; mais les François les ont déſabuſé d'une coûtume ſi barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la bouë; ils les appellent des *puans*.

Les Tenſa, qui étoient autrefois voiſins des Natchés, ſuivoient les mêmes uſages. Ils avoient une eſpece de Temple & une vénération ſi parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en montant

montant aux Natches, comme je l'ai dit, s'arrêta, chemin faisant, chez les Tensa. Il trouva que le tonnerre étoit tombé sur leur Temple, & y avoit mis le feu, & qu'ils y avoient déja jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiser. Ils alloient continuer, lorsqu'ils furent abordez par la troupe Françoise, qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jesuite qui suivoit les François, eut bien de la peine à leur faire interrompre des sacrifices si cruels.

Le Christianisme ne fait que commencer à faire quelques progrés chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-t-il pas à inspirer la foi de plusieurs misteres impénétrables, & une Morale mortifiante, à des gens qui ne sauroient croire que ce qui est naturel soit un crime. Cependant, vû le peu d'Ouvriers qui ont été employez jusqu'ici à cette abondante moisson, on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien consolantes sur l'Ouvrage des Missionnaires. Les Islinois, les Apalaches, les Châctaux ont des Chrétiens. Je ne saurois m'empêcher de rendre ici la justice qui est dûë aux Peres Jesuites, sur le Chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la Réligion, que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces Nations. Representez-vous, Madame, un Jesuite, comme un Héros de Roman, à quatre-cent lieuës dans les Bois, sans commoditez, sans provisions, & n'ayant souvent d'autres ressources, que les liberalitez de ces gens qui ne connoissent pas Dieu; obligé de vivre comme eux, de passer des années entieres, sans

recevoir aucunes nouvelles, avec des Barbares qui n'ont de l'homme que la figure; chez qui, loin de trouver ni societé ni secours dans les maladies, ils sont exposez tous les jours à perir & à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces Peres dans la Louïsiane & dans le Canada, où plusieurs ont versé leur sang pour la Réligion. Je ne sai pas si les Jesuites contestent la toute puissance de la Grace; mais ils ont des Sujets chez eux qui en sont de grands exemples. Après cela, peut il y avoir des gens qui n'attribuent que des vûës humaînes à l'ardeur qu'ils font paroître pour des travaux si rebutans? Deux Jesuites, qui sont depuis dix ou douze ans aux Islinois, dont l'un est mort depuis deux ans, ont non seulement converti ces Sauvages, dont la plûpart vivent assez Chrétiennement, mais encore ils les ont, en quelque façon, civilisez avec le secours de quelques Voyageurs François, qui sont établis chez ces peuples où nous avons un Fort. Le Sauvage & le François y cultivent la terre, le bled y vient parfaitement, aussi bien que la vigne, & presque tous les fruits de France. On en parle, comme du plus beau païs du monde, plein de mines de plomb, de cuivre & d'argent, dont on a fait des épreuves. Le climat est très-sain, & ne peut-être que fort temperé, étant par les 38. degrés de latitude.

Cet établissement fait la moitié du chemin de la Mobile au Canada. Il est à 50. lieuës sur le fleuve Saint-Louïs, & environ à la même distance de Quebec. Quoi que

ce trajet ſoit de 900. lieuës, pluſieurs de nos Voyageurs l'ont fait; & lorſque je ſuis parti de la Louïſiane, trois Officiers de Canada, ſuivis de quelques Soldats, étoient en chemin pour venir ſervir d'une Colonie à l'autre. Vous pouvez croire que ce voyage eſt très-rude & plein de riſques, & qu'il ſeroit même impoſſible à la plûpart des gens qui portent le nom d'Officiers. Repreſentez-vous dix ou douze hommes, qui entreprennent de faire 900. lieuës, dans un canot d'écorce d'arbre, qu'ils ſont obligez de porter ſur leurs épaûles au travers des Bois, lorſqu'il faut paſſer d'un lac ou d'une Riviere à une autre; vetus comme des Sauvages, ſans aucunes des commoditez qui ſont dévenuës pour nous des beſoins; ſans autres proviſions que de la poudre & des balles; contrains de changer leur maniere de vivre, de ſe paſſer de pain, & reduits en de certains cantons aſſez ſteriles en Bêtes & en Gibier, à la néceſſité de chaſſer tout un jour, avec des peines infinies, & des riſques de ſe perdre dans le Bois ſans aucune reſſource. Figurez-vous l'Officier, comme le Soldat, obligé de porter ſon fardeau, de travailler tous les ſoirs, la hâche à la main, pour ſe faire une cabanne d'écorce ou de branches d'arbres, afin de ſe mettre à l'abri des injures de l'air. Là, il eſt couché ſur quelques branches de ſapin, devoré des * Mouſtiques, dont la grande quantité fait le plus grand ſupplice du voyage. Cependant, ces avanturiers ſont François. Le Chevalier de la Longue-

* *Ce qu'on appelle ici couſins.*

gueville, qui est de nôtre Province, est un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louïsianne dans le Canada, on quitte le Fleuve S. Louïs, près des Islinois, pour entrer dans une Riviere appellée *Ovabache*, qui prend sa source près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On passe par ces Lacs, & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louïsianne; on peut juger de sa beauté & de sa fertilité, par son exposition qui est depuis le 28. degré de latitude jusqu'au 45. Peu de Voyageurs ont penétré plus avant. Il est vrai que les approches de la Louïsianne, & surtout de l'embouchure du Fleuve S. Louïs ne préviennent pas en sa faveur. L'aspect en est affreux; l'entrée en est défenduë par plusieurs Isles, qui paroissent former differentes embouchures, & une infinité d'écueils: Le terrain du bord de la Mer est entierement noyé & impraticable, & il n'y a personne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arrose cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde, si les Habitans avoient l'industrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres, plus elles paroissent agréables. C'est un Païs uni, couvert de bois, entre-mêlé de plaines, dont le terrain est très-fertile. On y trouve en abondance le chêne, le noyer qui est different du nôtre, le hétre, le ciprez, le cédre blanc & rouge, tous bois propres à mettre en œuvre, & à servir à la construction des Vaisseaux. Je ne parle point d'une infinité d'autres

tres arbres particuliers au Païs, dont je n'ai pas retenu les noms. Lorſqu'on eſt parvenu à 50. lieuës de la Mer, on commence à trouver des Meuriers, dont la quantité augmente ſi fort, à meſure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers ſeuls égalent en nombre tous les autres arbres de differentes eſpéces. J'ai ſû par tous les Voyageurs que j'ai conſulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à ſoye qui s'y perpétuoient naturellement : Outre que la choſe d'elle-même eſt très-croyable, c'eſt que l'experience qu'on fit l'année derniere ſur les feüilles de Meurier, a parfaitement réüſſi, & qu'on en a envoyé de la ſoye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages conſidérables que la France retirera un jour du ſeul Commerce de la ſoye qui ſe fera à la Louïſianne. Les Meuriers y ſont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feüille en eſt excellente pour les vers, & les connoiſſeurs qui ſont dans le Païs, prétendent même qu'ils n'y ſeront point ſujets aux maladies qu'ils eſſuient en Europe. De plus, comme la ſoye n'exige aucuns ſoins pénibles & fatigants ; quelques ennemis du travail que ſoient les Sauvages, je ſuis convaincu qu'il ne ſera pas difficile de les y habituer, ſur tout, lorſqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs beſoins & leur curioſité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles, la plus précieuſe des Marchandiſes de l'Europe. C'eſt un grand avantage pour nous, qui ne connoiſſons d'autre bien

que l'argent, d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre, & qui ne ſauroient comprendre, que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'uſage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïſianne, permettez moi, Madame, de vous faire faire une promenade de cinq ou ſix cent lieuës dans un terrain charmant. Là, tantôt dans un bois, où nous marcherons ſur la vigne & l'indigo ſauvage qui ne demandent qu'à être cultivé; tantôt ſur un coteau, ou dans une plaine vaſte & agréable par ſa verdure, & la varieté des Fleurs, ou ſur les bords d'une infinité de petites rivieres, & de ruiſſeaux qui coulent dans le Fleuve, vous verrez que la nature n'a pas répandu ſes tréſors & ſes agrémens ſur nôtre Europe ſeule.

Si vous étes curieuſe des Mines, comme je n'en doute pas; nous pourrons parcourir le Païs des * *Natchitoches*, où nous avons un poſte établi; celui des *Aſſenïs*, les Iſlinois, la Riviere des Acanſas qui ſe décharge dans le Fleuve, un peu au deſſous de celle des Iſlinois: Nous viſiterons les Montagnes ſituées ſur cette Riviere qui vient du nouveau Méxique; nous en tirerons à coup ſûr des morceaux de mines d'argent; puiſque d'autres en ont déja tiré ſans peine, dont les épreuves ont été très-heureuſes: & je vous ferai remarquer, que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Méxique, où les Eſpagnols puiſent des richeſſes immenſes, il eſt impoſſible qu'elles ne ſoient pas auſſi fécondes.

Après

* *Sauvages voiſins de la Baye S. Bernard.*

Après les Mines, nous chercherons des Simples d'une infinité d'eſpéces differentes, qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de ſouverains pour les bleſſures, & même d'infaillibles, * à ce qu'on prétend, pour les fruits cuiſans de l'amour. Je me charge de la connoiſſance de ceux-ci, Madame. C'eſt un ſervice que je veux, s'il vous plaît, rendre tout ſeul au public.

Si nous voulons nous arreſter à conſiderer les animaux du Païs, nous trouverons en abondance des beufs ſauvages, qui ont ſur le cou une boſſe, comme celle d'un chameau, dont le poil eſt fort long, ſemblable à de la laine, excepté qu'il eſt beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuſe quantité de chevreüils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier, des compagnies de dindons, comme des perroquets, des outardes, des canards, des perdrix differentes des nôtres, & beaucoup d'oiſeaux curieux que je ne connois pas aſſez, pour que je puiſſe vous les dépeindre. J'oubliois de vous parler d'un animal très-ſingulier, de la figure d'un rat, quoique beaucoup plus gros. Il a ſous la gorge un ſac où il met ſes petits loſqu'il s'enfuit. Il eſt ſi commun, que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à préſerver leurs poules de ſes pourſuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens, ſur-tout ceux qui ont des ſonnettes au bout de la queuë. Ce ſont

* *On n'a pas encore pû les obliger à nous découvrir ce ſecret.*

de petites écailles emboitées les unes dans les autres, qui font assez de bruit, lorsque le Serpent se remuë, pour être entendu de 15. ou 20. pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe, & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux, mais il est moins à craindre que le Serpent, sur-tout à terre : car, quoique cet animal soit amphibie, l'élement qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vîte, & se tourne difficilement, n'ayant point de vertébres dans le dos. Il est fait comme un lézard, couvert d'écailles, à l'épreuve d'un coup de fusil, si on le prend de la tête à la queuë. On en voit de 20. pieds de long; il n'a point de venin, mais il dévore un homme & même un beuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Méxique. Les Sauvages en mangent, lorsque la chasse leur manque.

Je crains que ces monstres ne vous effrayent, & que la promenade dans un Païs, qui n'est pas encore trop frayé, ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Louïs, après avoir admiré son débordement, qui arrive tous les ans à la fin de Février, ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux, qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds, & que la tête des plus hauts sapins qui se trouvent sur ses bords, est

pres-

presque cachée sous l'eau. Comme le terrain s'éleve à proportion qu'il s'éloigne du Fleuve, ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi, Madame, avant que de nous rembarquer, de vous parler d'un endroit très-commode, pour bâtir une Ville, & y faire un beau port. C'est au premier détour du Fleuve, à vingt-cinq-lieuës de son embouchure. Jusques là il est droit & assez profond pour un Vaisseau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuser l'entrée, sur laquelle il y a déja 11. ou 12. pieds d'eau, & de l'assûrer par des jettées; ce qui ne sauroit se faire sans une dépense considérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louïsianne est causé par le mouvement des sables qui chargent souvent les entrées des Rivieres & des Ports. On en a vû, comme je l'ai dit, un fâcheux exemple dans celui de l'Isle Daufine. A son défaut, on poura établir celui de l'Isle aux Vaisseaux, qui est à 17. lieuës, à l'Occident de l'Isle Daufine. On y mettra les Vaisseaux entierement à l'abri des vents du large, qui sont les plus dangereux; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire, qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile; mais outre que les Courans rendent cette entrée presque toûjours impraticable, on ne peut y être à couvert de tous les vents qui sont à craindre. Les Pilotes experimentés dans ce Païs ont plus d'une fois assûré, qu'il y avoit

moins d'eau dans la Paſſe, qu'on ne le dit; & ils ne font aucun fonds ſur ce prétendu Port.

Enfin me voilà au bout de ma carriere. Je vous avoüerai, Madame, que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir, comme j'aurois voulu, peu s'en eſt falu que je ne l'aye abandonnée. Ainſi tout le mérite que j'eſpere auprès de vous de ma Rélation, n'eſt fondé que ſur ma ſoumiſſion, & non pas ſur ſes agrémens. J'ai l'honneur d'être, &c.



RELATION
DE LA
LOUISIANNE;
ET DU
MISSISSIPI
PAR

LE CHEVALIER DE TONTI

Gouverneur du Fort Saint Louïs, aux Ilinois.

RELATION
DE LA LOUISIANNE
ET DU
MISSISSIPI

LES Relations ne ſont à eſtimer qu'autant qu'elles ſont fidelles & ſinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractere ; la maniere même dont elle eſt écrite le découvre aiſément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Roüen, à penetrer daus ces vaſtes Contrées qui reſtoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute ſorte d'entrepriſes, lui ſuggera le deſſein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, juſqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il ſe reſolut d'entrer dans ces Terres juſques alors inconnuës, pour faire connoitre aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puiſſance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majeſté ne ſe contenta pas d'approuver ſon deſſein, elle lui fit expedier des ordres, par leſquels elle lui accordoit la permiſſion de l'aller exécuter ; & pour lui

faciliter l'exécution d'un si vaste projet, on lui fournit peu de tems après, les secours necessaires, avec liberté entiere de disposer de tous les Païs qu'il pourroit decouvrir.

En ce tems-là, après huit années de service, tant sur Terre que sur Mer, aiant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à dessein d'y soliciter de l'emploi. M. *de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il souhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, se disposoit à partir pour l'Amerique. M. le Prince de Conti, qui l'avoit beaucoup appuïé dans sa demande, & qui m'honoroit de sa protection, eut la bonté de me proposer à lui pour l'accompagner dans ses voiages. Il n'en falut pas davantage pour engager M. de la Sale à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour son expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artisans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre suivant. Nous y sejournâmes quelques jours, & après avoir pris congé de M. *le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent jusqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à six vingt lieues de Quebec, sur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë. Ils

sont

ſont tous d'une navigation très-commode, & ſont fournis de toute ſorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac eſt défenduë par un Fort ſoutenu de quatre gros baſtions, dans le fonds d'un baſſin, capable de contenir une nombreuſe flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la proprieté avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en ſont charmans. Ce ne ſont que belles campagnes, que vaſtes prairies, que grands bois de haute fuſtaie, que côteaux garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere courſe, & d'où nous primes reſolution de pouſſer nos découvertes juſqu'aux dernieres contrées de ce vaſte Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monſieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ſes travaux, ſoit pour m'être toûjours fortement attaché à les ſeconder, ſoit pour m'être vû chargé par ſa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accompliſſement de ſon deſſein: je puis me flater que perſonne ne ſauroit donner plus de lumieres que moi, ſur une ſi glorieuſe & ſi importante entrepriſe. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me ſerviront de guide pour en retracer toutes les particularitez; je repreſenterai naïvement les choſes telles que je les ai vûës; & ſi la neceſſité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que ſur le témoignage oculaire des perſonnes, de la foi deſquels je ſuis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende

pas ici à des descriptions pompeuses, dont on a coûtume d'embellir ces sortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande simplicité jointe à une grande exactitude ; mon stile semblera peut-être rude & grossier, & c'est en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples sauvages.

Cependant à considerer la grandeur de cette entreprise, les perils & les difficultez qu'il a falu surmonter pour la conduire, ou pour la consommer; sans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoissance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curiosité du Lecteur, puisque c'est une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'est cette grande étenduë de Terre qu'on a nommée la *Loüisianne*, depuis qu'on en a pris possession au nom de Louïs LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles sont, portent la plûpart des fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtres; les champs y produisent leurs moissons deux fois chaque année sans le secours d'une penible agriculture; la vigne y porte en certaines contrées de gros raisins sans le soin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont besoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits; tout y vient fort naturellement & en abondance; le sol & le climat y est presque par tout doux & temperé; on y voit certaines Regions traversées par une grande quantité de ruisseaux; d'autres arrosées par de

de très-grands fleuves, d'autres entre-coupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies. Au travers de ces vaſtes forêts errent des animaux de toute eſpéce; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des aſnes ſauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des liévres, des caſtors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute ſorte de gibier; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adreſſe de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, ſi on ſe donnoit la peine d'en chercher; mais les hommes qui habitent ces Regions ne meſurant le prix des choſes que par rapport aux neceſſitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée ſur l'avarice, ſe ſont peu ſoucié de ces tréſors, & ne ſe ſont nullement mis en peine de creuſer la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reſte n'ont d'ailleurs preſque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en ſont preſque auſſi barbares que les mœurs. Ils vivent ſans loi, ſans art, ſans religion; ils ne connoiſſent ni ſuperiorité, ni ſubordination; l'indépendance & la liberté ſont leur ſouverain bien. Leur vie eſt preſque toûjours errante. Ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs poſſeſſions, ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou pluſieurs femmes, ſelon leur fantaiſie; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait. S'ils ſe dégoutent de quelqu'une, un autre s'en accommode;

mode; ils en uſent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs; alors un nouveau-venu s'en empare, & laiſſe à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainſi chacun choiſiſſant à ſon gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une eſpece de communauté de biens, ils ſe croyent tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'eſt fait que pour eux: car chacun d'eux ſe croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion, quoi qu'ils ayent quelque ſombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'Il n'y en avoit pas; & quelque puiſſant qu'ils croyent ce Dieu, ils le croyent trop occupé de ſa propre grandeur, pour ſe perſuader qu'il prenne le moindre ſoin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres penſent que tout eſt plein de certains Eſprits, qui préſident à toutes leurs avantures. Ils croyent même que chaque choſe a ſon genie particulier, & qu'elle ne nous eſt profitable ou nuiſible, que ſelon qu'il plaît à ce genie; de-là viennent leurs folles ſuperſtitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Monitous*, qui ſont comme leurs Prêtres, ou plûtôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames, la plûpart ſont incapables de porter leurs reflexions juſques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui ſemblent perſuadez de l'immortalité, ce n'eſt que ſur les principes de la Metempſycoſe, dont ils ſe forgent mille ſonges creux, & cent ſortes de rêveries impertinentes. Je croi-

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont si durs, si indociles sur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne sont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chansons tout ce que les Missionnaires tâchent de leur inspirer là-dessus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon sens, qui leur fait très-bien demêler leur propre interêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de negociation, de commerce, de conseil, qui leur fait enfin prévoir les suites des grandes entreprises, & prendre de justes mesures, ou pour en avancer l'heureux succez, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à déliberer sur quelque importante affaire, ce n'est qu'étant tous assis dans un lieu separé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond silence, tandis qu'un de la compagnie propose avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & son sentiment.

Sur quoi il est à remarquer que quelque traité, quelque accommodement qu'ils ayent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne se soient fait des presens reciproques, & qu'ils ne se soient regalez. C'est pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre. Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou avec

avec des colliers, qui font le fymbole de l'union : mais pour la Guerre, ils ne la declarent que par des cris & par des hurlemens horribles.

Ils favent non feulement fe camper, mais fe paliffader, fe fortifier, & garder même quelque efpéce d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats.

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes fortes de grains & de plantes, comme ils en ont obfervé quelques-unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de foin de les femer & de les cultiver. De forte qu'ils ont leur femaille & leur recolte; comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie très-nourriffante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur caffave, & de certains navets, dont ils font leur *caffamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-excellens, ils ont même une efpéce d'inftinct pour connoître les fimples, tant ceux qui leur font falutaires, que ceux qui leur font nuifibles, & favent fort bien s'en fervir pour fe guérir des plaies ou des morfures les plus envenimées.

Ce n'eft pas tout, ils portent leur connoiffance jufqu'au Ciel. Ils favent quel eft le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles. Par là ils prevoyent les changemens des Saifons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adreffe de faire des Ouvrages auffi utiles que merveilleux; ils travaillent en certains païs à des nattes d'un tiffu très-fin, tant pour fe couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes. En d'autres



d'autres endroits il y en a qui ſavent apprêter les peaux pour s'en faire des veſtes ou des ſouliers; mais leur induſtrie excelle ſurtout dans la conſtruction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noier ou de ſureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole, pour les faire aller auſlieu de rames ou d'avirons. Ils ſe ſervent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repouſſent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager*; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau, à cauſe de ſa legereté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en deſcendant avec une viteſſe incroiable; c'eſt par le moien de ces legers Vaiſſeaux, qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchiſſent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même les mers ſans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voiages par terre, n'y aiant dans ces immenſes deſerts ni route certaine, ni ſentier fraié, ils ſe conduiſent par quelques marques qu'ils gravent de diſtance en diſtance ſur l'écorce des arbres. C'eſt à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chaſſe, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laiſſé. Rarement le Sauvage ſe donne-t-il la peine de l'apporter; il charge ſa femme du ſoin de l'aller chercher, de l'apprêter & de le boucanner.

Je ne ſaurois me diſpenſer ici de faire une legere

legere peinture de leur maniere d'agir, de ſe loger, de ſe couvrir, en un mot de leur ménage.

Pour leur logement, s'ils en ont, car il y en a beaucoup qui errent dans les bois, & qui gîtent à l'avanture : s'ils ont donc un logement, ce ne ſont que des cabannes faites de bouſſilage ou de branches d'arbres fichées en terre, entrelaſſées fort près les unes des autres, réünies par en haut, ou recouvertes de feüilles ou de cannes : le dedans eſt pour l'ordinaire aſſez proprement natté ; le plancher eſt ou le ſol même de la terre, ou une eſpéce de parquetage ſoutenu ſur de gros troncs d'arbres, ou ſur des pieux.

Leurs lits ſont auſſi bâtis de quelques pieces de bois appuïées ſur de groſſes ſouches, & entourez de quelques claies, la plûpart garnis de groſſes peaux fourrées de laine, ou remplies de paille. Pour couverture, ils ont des fourrures ou des nattes aſſez bien travaillées.

Ils ſe font auſſi des caves ou des huttes pour y garder leur bois, leur bled d'inde, ou leur proviſion. Toute leur batterie conſiſte en quelque eſpéce de vaiſſelle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile, & qu'ils font enſuite recuire avec de la fiente de bœuf. Au defaut de moulins ils broient leurs grains & leurs bleds avec de groſſes pierres raboteuſes, qu'ils tournent à force de bras, l'une ſur l'autre. Certaines pierres trenchantes leur ſervent de couteaux, à moins qu'ils n'en aient par le commerce des Européans.

Ils ont pour armes l'arc & la fléche ; l'extremité

tremité meurtriére du dard eſt garnie, au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracaſſer. Ils portent de groſſes maſſuës, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes ; & ils ſavent ſe cuiraſſer avec des corcelets de bois, ou avec de groſſes peaux miſes les unes ſur les autres, & ſe font des boucliers de même.

A l'égard des vêtemens, la plûpart ne s'en ſervent pas, & vont tout nuds ; leurs corps ſont accoûtumez & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds inſenſibles aux épines. Il eſt vrai que les femmes, par un reſte de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au deſſus des reins une groſſe ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au deſſus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids ſont extrêmement apres, les Sauvages ſont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils couſent enſemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer de Méxique, la plûpart ſont vêtus de certaines nattes très fines & très-déliées, tiſſuës de leurs propres mains.

Le ſoin du ménage ſe partage entre le mari & la femme : celui-ci ſe donne la peine d'aller chercher la proviſion, & de fournir à l'entretien de ſa famille, ſoit par la chaſſe, ſoit par le trafic. La femme prend le ſoin de cultiver la terre, & de recüeillir ce qu'elle a ſemé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois, ſoit pour y choiſir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger, ſoit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raiſins, meures, & autres.

Dès que le Sauvage eſt de retour dans ſa famille, il prend ſa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné. S'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laiſſée; ſa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & déméle parfaitement bien les routes qu'il a tenuës.

On remarque daus le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beaucoup de ſoupleſſe & d'obéïſſance; & comme ils ne ſuivent en tout ce qu'ils font que leur inſtinct & leur ſenſualité; leur maniere eſt toûjours ſans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entre eux eſt moins l'effet d'une veritable amitié, que de cette inclination qui nous eſt commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toûjours dans les courſes & dans les fatigues, on remarque que les femmes ſauvages ſont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes ſouffrent. Mais ce qui doit le plus ſurprendre en elles, c'eſt qu'on pretend qu'elles accouchent ſans douleur, du moins c'eſt ſans aucun appareil, ſans autre façon, & chemin faiſant. Tout leur trouſſeau n'eſt que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La

La maniére dont elles élevent leurs enfans est assez extraordinaire, sans linge, sans langes; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, sans avoir presque besoin de les remuer. Toute leur layette consiste en une espéce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On sait qu'il n'est point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre: rien n'est en même tems plus propre à consumer les ordures & les humiditez. Elles posent leur enfant là-dessus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le sanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Ensuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant; il est d'abord à sec, & aussi mollement qu'auparavant. Quand cette poudre a suffisamment servi, elles la renouvellent & continuënt le même manége jusqu'à tant qu'elles l'aient sevré.

Elles continuënt ensuite de le nourrir avec leur boüillie de bled d'Inde: à peine peut-il se servir de ses mains & de ses pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoûtume à tirer, & suivant son pere & sa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant incessamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage si naturel à tous ces peuples, & se fait à cette vie sauvage, qui leur est commune avec les bêtes.

Je ne finirois point si je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce que je viens d'en dire, suffit

pour faire comprendre que leur intelligence eſt bornée aux ſeules neceſſitez de la nature ; qu'ils ſemblent s'être fait une loi de vivre ſans loix. Etant nez dans les bois, leur plus forte paſſion eſt pour la chaſſe & pour les armes ; auſſi ont ils tous une ferocité naturelle, qui les anime ſans ceſſe les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'eſt au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces ſpatieuſes Provinces, & d'en traverſer toute l'étenduë. Peut-être croira t-on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être neceſſaire dans un ſi long voiage. Ses meilleures munitions conſiſtoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour ſa bouche, que ſur ce que le hazard de la chaſſe ou de la pêche lui pourroit fournir, & ſur quelque peu de *Caſſamite* & de lard pour le tems de ſa navigation ; toute ſa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plûpart du tems ſur terre nous n'avions que des traîneaux, avec leſquels nous étions obligez de conduire nôtre equipage. Souvent même n'aiant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à paſſer des fleuves ou des rivieres ſur des branches d'arbre entrelaſſées en forme de cayeu. Pour tout guide au milieu de ces vaſtes deſerts & de ces païs inconnus nous avions ſeulement la bouſſole ou le genie de nôtre conducteur, qui ſelon les diverſes inclina-

clinations de l'aiguille aimantée, & par la ſcience qu'il avoit des étoiles & des vents, connoiſſoit à peu près le climat où nous étions, & ſe formoit au plus juſte la route que nous devions tenir.

C'eſt avec ces foibles ſecours que nous parcourûmes ces vaſtes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faiſoient mine de vouloir nous arrêter, ou plûtôt nous devorer; tantôt & preſque toûjours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverſes nous eûmes la ſatisfaction de trouver la mer de Méxique comme le terme de nôtre longue & dangereuſe courſe. Nous eûmes même la conſolation, après de très-grandes afflictions, de revenir au terme d'où nous étions partis: mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos avantures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire paſſage au travers de quatre grands Lacs, qui ſont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs eſt ſur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Superieur*, autrement *Lac de Frontenac*; ſa traverſée eſt d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit. Il ſe joint avec un autre, nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës, dont le courant ſe precipite dans le premier Lac par un ſaut de cent toiſes de hauteur. On appelle ce courant *le Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* ſe communique, par un autre détroit très-rapide, à un troiſiéme nommé *des Hurons* ou d'*Orleans*: celui-ci ſe joint du côté du

Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatriéme qu'on nomme le *Lac des Ilinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laissâmes celui-ci à côté, mais nous passâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un sejour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaisseau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac; ce fut la premiere Barque qui ait jamais paru sur cette petite Mer; nous eûmes toûjours les vents contraires, & aprés une très-perilleuse navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Onnontoüan*, où M. de la Sale envoia quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre subsistance: nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara*; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus prés que de neuf lieuës; ce qui nous obligea de débarquer à un bord assez commode, d'où nous allâmes par terre jusqu'à Niagara; c'est un Village situé sur le Lac Conti, auprés du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuse & la plus cruelle qui soit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plûtôt depuis le confluent de deux rivieres, qui forment le fleuve St. Laurent, jusqu'à l'extremité du Lac Conti, dans l'espace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de sa gloire,

gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il ſait qu'il y en a quelqu'un qui ſe rend plus puiſſant que les autres, ou par le nombre de ſes combattans, ou par l'étenduë de ſes terres, ne ſe fait pas une affaire de l'aller chercher juſqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le ſoumettre. Il eſt infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une conſtance à l'épreuve de tous les ſupplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier; il ſe nourrit du ſang de ſes ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruſe, toute l'adreſſe, & même toute la prévoiance qu'on peut ſouhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle eſt, ne laiſſa pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à batir un Fort. Aprés en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan & en jetta les premiers fondemens. Auſſi-tôt on y travailla avec diligence; mais les Iroquois en aiant conçû de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un ſi puiſſant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais ſeulement de fortifier par de bonnes paliſſades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Salle avoit déja donné ſes ordres pour la conſtruction d'une Barque; la ſaiſon étoit avancée, le froid très-rude, & les rivieres priſes par tout: ces vaſtes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne gla-

cée, ſur laquelle on pouvoit aller comme ſur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain, il voulut auſſi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en reſpect par ſon Ouvrage à demi-fait, il voulut, en attendant le Printems, emploier le reſte de l'hyver à ramaſſer des pelleteries, & toutes ſortes de munitions pour fournir aux frais de ſon voiage. Ces raiſons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* ſur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Iſlinois, le devancer, & lui preparer les voies : & me laiſſa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le printems il y fit tranſporter de Frontenac toutes ſortes de proviſions & de marchandiſes par la Barque qui nous y avoit conduits ; mais enfin le malheur voulut qu'aprés pluſieurs trajets, la Barque périt auprés du rivage, par la faute du Pilote. On en ſauva les meilleurs effets. Cette perte fut reparée par le nouveau bâtiment qui ſe trouva achevé vers le commencement du printems.

M. de la Sale, qui avoit l'empreſſement de revoir ſa nouvelle Barque, & de renouveller ſes liaiſons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra auſſitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes ſortes de voies de leur imprimer de la crainte & du reſpect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandiſes, en remplit ſon nouveau magazin, & m'ordonna cependant d'aller à ſix-vingt lieuës de là reconnoître les côtes & les terres qui ſont au delà

des

des Lacs vers le Nord-Est. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes; aprés deux jours de navigation, j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'est un Canal d'environ trente lieuës de long, par où ce Lac se joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ses bords du côté du Nord: étant là je m'informai aussitôt de nos gens; l'on m'apprit qu'ils avoient passé plus haut. Le desir de les rencontrer me fit faire une reveüe exacte du païs; c'étoit une espéce de presqu'Isle en forme de cœur compris entre ces trois Lacs. Aprés avoir assez parcouru ces terres, je remontai dans mon canot, pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale, qui durant l'espace de mon petit voiage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandises, & d'où quelque tems aprés il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occuperent non seulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté. En cas de nouveaux établissemens ces frequentes reveuës sont d'une necessité indispensable. Non seulement elles affermissent les nouvelles possessions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara, disposa tout pour la continuation de son Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante personnes dans sa nouvelle Barque vers la mi-Août, & aiant heureusement traversé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le

Lac des *Hurons*, beaucoup plus grand que les deux premiers. Nous emploiâmes le reste du mois à le parcourir à cause du mauvais tems, & aprés y avoir essuié la plus affreuse tempête qu'on puisse éprouver dans les Mers les plus orageuses, nous vînmes surgir à une rade de la contrée nommée *Missilimachinac.* C'est une espéce d'Isthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de six vingt lieuës de long, situé entre le Lac des Islinois d'un côté, & les deux Lacs d'Orleans & de Conti de l'autre. Ce païs est aussi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de son terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveûë, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laissa le soin de le construire à quelques-uns de sa troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-Est, jusqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, si je ne decouvrirois pas quelques-uns de ses deserteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui sont au delà de ce Lac.

Ce Saut est un double Canal qui se forme à la derniere pointe du Lac par deux branches, qui se separant l'une de l'autre, laissent dans le milieu une Isle d'une grandeur raisonnable, & qui venant à se réünir, forment un bras de riviere comme un torrent très-rapide, par où le Lac des Hurons se joint avec le dernier plus spatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt sur une des côtes du Lac des Hurons prés du Canal tourné au Nord. Je découvris de là un très-

beau

beau Païs, & ſuivant toûjours la côte, je pouſſai juſqu'à la riviere des *Outa*, qui ſortant de ce Lac, va ſe jetter à plus de cent lieuës de là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaiſir de parcourir un ſi beau rivage m'en faiſoit oublier la peine & je vivois pendant ce tems-là de la chaſſe plus que de mes munitions. Aprés huit jours de courſe le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aiant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui regarde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en eſt pas loin. Là je découvris une grande plaine ſituée entre le dernier Lac & celui des Iſlinois. Les Peres Jeſuites y ont une très-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plûpart de nos deſerteurs : je les trouvai tous mal intentionnés, mais j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me ſuivre.

Cependant M. de Sale s'étant rembarqué, & aiant levé l'ancre à *Miſſilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traverſa le Canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Iſlinois, & aiant paſſé ce dernier Lac, il alla aborder à la Baye *des Puans* vers le 8. d'Octobre.

Cette Baye n'eſt qu'un regonflement du Lac des Iſlinois, cauſé par l'embouchure d'une groſſe riviere, nommée *Ouiſconſing*, qui prend ſon origine d'un aſſez grand Lac, à cent lieuës de là. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que de ce Lac ſort, par ſon autre extremité, une autre Riviere qui ſe jette dans le fleuve *Miſſiſſipi* : ainſi il

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la Mer du Canada & de la Mer de Mexique, comme il eſt aiſé de le voir en jettant les yeux ſur les cartes.

M. de la Sale, aprés avoir débarqué ſur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles meſures, & renvoya ſa Barque chargée de pelleteries à *Niagara.* Enſuite il s'embarqua avec dix-ſept perſonnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & aprés avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Iſlinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. prés de l'embouchure de la petite Riviere des *Miamis.*

Ce Païs ſitué entré le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Iſlinois à l'orient de la Virginie & de la Floride. Il eſt très-abondant en toutes choſes, en poiſſons, en bétail, & en toute ſorte de grains & de fruits. M. de la Sale en viſita les Habitans, ſonda leur eſprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par ſa douceur, & par ſes preſens; les accommoda de ſes marchandiſes, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de ſon negoce, le peu d'aſſurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois; & les ayant aſſuré de la protection puiſſante du Roi, il les porta à une ſoumiſſion volontaire aux loix de nôtre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconſtant, infidéle, incapable de ſe ſoutenir par lui même, mais propre à ſe laiſſer toûjours entraîner par le plus puiſſant, il crut devoir y bâtir un Fort,

tant

tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation solide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arsenal & d'un honnête magasin. Le plan de ce Fort fut bientôt dressé, & son dessein executé en très-peu de tems sur le bord de la petite Riviere des *Miamis*, qui se jette dans le Lac des Islinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Salle avec les quinze hommes, que j'avois retrouvez, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligerent de relâcher à trente lieuës de là, tant pour tâcher d'y trouver dequoi satisfaire à la faim, que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une très-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant presentés on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir. Ils étoient si fatigués, que je ne pûs jamais les resoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens aprés leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, aprés six jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes; il me témoigna en être assez content, mais il dit qu'il l'auroit été beau-

coup davantage, s'il avoit vû ſes gens avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement. Je pris dès ce moment congé de lui, & aprés m'être fort legerement rafraîchi, je repaſſai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laiſſé mon monde, qu'auſſi-tôt, comme ſi le Ciel eût voulu pour jamais me ſeparer d'avec ces perfides, je fus accüeilli de la plus furieuſe tempête qu'on puiſſe eſſuïer ſur les plus grandes mers. Nôtre Canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir toûjours ſur ſon fond ſans tourner; mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup renverſé, nous ne ſûmes où nous étions. La violence du mal étoit au deſſus de l'art & de nos forces, lors qu'un ſecond coup releva nos eſperances, en redreſſant nôtre petit Vaiſſeau, & nous porta dans un moment ſur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu. Ainſi nous voyant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voyage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage ſur des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laiſſé nos gens. Nous emploïames le reſte de la journée à les rallier. Le calme étoit revenu ſur les flots, & nôtre petite Mer nous preſentoit une navigation tranquille & commode; nous nous y rengageâmes tous enſemble, & en moins d'une journée nous vînmes moüiller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit.

C'étoit

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entiere satisfaction. Il avoit compté sur cette petite recrûë, comme sur un secours necessaire pour avancer ses affaires, & pour achever sa traitte; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel est l'aveuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs esperances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ses affaires en ce Païs, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; ayant d'ailleurs rempli son magasin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéïssance, il resolut de pousser jusques chez les Islinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour penetrer dans le cœur de cette Nation, il faloit gagner à 40. lieuës de là le portage de la Riviere des Islinois, qu'on a depuis appellée *Lac de Segnelai.* Elle prend sa source d'une éminence à six lieuës du Lac des Islinois, & va se jetter aprés deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Mississipi*, qu'on a depuis appellé *Fleuve Colbert.*

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Aprés quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes sur un des bords de cette Riviere très-navigable ; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante personnes sans compter trois Peres Recollets. Nous la descendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il est vrai que tous ses bords sont aussi charmans à la veuë, qu'utiles à la vie. Ce ne sont que vergers, bois, prairies ; tout y est rempli de fruits: en un mot on y voit une agreable confusion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la subsistance des hommes & pour la nouriture des animaux.

Cette varieté si agreable, qui entretenoit nôtre curiosité, nous faisoit aller lentement. Enfin aprés six mois de navigation, nous arrivâmes sur la fin de Decembre à un Village des Islinois, nommé *Pontdalamia*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes sans resistance ; toutes les maisons en étoient ouvertes & à la discretion des passans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente grossiere avec de grosses branches d'arbres, recouvertes de diverses pieces d'écorce ; le dedans assez proprement natté, tant par terre que par les côtés. Chaque maison contenoit deux appartemens capables de loger diverses familles ; au dessous il y avoit des caves, dans lesquelles étoit renfermé leur blé d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre provision.

De là ayant poursuivi nôtre voyage jusqu'à

qu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ ſept lieuës de tour; nous y pêchâmes de très bon poiſſon, & nous laiſſant inſenſiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Riviere. A peine y fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps: tous les Sauvages s'étant partagés en deux corps d'armée, campés d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçûs, ils coururent aux armes, & aprés avoir renvoié leurs femmes dans les bois, ils ſe rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte ſe mit en diſpoſition de ſe bien défendre. Les Iſlinois étonnés d'une ſi fiere contenance, & d'ailleurs plus portés à repouſſer la guerre qu'à la commencer, ſe contenterent de nous demander qui nous étions; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France*. Que s'ils vouloient ſe ſoûmettre à ſon obéïſſance, c'étoit l'unique moien de ſe rendre heureux, & de ſe mettre à couvert des inſultes de leurs ennemis; qu'aiant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en ſervir utilement; que nous étions prets de leur faire part de nôtre induſtrie, pourvû qu'ils vouluſſent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre Societé. Ils reçurent nos offres & nos propoſitions, non comme des Sauvages, mais comme des

des hommes tout à fait civilisez. Nous aiant donné des marques très-respectueuses de leur veneration pour nôtre auguste Monarque, ils nous presenterent le *Calumet*. C'est, comme nous avons déja dit, le signal de la paix parmi tous ces peuples. Ils se servent en ces occasions des termes de *chanter* ou *danser le Calumet:* on le chante, lors qu'au pied d'un pieu, ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient apporter les dépoüilles de ses ennemis en forme de trophée, & raconter ses exploits guerriers. On le danse, lors qu'aprés toutes ces harangues, on fait des danses tout au tour.

Pendant qu'ils faisoient toutes ces ceremonies, nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonstration de joye par des presens & par des assurances d'une amitié inviolable. Nous leur païames leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie. Convaincus par là de nôtre bonne foi, ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons festins à leur maniere: ils firent revenir leurs femmes & leurs enfans; leurs chasseurs revinrent chargés de gibier; on travailla d'abord aux apprêts d'un grand repas: on y étala le bœuf & le cerf boucanné; ce fut un ambigu merveilleux de toutes sortes de gibier & de fruits; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joye & que festins, mais au milieu de tous ces divertissemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie insinuerent dans leurs esprits, avec ces commencemens d'amitié, quelque respect mêlé de terreur pour nos armes; ils nous

nous careſſoient, mais nous craignoient en même tems; nous faiſions de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons ſentimens; chacun de nous ſe fit parmi eux des Societez agréables: nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les Principaux d'entre eux: ſi bien qu'au travers de cette inconſtance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une très-grande diſpoſition au commerce de la Societé civile.

En effet ce ſont des hommes careſſans, flateurs, complaiſans au dernier point, mais auſſi fort ruſez, adroits, vifs, prompts & ſouples à toutes ſortes d'exercices. Ils ſont tous fort bien faits, robuſtes, de belle taille, & d'un teint baſanné. Leur paſſion pour les bois & pour la chaſſe les rend extrémement libertins, & tout à fait indociles. Ils ſont fort ardents pour les femmes, & encore plus pour les garçons, auſſi deviennent-ils tous preſque effeminez par leur trop grande molleſſe, & par leur abandonnement au plaiſir, ſoit que ce ſoit le vice du climat, ſoit que ce ſoit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre *d'Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils ſe ſont fait de très-ſeveres loix pour le punir: dès qu'un garçon eſt proſtitué, il eſt dégradé de ſa qualité d'homme, on lui défend d'en porrer l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction. La chaſſe même lui eſt dé-

défenduë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes; & celles-ci le haïssent autant que les hommes le méprisent: si bien que ces malheureux se voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre sexe. C'est ainsi que reconnoissant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y savent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils sont, ils se mettent au-dessus de leur propre sensualité par un effort de la raison. C'est aussi pour assouvir leur fureur qu'ils se permettent de prendre plusieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épousent les sœurs, ou les parentes, & le mari sert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaisons du sang. Ils en sont extrémement jaloux, & s'ils les surprennent dans la moindre infidelité, ils les defigurent & les punissent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très belle natte, dont ils tapissent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui est des hommes, les uns y vont à la chasse, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y semer du blé d'Inde, & en recüeillent de fort bons fruits. Leur contrée est le long de la Riviere qui porte leur nom: ils sont dispersez en plusieurs Villages, ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre sexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéïssance & dans la soûmission

par une eſpéce de Fort qu'il fit deſſein de bâtir ſur une hauteur prés de la Riviere. Il fit ſon plan, il donna ſes ordres, on y travailla auſſitôt ; & comme les matereaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Iſlinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui cauſoit l'impatience & la malice de ſes gens, le conſumoit à vûë d'œil, mais renfermant ſes chagrins au dedans de lui-même, il ſe contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à ſon nouveau Fort.

Juſques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune ; nous avions heureuſement pouſſé nos decouvertes juſqu'à cinq cent lieuës au delà du Lac appellé *Frontenac*, & nous avions ſoutenu par d'aſſez bons Forts les divers établiſſemens que nous avions faits en pluſieurs contrées. La plûpart des Sauvages s'étoient volontairement rangez ſous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laiſſé tranquillement pouſſer nos progrés ; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos diſſentions que nous rencontrâmes la ſource de nos plus grandes diſgraces.

La plûpart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toûjours parmi les bêtes, ou parmi les Sau-

vages,

vages, ſans guide, ſans voiture, & la plûpart du tems ſans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une ſi fatigante & ſi perilleuſe entrepriſe. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaiſes intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les ſuites. Les promeſſes, les bons traittemens, la gloire, la raiſon, l'éxemple des établiſſemens faits par les Eſpagnols dans l'Amerique, tout fut mis en uſage pour remettre les eſprits dans une bonne ſituation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile : rien ne fut capable de les gagner, les careſſes, les conſeils, les raiſonnemens ne faiſoient que les irriter davantatage. Quoi, *ſe diſoient-ils*, ſerons-nous toûjours les eſclaves de ſes caprices, toûjours les duppes de ſes viſions, & de ſes folles eſperances? Faut-il que les peines que nous avons eſſuyées juſqu'ici, nous ſoient un engagement pour en ſouffrir de nouvelles? Que ſous pretexte qu'un barbare nous tient ici tranſplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une ſuite perpetuelle de fatigues & de miſeres? Que nous revient-il de toutes nos courſes, qu'une eſpéce d'eſclavage, qu'une malheureuſe indigence, & qu'un épuiſement entier de nos forces? Qu'eſperons-nous gagner quand nous ſerons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inacceſſibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir ſur nos pas, auſſi vuides & auſſi miſerables que nous le ſommes à preſent. Prévenons un ſi grand mal-

malheur, & tandis que les forces nous reſtent, ſervons-nous en pour regagner les païs que nous avons quittez, ſeparons-nous d'un homme qui nous veut perdre en ſe perdant lui-même ; abandonnons le à ſes recherches auſſi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper ? il s'eſt fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richeſſes qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons, il ſaura bien-tôt nous r'attraper & nous punir enſuite comme deſerteurs. D'ailleurs où aller ſans proviſions, ſans aucuns effets, ſans aucune reſſource ? faiſons mieux, coupons l'arbre & la racine, finiſſons nos miſeres par la perte de celui qui les cauſe, & profitons par ſa mort des fruits de nos courſes & de nos peines. Voilà à peu prés par quels diſcours ces eſprits mécontens ſe préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus deteſtable complot que la rage puiſſe inventer. Mais ſoit que l'horreur du crime, ſoit que la crainte du ſuplice les arrêtât, ils ne purent d'abord ſe déterminer à un attentat ſi horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconſtant à un ſoulevement général contre lui, pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moyen le fruit du crime, ſans paroître y avoir aucune part.

Ils crurent donc devoir les ſurprendre par de fauſſes confidences jointes à tous les faux ſemblans de la plus ſincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop ſenſibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchez du peril qui les menaçoit ; qu'ils croyoient être obligez par toutes ſortes de devoirs de

les

les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de très-forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis ; qu'il ne s'étoit avancé jusques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces ; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride ; que le voiage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes. C'est à vous maintenant, *leur dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profiter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impression firent de pareils discours tenus par nos gens mêmes, sur des esprits foibles, legers & credules. Aussitôt des murmures ou des bruits sourds se répandirent parmi ce Peuple soupçonneux; nos grandes Societez se rompirent. Les défiances & les refroidissemens succederent aux empressemens de se voir. En un mot les Islinois conçurent une inimitié générale contre nous, mais surtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dés-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur esperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un si grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint ou plûtôt haï des siens, & d'ailleurs exposé à la fureur d'un peuple barbare. Mais il ne pouvoit augurer d'ou

d'où venoit un ſi grand changement ; il tâcha de ſonder les eſprits , il preſſa , il conjura les uns & les autres , il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juſte ni raiſonnable de prendre légérement l'épouvante, & de rompre ſans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de ſi grandes liaiſons.

Les Iſlinois ſe rendant à ſes raiſons lui declarerent que c'étoit de ſes gens mêmes qu'il venoient d'être informez de ſon intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû ſe défendre de tomber en de pareils ſoupçons après de telles ouvertures.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la perfidie de ſes gens qui ne cherchant qu'à ſe defaire de lui ſans infamie & ſans danger, tâchoient d'employer des Etrangers pour le perdre. Il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de ſon union avec une Nation auſſi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non ſeulement de la gloire de ſon Prince, mais de l'interêt même de toute la Nation Françoiſe de faire une telle Societé. Quelle ſeureté , quelle gloire pour lui de s'aſſocier avec des ſauvages , avides du ſang humain, ſans foi, ſans loi , ſans humanité, & qui enfin ne ſuivent que leur interêt & leur brutalité ? qu'au ſurplus il avoit declaré fort ſincerement ſes ſentimens à toute la Nation Iſlinoiſe, qu'il n'étoit venu que leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur offrir la protection d'un Roi dont le ſeul nom pourroit les maintenir dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens & de leurs terres. L'aſſurance & la ſincerité dont il accompagna ſes diſcours , diſſipa leur défian-

fiance, raſſura les eſprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuſe.

Mais à peine ce mouvement fut-il appaiſé, qu'on en vit auſſi-tôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Manſolea*, ſecret Emiſſaire des Iroquois, de la Nation voiſine des *Maſcontans*, homme fin, éloquent & ſeditieux. Cet homme venant ſous le nom d'ami, & comme député de ſa Nation, prit à deſſein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus ſecretement dans le camp des Iſlinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ſes pratiques, ou de mieux conduire ſa negociation. D'abord il viſita les uns & les autres, & aprés avoir attiré dans ſes interêts ſes plus affidez, il convoqua les plus conſiderables. Enſuite pour autoriſer ſon ambaſſade, il fit divers preſens, & declara à toute l'Aſſemblée le motif qui l'amenoit vers eux: il leur repreſenta que ce n'étoit pas ſeulement l'interêt commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la ſienne, qui avoit engagé ſon peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer enſemble ſur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûë de ſubjuguer tous les peuples de l'Amerique Septentrionale juſqu'à la mer de Méxique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas ſeulement ſe ſervir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions aſſurément contracté de ſecrettes alliances avec les Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions con-

construit sur leur riviére, n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée, en attendant que nous pussions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederés. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions, ou plûtôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis, il ne seroit plus tems, & que le mal seroit sans remede; mais que tandis que nous étions en si petit nombre, & qu'ils étoient les plus forts, il leur seroit aisé de nous accabler, & de se mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Mansolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule, & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déja tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens, & pour tâcher de s'emparer des Islinois. Ils se garderent bien d'employer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Islinois, ils susciterent leurs voisins pour jetter chez eux des soupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pouvoir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil & en deliberation; on y conspira nôtre ruine, M. de la Sale qui se reposoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne savoit rien de ce qui se passoit. Impatient de mieux cimenter les nœuds de sa réunion, il se leva dès la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Islinois, ac-

compagné de ses plus fideles amis. Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens & qu'un tumulte universel ; loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faisoit auparavant, ce n'étoit partout que visages glacez, qu'un morne silence à son approche, ou plûtôt qu'un murmure menaçant. Quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne sait que penser, ni même à quoi se resoudre, ou s'il ira se retrancher dans son Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclaircissemens ; mais ne pouvant souffrir l'incertitude, ni se relâcher dans les occasions les plus perilleuses, il s'avança dans le gros de l'assemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adressa aux principaux de la Nation. Hé quoi ! *leur dit-il*, mes amis, sera-ce toûjours à recommencer ? Vous verrai je toûjours dans des défiances perpetuelles ? hier au soir dans le calme, & dans une situation paisible; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous soulever contre moi. On me fuït, on me regarde avec des yeux menaçans, je vous vois assemblez par troupe. Que s'est-il passé de nouveau depuis hier au soir, de ma part, pour vous porter à un si grand changement ? ou plûtôt par quelle imposture, & par quelle supposition m'a-t-on noirci dans vos esprits, pour alterer cette amitié sincere dont vous m'avez donné jusqu'ici tant de marques obligeantes ? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je consens d'être vôtre victime

me si vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre chose contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi persuadez par sa contenance & par sa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Mansolea*, deputé de la part des Mascontans, pour les informer de ses pratiques & de ses conventions avec les Iroquois. Aussi-tôt M. de la Sale s'adressant à *Mansolea* ; quels témoins, quels indices, quelles assurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaisons avec un peuple aussi barbare, aussi perfide que celui dont on me parle ? Où sont mes secrets Emissaires envoyez vers ces peuples pour m'en convaincre ? Quels témoignages avez-vous contre moi ? faites vos efforts pour me prouver cette prétenduë trahison, je ne demande pas mieux.

Mansolea pressé par une si vive réponse, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occasions où il y va du salut ou de la perte de tout un Peuple, il n'est pas toûjours besoin de preuves pour convaincre les gens suspects ; que les moindres apparences suffisent pour obliger les personnes bien sensées à prendre leurs précautions contre de pareilles entreprises ; que comme toute l'adresse des esprits seditieux & turbulens consiste à bien dissimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques consiste à les prevenir ; que dans cette rencontre, tant ses negociations passées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveller avec eux dans le voyage qu'il meditoit pour Frontenac ; que ce Fort bâti sur

la Riviere des Ilinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du dessein dont on le soupçonnoit, & qu'il n'en faloit pas davantage pour obliger leurs Nations à se tenir sur leurs gardes, & à se mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raison, *lui-dit d'abord M. de la Sale*, il est bon de prendre ses précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Ilinois se précautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne sommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique septentrionale sous l'Empire du Roi des François. Puis s'adressant aux Ilinois, vous n'avez que trop souvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toûjours avide de vôtre sang & de vos biens; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déja subjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Mascontans*; ils ont fait de tous leurs voisins autant d'esclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oseront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis ensemble. Leur premiere vûë est de nous perdre pour vous détruire ensuite plus facilement vous-mêmes, c'est pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux surprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Mascontans* vos voisins. Profitez de leur exemple plûtôt que de leurs discours, & ne vous laissez pas entraîner par vôtre facili-

cilité dans l'esclavage où ils sont tombez eux mêmes par leur foiblesse. On veut me rendre suspect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'est terminé qu'à negocier quelques pelleteries ; j'ai tâché ensuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerai desormais en societé avec eux qu'autant qu'ils se soumettront aux loix de nôtre Monarque ; sans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs soyez persuadez que si je fais quelques liaisons avec certains Peuples, ce ne sera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plûtôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti sur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la sureté des peuples, que par ces sortes de remparts, qui les mettent à couvert des insultes de leurs ennemis? Si ce sont des défenses pour appuier l'autorité des Souverains, ce sont aussi des asiles pour le Peuple, & des lieux d'assurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'est la conduite que nous avons tenuë jusqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique ; en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos ; en vous proposant de vivre sous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plûtôt vous assurer dans vos possessions, que vous les ravir. Tant que vous

menerez cette vie vague, sans foi, sans regles, sans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faisant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage sur son voisin, vous courrez les uns sur les autres, vous vivrez toûjours exposez à de nouvelles incursions, toûjours dans les pertes, dans les invasions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réünis sous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuse societé; les plus forts seront arrêtez, les plus foibles secourus par l'Autorité Roiale, & vivant tous sous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richesses, comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne serons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amitié. Voilà quelles sont nos intentions, c'est à vous à les accepter ou à les refuser, à voir si vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plûtôt comme vos freres, & vos fideles défenseurs.

Ce discours soutenu par cette fermeté qu'inspire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Mansolea* lui-même touché des bons sentimens qu'il reconnut dans nôtre chef, & pressé par le témoignage de sa conscience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Mascontans*, pour les obliger à faire entrer les Islinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint

vint avec M. de la Sale, que leur propre ſureté & celle des Iſlinois dépendoit uniquement de leur union, & de leur intelligence, avec nous. Dès ce moment les Iſlinois rentrerent dans leurs premiers ſentimens, & proteſterent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance, ni à nôtre protection qu'ils nous ſuplierent avec inſtance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles aſſurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes; car c'étoit à lui la même choſe de decouvrir un païs, & de le ſoumettre à la puiſſance du Roi.

Se voiant ſur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Miſſiſſipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaſte étenduë de ſes deſſeins, il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties; l'une, aprés avoir gagné ce fleuve, de le ſuivre en remontant vers ſa ſource, & de côtoïer ſes rivages pour reconnoître les Nations qui ſont au Nord-Eſt de l'Amerique; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la Mer de Méxique, & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la Mer. Il ſe reſerva cette derniere partie, & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la premiere.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voyage, nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins: mais voyant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots, ils reſolurent de l'empoiſonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'Annee 1679. & pour en avancer

le ſuccez, ils trouverent le moyen de jetter du poiſon dans la marmite, afin qu'empoiſonnant en même tems & le Maître & ſes affidez, ils puſſent ſeuls ſe rendre les Maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été ſervi, on ſe mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ſes conviez furent-ils ſortis de table, qu'ils ſe trouverent également attaquez de convulſions, de ſueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop ſenſibles de poiſon les obligerent à prendre de la theriaque, & ſans ce promt remede, & ſans la précaution que chacun prit ſur le champ, il auroit été impoſſible de ſe garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le ſilence: ces ſcelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les pourſuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui ſe dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit ſi avantageuſement répanduë de tous côtez, que non ſeulement pluſieurs François diſperſez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré ſe ſoumettre à lui, & reconnoître en ſa perſonne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faiſoit lui attiroit ſans ceſſe de nouveaux ſoldats de toutes parts; ſi bien qu'il repara non ſeulement par-là le nombre de ſes fugitifs, mais il accrut de beaucoup ſa troupe, & groſſit conſi-

confiderablement fon magafin par fon trafic & par fes negociations.

Les chofes étant dans cette difpofition chez les Iflinois, M. de la Sale crut devoir mettre en execution le deffein de fes découvertes. Pour cet effet il jetta les yeux fur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui font le long du Fleuve *Miffiffipi*, en tirant vers le Nord-Eft. Il choifit pour l'accompagner, le *Pere Louïs* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages: les fournit d'armes, de munitions neceffaires, & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. fur la Riviere des Iflinois; la defcendirent jufqu'au fleuve *Miffiffipi*, & pouflerent leur traite en remontant ce fleuve, jufqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à fept lieuës de fa fource, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverfes Nations qui les habitent.

Ce fleuve fort d'une grande fource, du haut d'une colline, qui borde une très-belle plaine dans le païs des *Iffati*, fur le cinquantiéme degré de latitude. A quatre ou cinq lieuës de fa fource il fe trouve fi fort accrû par cinq ou fix Rivieres qui s'y déchargent, qu'il eft capable de porter bateau. Les environs en font habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Iffati*, les *Oua*, les *Tintonhas*, les *Nadoüeffans*. M. *Dacan* fut très-bien reçû de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit plufieurs efclaves, augmenta fa troupe de plufieurs Sauvages vo-

lontaires, & poſa, à deux lieuës de la ſource de ce grand fleuve, les Armes du Roiſur le tronc d'un grand arbre à la vûë de toutes ces Nations, qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître ſouverain. Il y établit auſſi pluſieurs habitations, l'une chez *les Iſſati*, où pluſieurs Europeans qui s'étoient joints à lui dans ſa courſe, voulurent s'habituer; une autre chez les *Hanétons*; une autre chez les *Oua*, une autre enfin chez les *Tintonhas*, ou gens de Riviére.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres juſqu'au Lac des *Aſſenipoits*. C'eſt un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation, toute farouche qu'elle eſt, le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Chongaskabes*, ou Nation des Forts, leurs voiſins.

Pendant que le Sieur Dacan faiſoit toutes ces découvertes & ces établiſſemens, M. de la Sale prit congé des Iſlinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu conſtruire & équipper, que pour faire une revûë de ſes magaſins, de ſes Forts & de ſes habitations. La troiſiéme journée, il arriva au grand Village des Iſlinois, où, aprés avoir obſervé la ſituation du païs, au milieu de pluſieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous* des *Ainous*, des *Maſcontans*, & de pluſieurs autres, arroſé

rosé d'une belle Riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le Maître de tous ces differens Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein, quelqu'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'automne derniere à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrerent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû decouvrir de sa barque. Cependant eux mêmes l'avoient bruslée, aprés en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dés-lors, que sa barque étoit perduë, mais il n'en parut pas moins tranquille. Il m'écrivit sur le champ, m'envoya avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir inceſſamment travailler. Ensuite aprés avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voyage.

Ces traîtres qui nous avoient déja vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de nôtre Commandant, se hâterent de venir nous joindre. Dés qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir ; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontentement dans les esprits déja

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur ſecrette correſpondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicieux deſſein. Sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit deſtiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé : ſur ſa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une très-vaſte campagne. J'avois déja tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens inceſſamment, lorſque je reçus avis, non ſeulement de la déſertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma ſurpriſe. Auſſi-tôt je quittai tout pour aller ſur les lieux, je trouvai le Fort pillé & ſaccagé; il étoit encore gardé par ſept ou huit François, qui n'avoient pû reſiſter à la violence de ces traîtres. J'avoüe que je fus deſolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, ſans ſecours & ſans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez ſont compoſées de differens eſprits, la diviſion & la meſintelligence y cauſent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une ſi triſte ſituation, ce fut de dreſſer un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit paſſé. Aprés cela je ſon-

ſongeai à me mettre en état de n'être point inſulté. Le Fort étoit aſſez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'eſperance d'un prompt ſecours, que notre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous ſauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroiſſoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occaſion de ſe ſignaler. A l'égard des Iſlinois, je redoublai mes ſoins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes ſentimens à notre égard. Alors chacun tacha de me ſeconder, & nous fîmes ſi bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous conſoler, & dequoi reparer en quelque maniere les diſgraces que les nôtres nous avoient cauſées par leur trahiſon.

M. de la Sale ayant reçû ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces ſcelerats, les uns vinrent s'abandonner à ſa miſericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit auſſi tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me reſtoit. Une année ſe paſſa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce ſoit.

A peine étions-nous relevez d'un ſi grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeſte danger. Environ le mois de

Septembre de l'annee 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Islinois un gros de six cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées & de pertuisannes : quelques uns même d'armes à feu. Les Islinois à cet aspect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous soupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voyant entre deux ecueils, soupçonné par les Islinois, pressé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour rassurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement : en tout cas je protestai aux Islinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoûtai qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit sur l'heure se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix ; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Islinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part : & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois; après cela chacun courut aux armes & se mit en état de combattre.

L'Armée des ennemis, divisée en deux aîles, étoit commandée par deux Généraux; l'un nommé *Tagancourte*, chef des *Tsonnontouans*; l'autre *Agoustot*, Chef des *Desouatages* ; celle des Islinois ne faisoit pas cinq cens hommes; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez par-

parmi eux les aidoient à bien dresser leurs bataillons, & tachoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armée, avec un Islinois & deux François seulement : Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de resolution.

Dès que ces Barbares me virent approcher, ils tirerent sur nous, mais personne n'ayant été blessé, je conseillai à l'Islinois & à nos deux François de se retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le mediateur de la paix, je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation. Je presentai d'aussi loin que je pûs aux ennemis un Collier; c'est la coûtume parmi ces Sauvages de faire leurs propositions de paix avec des Colliers, qui sont chez eux autant de marques d'alliance & d'union : je m'avançai sur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis saisi par ces perfides; l'un m'arracha brusquement le collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le sein. Mais par bonheur le coup ayant glissé sur une côte, je ne fus que legerement blessé, & les plus raisonnables de l'assemblée m'ayant donné quelque secours, soit par l'application d'un certain baume, soit par le moyen de quelque bande, on arrêta le sang, & après m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduisit jusqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le sujet de mon arrivée; mes forces étoient bien diminuées à cause

du

du ſang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon , & ſans m'étonner , ni de leur grand nombre, ni de leurs menaces, je leur repreſentai le tort qu'ils avoient , d'avoir violé en ma perſonne le droit des Gens, qui doit être reſpecté de tout le monde, & l'injure qu'ils faiſoient au Roi mon Maître & à tous les François, de venir ſans ſujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans ſon alliance & ſous ſa protection ; Que s'il leur reſtoit quelque conſideration pour notre Prince & pour nous , ils ſe deſiſtaſſent de cette guerre ; qu'ils regardaſſent les Iſlinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre , & ne faiſant preſque qu'un même Corps avec nous , ils ne pouvoient conſpirer leur perte , ſans conſpirer en même tems la nôtre; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes, ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François ; que quelque grande que fut leur valeur, le peril étoit bien égal dans cette occaſion pour les deux partis, puiſque les Iſlinois étoient au moins au nombre de 600 combattans , & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il eſt bon quelquefois de n'accuſer pas tout-à-fait juſte, & ſur tout à la guerre ;) Qu'ainſi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage, que je venois les inviter à la paix, mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutai à tout cela, que c'étoit au nom de toute notre Nation , de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere, au nom même

me de notre grand Monarque, que je leur faisois cette priere, & leur protestai en même tems que je ne plaindrois pas le sang que j'avois perdu dans cette negociation, si j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable reponse.

Pendant que je leur tenois ce discours, ou que mon Interprête le leur faisoit entendre, on escarmouchoit de part & d'autre: & quelque tems après, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Islinois quelques François qui faisoient grand feu sur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œuil feroce, & sans autre façon ils commençoient à deliberer sur ce qu'ils feroient de ma personne. Je me préparois à tout évenement, lorsqu'un de la compagnie s'étant posté derriére moi, & tenant un rasoir dans sa main, me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui, & je vis bien à sa contenance & à sa mine, que son dessein étoit de m'enlever la chevelure; c'est à-dire de me couper la gorge: car c'est la coûtume parmi ces Peuples sauvages, quand ils vont en parti, ou à la chasse, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque Nation qu'il puisse être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de dessus le crâne avec les cheveux en forme de calotte; ce qui est chez ces Barbares le plus glorieux trophée par où ils puissent se signaler; si bien que m'étant apperçû que

ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquerir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent decidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qü'on me fit mourir, *Agoustot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnat la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain, que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Islinois parole d'une paix entiére & d'une parfaite réünion. Soit qu'il y eut de la sincerité ou de la dissimulation dans cette proposition, le plaisir de me tirer de leurs mains guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beau collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prierent de leur temoigner qu'ils souhaitoient desormais de vivre avec eux en veritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde*, & le Pere *Zenobe Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu consolez de me voir encore en vie, &

ne

ne pouvoient aſſez me temoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entiérement tué. Nous allâmes enſemble trouver les Iſlinois ; je leur repetai à peu prés les mêmes diſcours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur preſentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop ſe fier à leurs propoſitions, ni à leur preſent, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner ſans rien faire ; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur courſe, que l'honneur de s'être accommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoient ſoumettre ; Qu'ainſi à mon ſens, toutes ces belles paroles, toutes ces démonſtrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuſes pour les mieux ſurprendre.

Les Iſlinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à ſe perſuader tout ce que je leur dis. Ils ſe mirent cependant en devoir de répondre à leurs propoſitions par des préſens reciproques & par une nouvelle ambaſſade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une ſuſpenſion d'armes : les jeunes Iſlinois contens d'avoir repouſſé, aux dépens de quelques-uns des leurs, les premiéres attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'expoſer à un nouveau combat, & préfererent le plaiſir de la chaſſe à une gloire perilleuſe ; ainſi la pluſpart prirent ce moment pour décamper, & deſerterent. Ceux qui étoient reſtez, ſe voyant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'aſſûrance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné; quelques François qui resterent, deux Peres Recollets & moi, nous nous renfermâmes dans notre Fort. Au bout de deux jours les Islinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappellez. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la derniere occasion, ils me prierent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation; ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'ôtage; j'allai trouver les Islinois, & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le camp des Islinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Islinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir, me chargerent de les assûrer de leur entiere correspondance, me laisserent le maître des articles de la paix, & me promirent

mirent de leur envoyer ſur l'heure un ôtage de pareille conſideration. Cependant ils me prierent de ne point perdre de temps, & d'aller inceſſamment traiter cette affaire.

Je voyois les choſes en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon ſuccès de ma médiation, Après avoir pris un leger rafraichiſſement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier conſentement de la part des Iſlinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma diſpoſition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions ſur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix ſtable, ſolide, & de longue durée. Là-deſſus l'ôtage Iſlinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par ſon imprudence : car après avoir loué leur valeur & leur generoſité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propoſitions de paix comme une grace dont toute ſa Nation leur étoit très-obligée, & que pour marque de reconnoiſſance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de caſtors & nombre d'eſclaves. Qui ne ſait que lorſqu'il s'agit d'accommodement, ou de traitté, le trop de ſincerité ou d'empreſſement recule ſouvent les affaires, loin de les avancer? En effet les ennemis qui juſques-là, ſur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute

leur fierté, & me firent de ſanglans reproches de ce que je leur avois fait les Iſlinois beaucoup plus nombreux qu'ils n'étoient ; que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devroient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, ſans moi, ſur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas : cependant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit ; que dans le tems de leur arrivée, les Iſlinois étoient du moins au nombre de ſix cent combattans, mais que beaucoup avoient deſerté ; qu'au reſte mes intentions avoient toûjours été très-bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choſes à un ſincere accommodement. Au ſurplus je leur repreſentai qu'ils s'étoient rendus les Maîtres de leur camp & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'impoſer telle loi à leurs ennemis qu'ils ſouhaîteroient. Ne vous eſt-il pas aſſez glorieux, *ajoûtai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter? Les Iroquois ſe rendirent, ou plûtôt firent ſemblant de ſe rendre à mes raiſons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoyerent l'Iſlinois dans le camp dire à ceux de ſa Nation, qu'ils le prioient de ſe rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une ſolide paix.

Les Principaux des Iſlinois ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs caſtors & leurs eſclaves:

ves: les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en possession de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit sous leur protection: par le second, ils faisoient la même civilité à M. de la Sale; & par le troisiéme ils juroient aux Islinois une éternelle alliance. Les Islinois leur firent les mêmes protestations, après quoi chacun se retira.

Pendant que ces deux Nations se donnoient de mutuelles assurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faisoient faire des canots d'écorce d'orme, à dessein de poursuivre les Islinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Islinois, il me demanda ce que je pensois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur la parole de ces perfides; que j'étois assuré qu'ils faisoient travailler à des canots pour les suivre sur leur Riviere; que s'ils m'en croyoient ils profiteroient du tems, & se retireroient en quelqu'autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise. l'Islinois donna dans ma pensée, me remercia de mon conseil, & nous étant separez, il s'en alla rejoindre ses gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitiéme jour de leur arrivée & le dixié-

dixiéme de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Confeil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait affeoir, ils firent mettre fix paquets de caftor devant nous. Enfuite m'adreffant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces prefens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'affurer qu'ils ne vouloient plus manger des Iflinois, fes enfans; qu'ils me donnoient le troifiéme pour fervir d'emplâtre à ma playe; que le quatriéme nous ferviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le fixiéme ils nous fommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoifes.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la confideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Iflinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenobe* & moi. Je les fuppliai auffi de vouloir toûjours conferver les mêmes fentimens pour les uns & pour les autres; aprés quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Iflinois dans leurs terres, felon leur promeffe. Cette demande leur parut un peu brufque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plûtôt faite,
qu'il

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puisque j'étois si curieux, ils alloient me le dire ; que ce seroit aprés avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Islinois.* Ayant entendu ce discours, je repoussai avec le pié leur present, & leur témoignai que puisqu'ils avoient ce dessein, je n'avois pas besoin de leur present, loin de vouloir l'accepter ; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez, nous dirent que nous pouvions nous retirer. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenobe* & moi, & nous doublâmes le pas vers notre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit, resolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaquez.

Quand nous nous vîmes en sureté, nous raisonnames quelque tems sur la dissimulation & sur l'infidelité de ces peuples, sur l'état de nos affaires, & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma brusquerie, me disant qu'il est quelquefois bon, & même necessaire de se menager, quand on n'est pas le plus fort, dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a ſouvent un meilleur effet, que la baſſeſſe & la ſoumiſſion. Que les ames cruelles ne s'attendriſſent jamais par des ſupplications & des actions rampantes, au lieu que ſouvent elles ſe rendent à la vigueur & à la reſiſtance; qu'au reſte, lorſqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche; que dans cette derniere occaſion j'avois voulu repouſſer le mépris par le mépris; qu'ayant entrevû la mauvaiſe volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me preſentoient que pour ſe mieux moquer de moi, & leur temoigner par ma réponſe, ma fermeté dans le peril, plutôt que d'en venir à des priéres ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de reſter plus long-tems, nous employâmes le reſte de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres ſe reſolurent d'aller rejoindre les Iſlinois, ou d'aller chez quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit ſon paquet.

Le lendemain onziéme de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour, chacun prit ſon parti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, ſur la Riviere des Iſlinois. Après cinq lieuës de chemin nous mîmes à terre pour ſecher quelque pelleterie, & pour raccom-

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems-là le Pere *Gabriël* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire ſon Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cauſe que nous étions entourez d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrement & l'aſpect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes l'engagerent à aller un peu trop avant; & le firent tomber dans le piege que je lui avois prédit. Cependant le jour finiſſoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de ſon retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes ſa piſte, nous la ſuivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes coupée par pluſieurs autres qui nous empêcherent de ſuivre celle du bon Pere; de ſorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu ſur le rivage pour lui ſervir de ſignal : nous paſſâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureuſement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut maſſacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête, & lui prirent ſon Breviaire qu'un de la troupe vendit enſuite à un Pere Jeſuite, de qui nous avons depuis apris ces particularitez. Ainſi mourut ce bon Religieux agé de ſoixante dix ans, au

milieu des prieres & des cantiques divins, par les mains de ces malheureux, pour le ſalut deſquels il étoit venu dévoüer ſa vie.

Après ces vaines recherches, nous ne laiſſâmes pas de l'attendre le lendemain juſqu'à midi ; & n'y ayant plus d'eſperance de le voir revenir, triſtes que nous étions, nous nous embarquâmes ſur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toûjours dans l'attente du Pere Gabriel. Après environ un mois de navigation, nous primes terre à deux journées du grand Lac des Iſlinois ; Nous y conduiſimes notre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. d'Octobre ſur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours ; un coup de vent nous porta ſur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fumes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois. Comme j'étois extrémement affoibli par une fiévre qui me conſumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer. Cependant à force de nous traîner, nous arrivâmes à la Saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes perſonne, & par conſéquent nul ſecours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le deſert, où nous rencontrâmes heureuſement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie durant quelques jours. Etant munis de cette petite proviſion nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, après deux jours de navigation un vent de large nous por-

porta à terre. Nous abordâmes â une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf boucanné. Nous ne negligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours notre canot & notre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres ; l'embouchure en est étroite, & va toûjours en s'élargissant : son circuit est de plus de dix lieuës. Il y a dans son enceinte une avance du Lac, qu'on a appellé, *l'Ance à l'esturgeon* : parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espéce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en trés-grand nombre.

Ce sont, comme l'on sait, des amphibies, qui ne peuvent se passer de l'eau,

de l'air, & de la terre. Ils sont presque aussi gros que des moutons, mais beaucoup plus petits; leurs jambes sont courtes, leur pattes approchent de celles des Singes, pour leur souplesse. Leur museau est long, armé de dents trés-fortes; leur corps est revêtu d'une soie longue & fine, mais leur queuë est un assemblage de plusieurs cordons trés-durs, qui étant d'un fort petit volume sur le croupion, se développent ensuite, & forment en s'élargissant la base d'un triangle. Elle leur sert comme de masse ou de truelle pour taper la terre molle. Leur instinct admirable paroit dans leur bâtiment. Ils se logent dans de petites cabannes qu'ils se bâtissent eux-mêmes; & quand il est question de se loger, ils cherchent ensemble un lieu commode pour leur habitation. C'est pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne soit ni trop large, ni trop profonde, sur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre, dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient, ils font entre eux un cercle; ils se regardent comme s'ils vouloient tenir conseil. En effet, on remarque qu'ils s'assemblent toûjours en nombre impair, tels que sont cinq, sept, neuf, onze, comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui decidât. Ensuite, la premiere chose qu'ils font, c'est de couper l'arbre qui est au bord de la riviere. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre, & le tranchent tout au tour de haut en bas; si bien qu'aprés l'avoir coupé, l'arbre tombe toûjours dans l'endroit & dans le sens qu'ils veulent;

&

& c'eſt juſtement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en rallentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le paſſage à l'eau. Si l'arbre n'a pas aſſez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage oppoſé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des eſpéces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par ſa violence, ils laiſſent de diſtance en diſtance quelques ouvertures à la chauſſée par où l'eau puiſſe s'écouler. C'eſt ainſi qu'ils commencent leur bâtiment, enſuite ils ſe mettent à maſſonner au pié de leur ouvrage : pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë. Ils le mettent couche ſur couche, juſqu'à ce qu'ils ayeat élevé leur édifice trois pieds de haut : ils le voutent, le poliſſent en dedans d'une maniére très-propre; ils ſe font ainſi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un eſt pour leur gîte, l'autre pour garder leur proviſion, & le dernier pour leur neceſſité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'eſt que dans l'un de ces appartemens, ils creuſent un baſſin, une eſpece d'aqueduc, ou de canal ſouterrain qui va juſqu'à la riviére. Ce baſſin ſert de reſervoir dans lequel ils mouillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient

bien tôt; & en cas de peril, leur canal leur sert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queue à force de taper la terre, il renverse sa queuë sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivieres ; & dès qu'ils apperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin. Ils s'en approchent d'aussi prés qu'ils peuvent. Dès que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la riviére. Mais comme il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prénd ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de son trait : ou si c'est en hiver, quand les rivieres sont glacées; n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprés sur le glacis. Le Castor passant par dessous leve la tête hors du trou pour respirer. Alors le chasseur enfonce & glisse la main sur le corps du Castor qui nage; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chasseur serre la main, & l'enpoignant fortement, le tire & le jette sur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le ratrape aussi-tôt, & l'on

l'as-

l'assomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chaussées dans l'espace de deux lieuës. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrémement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fîmes une très-mechante chere. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se resoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnouas* se présenterent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurerent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutoualamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

ges, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Aprés deux jours de séjour, le Pere *Zenobe* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractere, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je passai agreablement le reste de l'hiver avec ma troupe daus ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant deja grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs. Ces animaux sont de la moitié plus grands que les nôtres; leur poil est une espéce de toison très-fine, & fort longue: leur paleron est d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse: leurs yeux sont grands à faire peur. Ils vont toûjours attroupez, la moindre rroupe est de trois ou quatre cent; quand ils défilent ils font de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée. Au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrémement haute. Pour en faire une bonne chasse les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il est venu là, il s'éleve tout d'un coup en sursaut en faisant un grand cri. Les bœufs pren-

prennent auſſi-tôt l'épouvante, les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre : les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout bleſſez qu'ils ſont, ne laiſſent pas de courir ſur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chaſſeur adroit les viſe à la cuiſſe ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracaſſer l'os : ce qui met l'animal dans l'impoſſibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez ſont autant de bœufs par terre ; de ſorte que vingt chaſſeurs bleſſeront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont enſuite aſſommer à coups de maſſuë. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage : car outre la juſteſſe & la rapidité du coup, la force en eſt ſurprenante ; d'autant plus que ce n'eſt ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois très-dur, mis en pointe, & ajuſté au bout de la fleche, avec de la colle de poiſſon, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoiſonnent la pointe, ou l'extremité de leur dard, en ſorte que s'il reſte dans le corps, il faut mourir. L'unique reſſource qu'il y a en cette occaſion, c'eſt d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverſe ; ou s'il ne traverſe pas, c'eſt de faire une contr'ouverture, & de l'arracher ; après quoi ils connoiſſent par inſtinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je reſtai le mois de Mars dans ce même

lieu: le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems, & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Missilimachinac*, au commencement d'Avril, à dessein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onziéme de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Islinois, jusqu'au 1. d'Avril, sept mois s'étoient écoulez. Pendant cet intervalle, M. de la Sale, sur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit descendu chez les Islinois, avec une bonne recruë, dans le dessein de nous secourir. Les Iroquois avertis de sa descente, craignant de se trouver entre deux armées, s'en étoient retournez, & les Islinois étoient rentrez dans leurs possessions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allez hyverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient restez, de rappeller leurs gens, les assûrant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invasion de leurs ennemis; visita celui de *Crevecœur*, qui étoit toûjours en même état, y mit une petite garnison de quinze ou seize François, avec un Commandant, des munitions & des armes. Ensuite il remonta la riviere jusqu'au grand village, où plusieurs familles Islinoises étoient revenuës; travailla aux enceintes de son nouveau Fort, & ayant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris ma route vers *Missilimachinac*, il se remit en chemin pour me venir joindre, ayant cependant laissé quelques soldats, & quelques ouvriers au Fort désigné, pour conti-

nuer

nuer ſon ouvrage & pour défendre ce Poſte.

Il n'arriva qu'environ le 15. Août de l'année 1682. à *Miſſilimachinac*, lui ſixiéme : là nous prîmes de nouvelles meſures pour achever la découverte que nous avions commencée. Il falut d'abord ſonger à faire de nouvelles proviſions pour un voyage de ſi long cours. Ce fut dans cette vûë qu'après ſix jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac ; nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenobe* & moi. Après avoir heureuſement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village nommé *Fejagou*, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pellcteries, & m'ayant ordonné de l'attendre là avec le Pere *Zenobe*, il ſe remit en canot pour Frontenac. Il trouva ſa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux ſoldats, & m'envoya huit jours après ſa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandiſes, & des choſes les plus neceſſaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au deſſous du Saut ; là il falut mettre notre bagage & nos marchandiſes ſur des traineaux, & les conduire juſqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt perſonnes, tant ſoldats que matelots, avec nos meilleures marchandiſes. Aprés trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y raſſembler quelques François, quelques

Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du blé d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la riviére des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieuë de la grande riviere des Islinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit avec un fort grand feu; car le froid fut si rude . que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traineau, pour conduire notre bagage jusqu'au village des Islinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées. Le village étoit cependant plus peuplé, ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveller nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre. Le troisiéme de Janvier 1683. nous poussâmes notre traite jusqu'à trente lieues au dessous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent. Ainsi la navigation nous ayant paru commode, nous nous mîmes en canot le 24. de Janvier, & nous descendîmes la riviere des Islinois jusqu'au fleuve *Mississipi*, où nous arrivâmes le 2. de Fevrier. A considerer la Riviere des Islinois, depuis son premier portage,

tage, jusqu'à son embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent soixante lieuës de cours navigable. Les environs en sont aussi delicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes espéces, cerfs, biches, loups-cerviers, orignacs, bœufs sauvages, chévres, brebis, moutons, liévres, & une infinité d'autres, mais peu de Castors. Pour des arbres, ce ne sont que bois à haute fûtaye, avec de grandes allées; qui semblent tirées au cordeau; outre les ormes, les hestres, les planes, les cedres, les noyers, les châtaigniers, on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers, d'orangers, de citronniers: en un mot de toutes sortes d'arbres fruitiers. En plusieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les sarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres, soutiennent des grappes de raisin suspenduës, d'une grosseur extraordinaire.

Nous étant embarquez sur le *Mississipi*, nous suivîmes ce grand fleuve. A six lieuës de l'embouchure de la riviere des Ilinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne sont ni moins agreables, ni moins fertiles. Il est vrai que son eau charrie une si grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Mississipi*, & la rend toute limoneuse jusqu'à plus de vingt lieuës après son embouchure. Ses rivages sont bordez de gros noyers; on y voit une infinité de chaussées faites par les Castors, & la chasse y est très-grande & fort commune. En remontant vers sa source ses bords sont habitez par des Sauvages qui trafiquent

beaucoup

beaucoup en pelleteries. Nous paſſames une nuit à l'embouchure de cette Riviere.

Le lendemain, aprés dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamaoas*. Nous n'y rencontrâmes perſonne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions paſſé. Enſuite continuant notre route, nous tombames après trois jours de courſe dans l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Eſt, & qui ſe jette dans le *Miſſiſſipi*, à quatre-vingt lieuës de celle des Iſlinois: c'eſt par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit; après ſoixante lieuës de courſe, ſuivant toûjours notre grand fleuve, nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages, nommez *Chicacha*. Ce fut-là que nous perdîmes un François de notre ſuite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fimes pendant neuf jours, nous donna occaſion de reconnoître pluſieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour ſervir aux François d'entre-pauſe & d'habitation dans un païs auſſi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chaſſeurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*; qui leur offrirent de les conduire daus leur village. Nos gens entraînez par un eſprit de curioſité les ſuivirent. Ils furent fort bien reçûs, enſuite comblez de preſens, & priez par les principaux de faire en ſorte

que

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens trés-satisfaits de cet accueil, en firent leur rapport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe; il y reçut tous les bons traîtemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéïssance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié: ils ont tous la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes: toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruits, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant recû de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jours d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve, vers la fin du mois de Fevrier.

Nous

Nous fumes trois jours ſans débarquer ; le quatriéme, après avoir fait cinquante lieuës nous arrivâmes au village des *Cappa* : à peine eumes-nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trouſſes, nous nous jettâmes dans nos canots, & paſſames à l'autre bord. Ici nous fimes auſſi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute ſurpriſe, Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous envoyames quelqu'un de nos gens au devant d'eux, pour leur preſenter le *Calumet*. Ils l'accepterent volontiers, s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes ſortes de ſecours. M. de la Sale ne balança pas d'y aller : cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de notre arrivée à ceux de ſa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous reçevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale, il vint le ſaluer d'une maniere fort grave, & d'ailleurs reſpectueuſe ; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de ſa Nation, & l'ayant pris par la main, il le conduiſit dans ſa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit ſenſible à ſes honnêtetez, & lui fit entendre ſon deſſein & ſes intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puiſſance du Roi des François. Etant arrivez au village, nous vîmes une très-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient pluſieurs archers rangez par file. Le Chef s'étant quelque tems arrêté, declara à toute l'aſſemblée,

que

que nous étions envoyés de la part du Roi de France, pour reconnoitre l'Amerique Septentrionale, & recevoir ses Peuples sous sa protection. Il se fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner sa joye: & aussi-tôt le Chef assura M. de la Sale de la parfaite soumission de tout son peuple aux ordres du Roi; le conduisit dans sa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens possibles, aussi-bien qu'à ceux de sa troupe. Outre cela il lui fit des présens fort considerables: par exemple, beaucoup de blé d'Inde, & d'autres provisions necessaires, dont M. de la Sale fut fort content, aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presque rien de sauvage; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouït de son bien en particulier, dans l'étenduë de sa terre.

A huit lieuës de là sont les *Akancéas*, dont les terres ont plus de soixante lieuës. Ils sont divisez en plusieurs villages, de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier, qu'on appelle *Togengan*: il est sur le bord d'un fleuve, nous y fumes très-bien reçus: à deux lieuës de celui-ci nous descendîmes en canot à celui de *Torimant*; & à six lieuës de ce dernier, dans un autre appellé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus; & comme notre arrivée avoit déja fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuse assemblée de peuple dans celui-ci; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi, au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le

feu

feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même; il est sur le 34. degré de latitude : le païs abonde generalement par tout en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse; on n'y voit jamais de nége, trés-peu de glace: leurs cabannes sont bâties de bois de cedre, toutes nattées en dedans: ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, mais qui se manifeste dans un animal, tel qu'il plaît à leur *Iongleur* ou *Prétre*, de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un dueil universel; mais qui se change bien-tôt en une grande joye, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujous prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Taenças*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençâmes à voir des Crocodiles le long du rivage, ils sont en trés-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un a-

nimal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivé vis à-vis du premier village de *Taençás*, M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akancéas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieuës de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passames en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, &de la disposition des cabannes. Elles sont disposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de boussillages, & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en quarré: les murailles en étoient hautes de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi piques: comme nous nous presentâmes, un Vieillard s'adressa à moi, & me prenant par la main, il me conduisit dans un

un vestibule, & de là dans une grande salle en quarré, pavée & tapissée de tous côtez d'une trés-belle natte. Au fond de cette salle, en face d'entrée étoit un beau lit, entouré de rideaux, d'une étoffe fine, faite & tissuë de l'écorce de meûriers. Nous vîmes sur ce lit, comme sur un Thrône, le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes, environné de plus de soixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs flechcs. Ils étoient tous couverts de cappes blanches & fort deliées : celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa tête une thiare d'un tissu de jonc très-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes différentes ; tous ceux qui étoient autour de lui, étoient nud-tête ; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe, portoient sur leurs têtes de petits chapeaux de jonc, garnis de diverses plumes : elles avoient encore des brasselets tissus de poil, & plusieurs autres bijoux, qui relevoient leur ajustement. Elles n'étoient pas tout-à-fait noires mais bises, le visage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & degagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris, ou plutôt charmé des beautez de cette Cour Sauvage, j'adressai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France*, le plus puissant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les invi-

inviter à vivre ſous la domination d'un ſi grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, ſous laquelle tous les Nations d'enhaut s'étoient déja rangées: que ſi nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les aſſujettir ſous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs poſſeſſions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richeſſes; moins pour leur ravir leurs tréſors, que pour leur aprendre à s'en ſervir; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enſeigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des nôtres; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maitres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Chef, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui ayant expliqué le ſens de mon diſcours, m'embraſſa, & me repondit d'un air doux & riant, que ſur le rapport que je lui faiſois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déja conçu pour ſa Majeſté tous les ſentimens de veneration & de reſpect qu'on devoit à un ſi grand Prince; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en aſſurer plus particulierement. Là deſſus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damaſquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de raſoirs, ciſeaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne ſaurois aſſez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits préſens. Je m'apperçus cependant qu'une de ſes femmes maniant

niant une paire de ciseaux, & en admirant la propreté, me fourioit de tems en tems, & sembloit m'en demander autant. Je pris mon temps pour m'approcher d'elle, & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux, & un petit couteau d'écaille; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste, je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle serra fortement la mienne, & me fit conçevoir par là, *que ces femmes n'ont pas tout-à-fait le cœur sauvage*, & qu'elles pourroient bien s'apprivoiser avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agréable que celle-ci, nous étant venue joindre, me fit entendre en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa juppe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à fait grande. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroissoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à son coû, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter: mais le Chef lui ayant fait signe de me le donner, je ne pus me dispenser de le recevoir, à dessein de le presenter à M. de la Sale. Pour lui témoigner ma reconnoissance, je lui donnai dix brasses de rasade bleuë, qu'elle me parut estimer pour le moins autant.

Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre congé du Chef de cette Nation; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques uns de ses Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit rester avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé à peu prés comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs,

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard, qui me satisfit sur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que par la seule volonté de leur Chef; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoissoient ses enfans comme ses legitimes Successeurs; que lorsqu'il mouroit, on lui sacrifioit sa premiere femme, son premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de sa Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant sa vie personne ne buvoit dans sa tasse, ni ne mangeoit dans son plat, ni n'oseroit passer devant lui quand il marche; qu'on prend soin non seulement de nettoyer le chemin par où il passe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'observai dans le peu de tems que je fus en sa presence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui repondre, il faisoit de grands hurlemens. Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raison. Il me dit

que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de respect. A l'égard de leur Religion, il me dit qu'ils adoroient le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le symbole du Soleil: qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mêts les plus delicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printems ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour: qu'ensuite ils prennent soin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit*. En effet, c'est là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inspirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la premiere Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus aprendre ce jour-

jour là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curiosité de voir leur Temple avant mon départ. Le même vieillard m'y accompagna. La structure en dehors en est toute semblable à celle de la maison du Chef. Il est enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre-deux, forme une espece de parvis, où le peuple se promene. On voit au dessus de cette muraille un grand nombre de piques, sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'est qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de plusieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foyer qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revétus de grandes cappes blanches prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé, que tout le monde fait ses prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres se font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voute, au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer, mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, &

n'étoit permis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'apris cependant que c'ètoit-là le lieu destiné pour la garde de leurs tresors & de leurs richesses, comme perles fines, pieces d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises Européenes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins les Espagnols.

Après avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçû du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoitre l'Autorité du Roi.

Quelque temps après, nous le vîmes arriver dans une piroque magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres voguoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractére qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoître sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Tacucas* répondit, que ce qu'il avoit apris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne :

ne: & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand Roi, & qu'il seroit ravi de meriter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des presens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour ses femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute remplie de munitions & de vivres; aprés quoi l'on aporta une douzaine de caraffes d'eau de vie preparée avec le sucre & le noyau d'amande & d'abricot. La Santé du Roi y fut bûë au bruit de notre artillerie. Ensuite celle du Chef des *Tacucas*, aprés quoi il remonta sur sa Piroque, & s'en retourna très-content.

Nous restâmes encore sur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquiéme degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de là.

M. de la Sale ayant apperçû une piroque qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chasse. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois sur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent sur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire signe par de grands cris, de n'aller pas outre; & m'étant aussi tôt venu joindre avec son monde, nous allâmes nous camper vis-à vis d'eux, le mousquet en joue. Cette

contenance les ayant étonnez, ils mirent les armes bas : & je fus ſur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet.* Après les avoir abordez, je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embraſſerent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçû, vint nous joindre au même bord. Auſſi-tôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant, lui rendirent toutes ſortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoiſſance & qu'une ſoumiſſion volontaire aux ordres de notre Monarque : à quoi il ajoûta l'exemple des Nations ſuperieures, & ſe ſervit des mêmes raiſons dont il s'étoit ſervi en de pareilles occaſions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par ſon ordre ; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire juſqu'à ſon habitation. M. de la Sale toujours fort aiſe de reconnoitre la ſituation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivez, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduiſit dans ſa cabanne, où il nous regala trés-bien. C'eſt le Chef de la Nation des *Natches.* Ce peuple eſt partagé en deux dominations ; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vint lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples,

pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques presens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques provisions; & nous nous separâmes trés satisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner jusques dans l'autre Nation du même nom, qui est dix lieuës plus avant dans les terres.

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs*, qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huitres à perles. Les jours qu'il fait beau, on voit sur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la rosée du Ciel. Cetre rosée fait éclorre au dedans de la nacre les premiers germes de la perle, comme autant de petits grains blancs, fortement attachez à sa coquille. Ces grains grossissent peu à peu, & acquierent enfin avec leur blancheur, une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve sur les rochers; que le Soleil en ternit l'éclat, & que le tonnerre en étouffe les semences.

Nous étant mis en chemin sous la conduite de nos guides, nous arrivâmes le soir même, au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes sous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes sortes de fruits, des oliviers & des vignes. On y voit de vastes prairies, de grandes forêts, de toutes sortes de bestiaux; la pêche & la chasse sont

leurs occupations & leurs richesses.

Le Chef nous reçut avec joye ; nous fit present de provisions de bouche , & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée , nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mousquets ; aprés quoi nous prîmes congé du Chef , qui nous assura d'une parfaite soumission.

Etant rentrez dans nos canots, après huit lieuës de navigation , nous descendîmes au village des *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain , 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui vient de l'Ouëst : on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là , nous remarquâmes qu'elle se partage en trois canaux. Je pris celui de la droite. M. de la Forêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous suivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieües , & peu de temps après, nous nous trouvâmes réunis par une espéce de confluent sur le même fleuve. A peine eumes nous fait six lieuës ensemble que nous apperçumes des pécheurs sur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipissas*. Dès qu'ils nous virent approcher , ils allerent avertir leurs gens. Aussi tôt nous entendîmes battre le tambour , & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de fléches. Nous voulûmes envoyer quatre François à la découverte , mais ils furent rudement repoussez à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même

même, & ils furent traitez à la pareille ; de ſorte que M. de la Sale ne voulant rien riſquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laiſſer en repos, que de paſſer outre.

A douze lieuës des *Quinipiſſas*, nous tombames ſur la droite, dans le village de *Tangibao*. Nous le trouvames pillé, ſaccagé & quantité de corps morts entaſſez les uns ſur les autres. Ce ſpectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faiſoit pas bon ſur ces rivages, nous paſſames plus loin. Après dix lieues de chemin, nous commençames à nous apercevoir que l'eau étoit ſalée, la plage nous parut plus étenduë, & toute ſemée de coquilles différemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes ſpirales, & toutes ornées de pluſieurs couleurs. Nous allames plus avant, & après une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot ſur la mer. Nous cotoyames le rivage environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revinmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier ſoin fut de rendre graces à Dieu, de nous avoir ſi heureuſement conduits juſqu'au terme de notre voyage, après plus de huit cent lieuës de navigation & de courſe avec ſi peu de monde, ſi peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas ſeulement découvertes, mais en quelque façon ſoumiſes. Nous chantâmes le *Te*

Deum, ensuite de quoi, portant nos canots & notre équipage sur des traineaux, nous allâmes cabanner un peu au dessus de la plage, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, aprés l'avoir laissée à sec pendant six heures.

Ayant choisi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France : aprés quoi nous construisimes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Ensuite M. de la Sale prit ses points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Mississipi.* Les Espagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déja donné à ce fleuve le nom *de Rio escondido.* Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il se jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui est profond, & très-praticable.

Avant que de quitter ses bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il est constant qu'auprès de la mer ils sont inhabitables, tant à cause des frequentes inondations du Printems, que pour la sterilité de la plage. Ce n'est partout ce païs, que cannes, ronces, & bois renversez. mais environ une lieue & demi dans les terres, c'est le plus beau sejour du monde : grandes prairies, bois francs remplis de meuriers, noiers, chataigners. On y voit des campagnes couvertes de toutes sortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargez de vignes,

des

des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs, ou sur les rivieres toutes sortes d'oiseaux aquatiques. comme canards, oyes, macreuses, plongeons : dans les bois & dans les campagnes toutes sortes de volatiles, perdrix, faisans, cailles ; d'animaux à quatre piés de toutes especes, sur-tout de gros bœufs qu'on apelle *Cibolas*. Ils sont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déja parlé, & bossus depuis le chignon du coû jusqu'au milieu du dos : ils paissent dans les cannes, & s'attroupent jusqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chasse d'une maniere assez particuliere. Comme ils sont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, surtout quand le vent souffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un grand incendie. Tout l'air est d'abord rempli de fumée, qui se change en flame en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroiable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'epouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de distance en distance sur des arbres dardent les uns, tirent sur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tangibao*, *Quinipissas*, *Natches*, (car plusieurs Nations se joignent ensemble pour cette chasse) firent une chasse pendant notre sejour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecez, nous en fimes bonne

chere pendant trois jours, & nous en eumes encore de reste pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ses découvertes à M. le Comte de Frontenac, & desirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons sentimens qu'ils avoient déja conçu pour notre Nation, resolut de remonter le Fleuve vers les Islinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & ensuite de faire voile en France, à dessein d'informer la Cour de ses voyages & de ses découvertes.

L'onziéme d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot sur le même Fleuve: nous étions au nombre de soixante personnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au dessus de la mer, se divise en trois grands canaux, qui se rëunissent en un seul, nous arrivames dés la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la sixiéme après, à la pointe de sa division. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette necessité. Notre premiere ressource fut des *Crocodiles*. Nous en tuames d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en est blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroissant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traineaux jusqu'aux *Quinipissas*. Comme ce peuple nous avoit très-mal recû en descendant, nous

crû-

crûmes devoir prendre nos mesures pour nous le rendre plus traitable; c'est pourquoi nous envoyames deux *Abenaguis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux ci n'ayant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le soir même. Cette capture nous fit plaisir, & nous esperames pouvoir par-là reduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il est vrai que nous en usames à l'égard de ces femmes avec toute la discretion & l'honnêteté possible; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoyames une avec quelques presens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque secours de vivres. Elle leur montra des ciseaux, & quelques couteaux que nous lui avions donnez; leur fit rapport de notre bon traitement, & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous aporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous rejouïr dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions prises; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toûjours sur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur village, ils nous presenterent de leurs fruits, & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Aprés nous être remis, nous nous retirames environ cent pas à l'écart, & cabannames entre leur village & le fleuve. Dès la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquerent; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait sentinelle tou-

te la nuit, & dés leur premiere aproche, nous fumes en état de les repousser. Nous en jettames d'abord cinq ou six par terre, le reste prit la fuite, & les ayant poursuivis, nous nous contentames d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous servit à faire un trophée.

De là nous poussames jusques aux *Natches*. Nous y avions caché du blé d'Inde; en descendant nous l'y retrouvames en fort bon état. Le Chef nous y vint aussi-tôt recevoir. M. de la Sale, après les premieres civilitez, lui presenta les chevelures des *Quinipissas*, les plus grands ennemis de sa Nation. Ce present ne lui deplût pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laisser insulter impunement. Il nous fit d'abord presenter quelques rafraichissemens, que nous acceptames volontiers. Mais nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit soupçonner quelque méchant dessein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne se mêlent de rien, sans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après, nous vimes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mimes d'abord en défense; le Chef nous pria de ne point entrer en aucune défiance. Il s'avança vers ses gens, leur commanda de faire alte à une certaine distance, & revint nous assurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit autre dessein, que de se maintenir dans nôtre amitié. Il accompa-

gna

gna ſes paroles de quelques preſens,& de quelques nouvelles proviſions ,que nous acceptames de bon cœur. Nous laiſſames par reconnoiſſance une partie de nos canots, qui nous embaraſſoient ; & nous retirames ſains & ſaufs ; mais nous n'en fumes redevables qu'à notre précaution.

Enſuite nous continuames notre route vers les *Taenças* , & les *Akancéas* , qui nous firent les mêmes honnêtetez qu'en deſcendant. C'eſt ainſi que paſſant au travers de tant de differens peuples , nous éprouvions la fidelité des uns, & l'infidelité des autres; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté , non ſeulement nous nous mettions à couvert de leurs embuches , mais encore nous ſavions les mettre à la raiſon, & les reduire à nôtre obéïſſance.

Nous prîmes congé des *Akancéas* le 12. jour de Mai. Nous pouſſames juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois. Enſuite nous continuâmes notre route le long de ſes bords , en remontant juſqu'au Fort *Prudhomme* , où M. de la Sale tomba dangereuſement malade. Une partie de ſon monde reſta avec lui ; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Miſſilimachinac* mettre ordre à ſes affaires. Je me ſeparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la premiere journée chez les *Ouabaches* , qui me reçûrent très-bien. A vingt lieuës plus haut , je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages ſi terribles d'ailleurs paroiſſent doux quand ils ſont les plus foibles, & ſont ſans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci

qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir ſur mes gardes. En effet, à peine eumes-nous fait un quart de lieüe, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaiſir de trouver ſur ſes pas ces Barbares attroupez, ſur-tout quand ils n'ont pas fait coup; mais nous ne laiſſames pas d'aller notre chemin. Ils nous parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Iſlinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent auſſi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à deſſein de nous brûler; car c'eſt le moindre châtiment qu'on fait ſouffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle eſt l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Iſlinois nous ayant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traitte, nous arrivames enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Miſſilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y reſta que trois jours, pour donner quelque ordre à ſes affaires. Il me chargea du ſoin d'aller achever le Fort *S. Louis*, m'en accorda le Gouvernement, avec un plein pouvoir de diſpoſer des terres des environs, & remit tout ſon monde ſous mon commandement, à la reſerve de

ſix

six François qu'il prit avec lui pour l'accompagner jusqu'à Quebec. Nous partimes le même jour, lui pour Canada, moi pour les Islinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le sixiéme de Janvier 1684 J'en visitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laissai dix hommes de ma troupe bien armez; ensuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort *S. Loüis*; j'y fis travailler aussi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans sa derniere perfection. J'invitai aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du païs, la fecondité des terres, la commodité d'une riviere trés-marchande, le voisinage de cent Nations differentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent, jusqu'au Golphe de Mexique. Enfin, la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples differens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniser ces Sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites colonies de nos

Eu-

Européans : car en quelque petit nombre qu'ils puissent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la societé civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac; il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dès son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soûmission volontaire de tant de Nations differentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de graces pour cet heureux accroissement de gloire à la Couronne. L'empressement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ses Ministres, du succès de ses voyages, l'obligea à presser son départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louïs: je le recus du mieux qu'il me fut possible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtiéme de Mars de la même année, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établissement chez les Islinois, venoient avec des forces considerables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. *de la Durontai*, Commandant au Fort de *Missilimachinac*, pour lui demander du secours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de se défendre par de bons fossez,

des

des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premieres attaques ils furent repoussés vigoureusement. Enfin, après six mois de siége, ils furent forcez de se retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & sans aucune perte des notres. Ils prirent quelques esclaves des environs, pour pouvoir seulement se vanter qu'ils n'étoient pas venus sans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient sur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adresse de se sauver de leurs mains, & vinrent nous rejoindre dans notre Fort.

Vers le quinziéme d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jesuite, accompagnez de soixante François, vinrent me secourir, mais aprés coup, & sans aucun besoin. Cependant M. *de la Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle-France, qui regardoit M. de Frontenac comme son pere & son patron; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier *de Bogia*, fut arrivé, qu'il lui expedia des Lettres de Gouverneur du Fort S. Louïs, lequel avoit été commencé & achevé par mes soins. Il les adressa à M. de la Durontai, pour me les faire tenir. Celui-ci me signifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en fa-

faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que celui d'obéïr. Je laissai quelques effets considerables dans le Fort. J'en fis un Inventaire, que le Chevalier eut la bonté de signer ; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus necessaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & de là je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement du mois de Juillet. Je ne pus me dispenser d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre une compte fidéle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par son ordre ; en un mot, de la disposition de toutes choses dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établissement que je voudrois dans l'Amerique, & m'assura de sa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ses offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaisir d'obéïr à ses ordres ; mais que j'étois resolu de ne prendre d'établissement qu'après le retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dés mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui representer l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poste où il m'avoit placé lui-même. A quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprés du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnassent tout, ou ne fissent

fissent quelque desordre. J'écrivis encore à M. *de la Forêt*, mon ami, pour recommander mes interêts à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pû esperer. J'en reçus reponse par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec sur la fin du mois de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaisir d'apprendre de sa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les secours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique, Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui-même mon rétablissement au Fort S. Louïs, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expresse, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur, de S. M. J'avoue que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai aussi-tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes autres choses necessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pied. J'employai vingt-mille francs à mon équipage. Et aprés nous être souvent regalez à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes ensemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les Islinois.

Les glaces ayant interrompu notre voyage sur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de relacher & de passer l'hyver à Montreal, jusqu'au Printems de l'an-

l'année ſuivante 1685. Dés le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot ſur le premier lac, juſqu'à *Niagara*; d'où aprés avoir franchi le Saut, je gagnai *Miſſilimachinac*, & de là les Miamis. Enſuite étant arrivé juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Iſlinois, je me rendis au Fort S. Louïs, environ le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier *de Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié poſſibles. Je repondis à ces civilitez du mieux que je pûs; mais enfin aprés l'avoir inſtruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me diſpenſer de lui preſenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louïs, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de ſoumiſſion, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'aſſurant qu'il n'en étoit pas moins mon ſerviteur, & mon ami. Nous paſſames le reſte de la journée enſemble, & le lendemain il partit lui troiſiéme pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Iſlinois* peuples voiſins, & nos amis étant broüillez enſemble pour quelques legers interêts, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me tranſportai à *Miſſilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles.

Là

Là je sus que M. le Marquis *d'Enonville* avoit relevé M, de la Barre , en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi , sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déja entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux , que le Roi lui avoit donnez ; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Mississipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens , & m'étant remis en chemin vers les Islinois avec ma nouvelle recrue , j'arrivai en un mois au Fort S. Louïs. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au Sieur *de Bellefontaine* ; je partis avec quarante hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Mississipi* , dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumes environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois , ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est , l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne decouvriroient rien. Ils voguerent environ vingt lieuës, d'un côté & d'autre , le long de la

côte,

côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaitois. Pour toute consolation, ils m'apporterent un Marsoüin, & quelques écailles de nacre, très-belles qu'ils avoient prises sur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois souhaité de suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou de faire quelque bonne prise : mais la plûpart furent d'avis contraire, soûtenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que très-difficile, tant à cause des terres qui s'élevent sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivieres, qui se déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, où ayant dressé un grand Pillier, nous y attachames une Croix, & au dessous un Ecusson de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'aprés Pâques de l'année 1685. nous nous mimes en chemin, & nous suivimes par terre les rivages du *Missisipi*.

A la

A la sixiéme journée, étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous offrit le *Calumet*. Il nous demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voyage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous reponcîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez ; & après nous étre un peu rafraichis chez eux, nous continuames notre route. Quarante lieuës au dessus, nous découvrimes dans les terres une Nation qui nous avoit échapé dans notre premiere descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dés qu'ils nous virent, ils furent frappez d'un étonnement mêlé de respect, qui desarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraichissemens, & nous offrirent tout ce qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquames un animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queuë & les griffes d'un Lion ; il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes. Quelquefois il emporte sa proie sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feüilles ; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes. On appelle cet animal, *Michibichi*.

Aprés les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akancéas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les ad-

mirer. Les bois d'une hauteur extraordinaire y ſemblent être plantez à la ligne. La campagne eſt couverte de bons grains de toutes ſortes d'arbres fruitiers, & par tout fournie de toute ſorte de gibier. On y trouve beaucoup de gros Chats ſauvages, qui devorent tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent de s'y établir; & comme notre intention n'étoit que de civiliſer les Sauvages par notre ſocieté, j'y conſentis volontiers. Je formai le plan d'une maiſon pour moi chez les *Akancéas*. J'y laiſſai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la conſtruction; & je leur donnai la permiſſion de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'eſt depuis tellement accruë, qu'elle ſert d'entre-pauſe aux François qui voyagent dans ce païs. De là je continuai mon chemin le long de la Riviere des Iſlinois; & aprés trois mois de traite, j'arrivai au Fort Saint Louïs, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du deſtin de M. de la Sale

Comme je n'avois pas encore rendù mes devoirs à notre nouveau Gouverneur, aprés avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Iſlinois à la fin de Juin; & j'arivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y ſaluer M. le Gouverneur, de qui je reçûs ordre de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de les ſommer de ſe rendre au Fort S. Louïs, pour le ſuccés d'une pareille en-

entrepriſe. Chargé de cette commiſſion, je pris bientôt congé de M. *d'Enonville*; & je me rendis le quatriéme de Septembre chez les Iſlinois, d'où je depêchai auſſi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voiſines de notre deſſein & les inviter à ſe trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fût aſſemblé ſur la fin du mois de Mars de l'année 1686. tant *Iſlinois*, que *Chouanous*, *Miamis & Loups*. Toute cette troupe faiſoit environ quatre cens hommes. J'y joignis ſoixante François de ma Compagnie, & j'en laiſſai quarante dans le Fort, ſous le commandement de M. *de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieue du village. Là ayant fait mettre tout le monde ſous les armes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeller leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce diſcours fût ſuivi des acclamations de tous ces Peuples: & m'étant ſur le champ mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Iſlinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joſeph*, qui ſert de défenſe à toutes ces petites mers. M. de la Durontai en étoit le Commandant; j'envoiai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée. Il commanda auſſi-tôt à ſon Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campames ſur les bords de ce détroit; où il nous

arrivoit des provisions de tous côtez. Deux jours aprés, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. *de Lude*, Commandant de celui des Miamis, vinrent nous joindre. Etant tous assemblez, nous tinmes conseil de guerre, pour savoir quelles mesures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que M^rs^. de la Durontai & de Lude commanderoient, l'un pour garder les avenuës de Missilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, jusqu'à Niagara, où nous avions dessein d'achever un Fort déja commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours opposez. Que M. de la Forêt & moi commanderions l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choses ainsi disposées, M. de la Durontai étant sur les côtes de *Missilimachinac* trouva un gros parti des ennemis, composé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble. Il les attaqua si vigoureusement, qu'il en resta plus de la moitié sur la place, fit quelques prisonniers, & mit le reste en fuite. De nôtre côté, à vingt lieues de Niagara, nous fimes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, d'Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui sous la conduite du Major *Gregoire*, portoient quantité d'eau de vie, de munitions & de marchandises aux habitations Iroquoises. Nous les chargeames; & aprés avoir tué la plûpart des Iroquois & des

des autres Sauvages, nous enlevames leur bagage & leurs marchandises. Nous nous rendimes les maitres de plusieurs esclaves, & nous emmenames prisonniers plus de 25. Anglois. Aprés cette petite victoire, nous continuames notre route vers Niagara, où nous achevames notre Fort, à la vûë des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrés nous engagerent à deputer vers le Gouverneur, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission, partit aussi tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada, & nous envoya un nouveau secours de Hurons, de Psonnontans & d'Otaoüas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrûë, je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de sa Nation, paroissoit nous être fort affectionné : mais ce traitre nous abandonna, pour aller se rendre à l'armée des ennemis, leur donna avis de notre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avancions toûjours, nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais, à trois lieuës du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dresserent une embuscade, où nous perdimes sept hommes, du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussames avec vigueur; & aprés

avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois : mais n'ayant pû les joindre, & ne croyant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques piéges, nous nous contentames de piller un de leurs villages, où nous passames au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campames là quelques jours, & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durontai se vint joindre à la notre. Le lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous resoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp : mais ayant été avertis de notre dessein, par leurs espions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, & décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de Blé d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitames ; & nous passames la nuit dans leurs tentes, ou plûtôt dans leurs cabannes, la saison étant déja assez avancée. Dés le lendemain nous renvoiames nos Alliez, chacun dans ses terres, avec ordre de se rassembler à la premiere revocation. M. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être investi par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à Mrs. de Lude & de la Durontai, qui s'étoient déja embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible, j'envoyai sur l'heu-

l'heure même à Niagara, demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort : Par hazard M. *de la Valromé*, qui y commandoit, nous croyant aux prises avec les Iroquois, nous amenoit 50. fuziliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré, lui dit l'état où j'étois; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura, les ennemis parurent, nous rangeâmes notre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du mousquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournerent le dos; & nous les poursuivimes quelque tems. Il en resta environ cent sur la place, & le reste se sauva dans les bois. Je rappellai mes soldats, & ayant escorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Missilimachinac*, & attendre là le retour de la campagne suivante, en cas que la guerre continuât.

Les choses changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voisines de Niagara, firent present à M. le Gouverneur, de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus inquieter les Nations qui seroient sous notre protection & dans notre alliance. Ainsi la paix ayant été concluë, je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Islinois. Je serois revenu très-content de ma campagne, si l'absence de M. de la Sale, & l'incertitude de sa destinée ne m'eut point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu

d'autres nouvelles, que celles de ſon rembarquement, ou de ſon départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais ſans en aprendre aucune de ſon retour. Je ne ſavois que penſer. Seroit-il peri, *diſois-je*, par quelque naufrage, ou plûtôt n'auroit-il point abordé ſur quelque Rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être maſſacré? Agité par ces penſées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route aſſurée; & me laiſſant conduire plûtôt par mes gens, que les conduiſant moi même, j'arrivai au Fort S. Loüis, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien ſurpris à mon arrivée, de trouver en ma maiſon M. Cavelier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûë de deux amis, aprés une longue ſeparation. Mais les premiers tranſports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embraſſai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de ſon frere. A ce diſcours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en ſoupirant. Je le priai avec inſtance de ne me rien celer. S'étant un peu raſſuré, il me dit avec aſſez de fermeté, que M. de la Sale, ſon frere étoit en parfaite ſanté; mais que le malheureux ſuccès de ſa navigation l'avoit ſi fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer ſa route; que revenant à petites journées, il ſe faiſoit un plaiſir de negocier avec les differentes Nations qu'il rencontroit; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de ſon arrivée, il étoit reſté

resté entre les Natches & les Akanceas, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit naturelle, & d'ailleurs la sainteté de son caractere, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient rembarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvrois par là un fort grand champ à parler sans déguisement, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les secours qu'il avoit demandez, sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ses nouveaux établissemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du Mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux très-bien équipez, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes sortes de metiers: que cependant par un excés de malheur, toute leur flote se trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de personnes à sept ou huit François, qui escortoient son frere dans son retour. Etonné d'un si grand revers, je ne pus m'empecher de vouloir aprendre à fond le détail de leurs avantures. Aussi-tôt reprenant son histoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'aprés quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent sur-

pris d'une rude tempête ; qu'alors un de leurs vaiſſeaux chargé de plus de trente mille livres en marchandiſe fut emporté d'un coup de vent , & enſuite enlevé par quelques piroques Eſpagnoles : que le reſte de la flote alla mouiller à un bord de cette même Iſle, où ils ſe refirent bien tôt par les nouvelles proviſions qu'ils y chargerent , & les marchandiſes qu'ils y acheterent ; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez , y avoient contracté de très-facheuſes maladies : Que de là ayant vogué vers les Iſles de *Caimant* , ils allerent faire eau à l'Iſle de *Cuba* , où ayant trouvé à l'abandon pluſieurs tonneaux de vin d'Eſpagne , de bonne eau de vie, du ſucre & du blé d'Inde , ils enleverent tout , & firen. ſur les Eſpagnols une repriſe qui les conſola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant : qu'enſuite aprés s'être bien munis de toutes choſes , ils remirent à la voile ; & qu'ayant toûjours eu un vent trés-favorable , ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer de Mexique; mais qu'y ayant trouvé des courans très-rapides , & des écueils très-frequens , ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juſte le point de hauteur pour l'embouchure du *Miſſiſſipi* ; de ſorte que pour ne pas s'expoſer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Eſprit , cinquante lieues au deſſous du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux jours après , dans l'eſperance de le trouver, ils remonterent ſur leurs vaiſſeaux , & reprenant toûjours le large , pour éviter les bancs & les écueils, ils allerent enfin aborder

der beaucoup plus haut, à une Baye qu'on a depuis nommée *la Baye S. Louïs*. Cette Baye est d'une profondeur assez commode pour un Port, mais l'abordage en est perilleux, tant à cause des bancs qui l'environnent, qu'à cause des rochers dont elle est bordée. Ce n'eut été rien pour nous, *continua t il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve; car après avoir une fois abordé si près de son embouchure, il n'eut pas été difficile de la trouver, du moins par terre; d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper une autre fois, & d'y construire un Port praticable. Mais le malheur voulut qu'après que M. *de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaisseaux, nous eut mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tânt par la méchante manœuvre du Pilote, que par la negligence des Matelots. Le premier échoüa à l'entrée de la Baye, contre un banc de sable, d'où, quelques secours que nous y pûmes apporter, il nous fut impossible de le retirer. Nous eumes, à la verité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets. L'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plûpart de nos Matelots. Heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises. D'ailleurs la plûpart de notre monde & de nos effets avoient été mis à terre par M. *de Beaujeu*, qui, après avoir été le témoin de nos desordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut le destin de notre flotte. A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de notre départ de la Rochelle, jusqu'au 18. Fevrier

de l'année ſuivante 1685. que nous debarquâmes à la Baye S. Louïs, il s'étoit paſſé environ ſept mois. Mon frere ayant recueilli le débris de nos vaiſſeaux, après avoir reconnu la ſituation avantageuſe du pays à l'embouchure d'une très-belle Riviere, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de pluſieurs autres, qui viennent ſe jetter dans la même Baye, & d'un grand nombre de Nations; les environs charmans par la beauté des terres, l'abondance des fruits, & la multitude des Beſtiaux, ne balança pas un moment à s'y faire une habitation. Il dreſſa d'abord le plan d'un Fort, en deſſigna le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La neceſſité de ſe loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit ſi fort avancer l'ouvrage, qu'il fut conſommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Miſſiſſipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoitre, & comme tout ce pays eſt coupé par beaucoup de rivieres qui ſe jettent d'eſpace en eſpace dans la Baye, il faiſoit ſes courſes, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils. Il trouvoit de diſtance en diſtance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choſes neceſſaires à la vie, juſqu'à des volailles domeſtiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en ſuivit le courant durant ſept ou huit lieuës, juſqu'à ſon embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit juſtement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embou-

bouchure. Il prit encore une fois sa hauteur, pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus satisfait encore de la fecondité des campagnes qui l'environnent, il revint à sa Colonie naissante : mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*; & que plus de 40. avoient été égorgez par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement ; mais s'étant fortifié contre sa douleur, il appella ceux qui restoient: (leur nombre n'alloit pas à cent ;) Il les encouragea, les exhorta à faire si bien par leur travail, par leur concorde, par leur industrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise, il chercha à se consoler par de nouveaux voyages. Ainsi ayant pris une nouvelle resolution, il voulut aller reconnoitre ces vastes contrées, qui sont entre le Missisipi & le Golphe de Mexique, vers le Sud-Est.

Le 22. d'Avril de l'Année 1685. il partit de la Baye S, Louïs pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre desquels étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recolet & moi. Nous avions pour

tout équipage deux canots, & deux traineaux, pour porter nos provisions & nos marchandises.

Le premier jour, nous passames plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroissoient un païs enchanté, & au travers de peuples bien faisans, qui ne nous refusoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'est que parmi le bétail à corne, nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux, mais si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la seconde journée, nous commençâmes à vivre sur la chasse. Nous tuâmes sur le soir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fimes une loi de prendre de pareilles précautions, en quelque endroit que nous pussions nous trouver. Le troisiéme jour nous trouvâmes sur le midi, quatre Cavaliers qui nous accosterent très-humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur declarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverses Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi de France : que s'ils vouloient se soumettre à sa puissance, ils ressentiroient bien-tôt des effets de sa protection par le moyen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prierent aussi-tôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village. Nous y consentimes avec plaisir, & nous y fumes bien reçûs,

reçûs & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoaquis*, ou des *Mahis*. Les hommes & les femmes ſont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & aſſez beaux; le viſage plat; les yeux grands, noirs, bien fendus; les dents trés-blanches; le nez écaché. D'ailleurs leur taille eſt libre & dégagée. Les hommes ſont vétus de corſelets d'un double cuir, à l'épreuve de la fleche. Ils portent depuis la ceinture juſqu'au genou une eſpéce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup; leur tête eſt couverte d'une maniere de turban fait de mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien paſſées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corſelets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des ſelles faites de pluſieurs cuirs, ajuſtez & collez les uns ſur les autres; des brides comme les notres; des étriers de bois, & les mords de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guiſe de chapeau un tiſſu de jonc ou de cannes différemment coloré; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt nouëz. Leur corps eſt couvert d'une veſte d'un tiſſu très-fin juſqu'à demi-cuiſſe. Elles ſont chauſſées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambes.

Nous ne fimes que coucher chez eux, mais toûjours ſur nos gardes, en nous relevant de ſentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques preſens de blé d'Inde, pour nous aſſûrer qu'ils ſeroient toujours bien

bien aises de vivre dans notre alliance ; & sous les loix du Prince que nous reconnoissions. De notre côté nous leur fimes present de quelques couteaux, & de quelques brasses de rassade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux, & nous remimes en chemin.

A deux lieuës de là, nous nous trouvâmes sur les bords d'une trés-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de notre suite qui s'y noya. Sur ses bords paissent de nombreux troupeaux de *Cibolas*. Nous en tuâmes dans un moment trois, que nous fimes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on apppelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs* ; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, tant hommes que femmes, se mettent à pleurer amerement. La raison en est assez particuliere ; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage ; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord

bord des nouveaux-venus renouvelle leur idée: mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaiſant, & peut-être d'aſſez raiſonnable dans cette croyance, c'eſt qu'ils pleurent beaucoup plus à la naiſſance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage, dont on revient après un tems; mais qu'ils regardent leur naiſſance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en ſoit, ces larmes étant paſſées, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un viſage ſerain, careſſant & rempli de tendreſſe. On nous conduiſit dans des cabannes trés proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagavite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, eſpece de ronce. On la lave, la ſeche, la broye, & on en fait une pâte, qui étant cuite eſt d'un fort bon goût, mais aſtringente. Nous joignimes à leur regal un peu de notre eau de vie, & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent preſent de pluſieurs peaux bien paſſées, qui nous ſervirent à faire de bons ſouliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil, & c'eſt la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dimes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois; que ſon éclat ſe repand dans toute l'Europe, & même dans pluſieurs contrées de l'Amerique; qee s'ils ſe ſoumettoient à ſa puiſſance, ils ſentiroient bientôt quelques effets de ſa grandeur & de ſa bienveil-
lance.

lance. Ils se soumirent volontiers, & nous jurerent amitié.

Ayant passé deux jours chez cette Nation pleureuse, nous nous remimes en chemin. La premiere journée nous fimes dix grandes lieuës, presque toûjours dans les bois. Ensuite nous nous trouvâmes à la vûë d'un grand village, à l'entrée duquel nous apperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de notre suite tira, & tua d'un coup de fusil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut si terrible à ces Habitans, qu'au premier aspect de notre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite. Le Chef & trois de ses enfans s'étant montrez plus fermes, les firent revenir de leur terreur. Ils s'avançerent vers nous, nous offrirent quelques rafraichissemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y passer la nuit, mais mon frere n'ayant pas jugé à propos de s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, selon notre coutume: heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçumes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des fleches; Aussitôt M. de la Sale les ayant fait coucher en jouë les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque provision de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous primes aussitôt le parti de décamper.

A six lieuës de là, nous rencontrames une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitée par les *Chinonoas*; il nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces

ces contrées ſont preſque ſur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Eſpagnols paſſent juſques dans leurs terres, & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages ſurent d'abord nous diſtinguer d'avec eux par notre air, notre langage, nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre tous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Eſpagnols & nous n'étions gueres d'acord enſemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurez. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prierent de vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dimes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les ſeconder : de ſorte qu'ayant paſſé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirames le lendemain chargez de beaucoup de Blé d'Inde & de trés-belles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieuë dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre ſuite, ſe ſentit piqué d'une vipere. Il fit auſſi-tôt un fort grand cri ; & en moins d'un demi quart d'heure, ſon corps s'enfla prodigieuſement, & devint toute livide. On fit d'abord de grandes inciſions ſur la playe. Nous la frottâmes avec l'eau de vie, & du ſel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietan, & aprés deux jours, il ſe trouva parfaitement gueri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvames, aprés deux jours de marche, ſur le bord d'une riviere très-rapide.

rapide. Il falut la passer, & nous étions sans canot; parce que les notres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour le conduire; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoitre à notre vûë. Par un bonheur singulier le caïeu fut arrêté à une grande demie lieuë de-là par un gros arbre qui flottoit sur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le secours de quelques perches, leur donnerent moyen de gagner le bord; sans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emporté à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous suivimes toujours notre bord, portant nos yeux aussi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour tâcher de les rapeller, ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes: le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous repondirent, & nous les apperçûmes de l'autre côté: c'étoit une necessité de les aller joindre, & pour cela il faloit nous exposer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre; & nous étant munis

de

de bonnes perches, nous passames tous à diverses reprises fort heureusement. Toute la troupe s'étant ainsi réünie, nous poursuivimes notre route sous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre boussole que son genie. Un de nos chasseurs s'écarta pour chasser, nous le perdimes durant un jour, & le lendemain nous le revimes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laissé à un demi-quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux, il alla sur ses pas avec un *Abenaguis*, chercher l'autre; & nous l'ayant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de sa chasse, & gardâmes le reste pour notre provision.

Ayant passé de là dans des terres plus peuplées, après six ou sept lieuës de marche, nous vimes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe, suivi de quatre esclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce païs. Mon frere lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de sa suite, que nous étions *François*, & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, jusqu'à la Mer de Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit aussi-tôt pié à terre, offrit son cheval à mon frere, le força même de l'accepter, & de vouloir venir dans leur habitation; l'assurant qu'il y seroit très-bien reçû. Mon frere, après l'avoir remercié de ses honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que faire cette démarche, il

seroit

feroit bien aiſe d'aprendre le ſentiment de toute ſa Nation par un Envoyé de ſa part. Le Sauvage reçût cette reponſe de bonne grace; & par un ſurcroît de civilité lui laiſſa ſa femme & un de ſes eſclaves en ôtage. Mon frere lui donna ſon Neveu *Cavelier*, & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta ſur le cheval d'un de ſes eſclaves, & mon Neveu Cavelier ſur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun ſur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes ſortes de proviſions & fit un rapport auſſi agreable que ſurprenant du bon accueil qu'il avoit reçû de ce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Leur habitation a vingt lieuës d'étenduë; elle eſt diviſée en pluſieurs hameaux, près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hauteur, faites de groſſes branches d'arbres, qui ſe rejoignant par enhaut, forment une eſpéce de voute. Le dedans eſt très-bien natté, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes intentions ne manqua pas de s'y tranſporter le lendemain. A deux cent pas du village il vit venir au devant de lui des principaux de la Nation empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçût à la tête de ſa Compagnie. Le premier abord s'étant paſſé en civilitez reciproques, il fut conduit par le Chef juſqu'au village, au travers d'une très-belle jeuneſſe, & parmi un trèsgrand concours de peuple. On l'emmena lui & ſa troupe dans un quartier qui ſembloit faire un hameau à part. On

nous

nous y regala trés-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de notre Prince, par les éloges que lui en fit M. de la Sale, le reconnut comme ſon Souverain, & fit à mon frere un preſent de ſix bons chevaux, & de ſes plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciſeaux, des couteaux, & des raſoirs, qu'il reçut avec toute la joye imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambaſſadeurs d'une Nation appellée les *Choumans*. Le ſujet de leur Ambaſſade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Eſpagnols, leurs tirans & leurs perſecuteurs. Ils nous rendirent viſite, & nous convierent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage, & ils nous jurerent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Naſſonis* ſont à une journée des *Cenis*. Nous paſſames juſques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoiſſance, & une même proteſtation d'amitié, Ils ont tous une égale antipatie pour les Eſpagnols. Leurs pâturages y ſont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnumes chez eux, auſſi bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les uns y faiſoient le ſigne de la Croix ; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Meſſe. Nous vimes bien que c'étoit l'effet de quelques Miſſions Eſpagnoles : mais ils

n'y

n'y a point de doute que le fruit en feroit beaucoup plus grand, ſi ces premieres ſemences de la Religion leur avoient été inſpirées par des perſonnes qui leur fuſſent moins odieuſes. En effet, notre Pere Recolet, avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus-Dei*, qu'il diſtribua aux uns & aux autres, leur faiſoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enſeignoit: tant ces peuples ſont dociles.

Au milieu de toutes les ſatisfactions que nous avions ſujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eumes deux facheux contretems. L'un fut la deſertion de quatre de nos François, & l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deſerteurs, on ne ſait ſi entrainez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voiſines; ou ſi attirez par les flateuſes amorces des Sauvageſſes ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils ſe retirerent chez les *Naſſonis*. La verité eſt que depuis qu'ils ſe virent en poſſeſſion d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendimes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut aſſurement une ſuite du chagrin que la deſertion de ſes gens lui cauſa, Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. aprés trois mois de courſe, & à deux cent lieuës de la Baye S. Louïs. Sa maladie fut preſque en même tems ſuivie de celle de *Moranget* notre Neveu. Nous eumes dans cette affliction la conſolation de trouver parmi les Sauvages tous les ſecours que nous aurions

rions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions desirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers; & avec tout cela, toutes sortes de bonnes herbes, tant pour les bouillons, que pour les ptisannes, & autres remedes necessaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand secours. Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du Gibier, de la viande, des volailles. En un mot, graces à la bonté du Ciel & à nos soins, nos deux malades recouvrerent leur santé, après un mois de maladie. Dès que leurs forces furent rétablies, mon frere croyant devoir s'en tenir à ses dernieres découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant sans rencontrer les Terres des Espagnols; d'où, selon toutes les apparences, nous ne serions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en sa nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eumes dans notre route fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette nouvelle voiture, c'est que nos chevaux, sans être ferrez, avoient le pié si bon, qu'ils franchissoient tout, & la bouche si fine, qu'ils obéïssoient à la bride, comme s'ils y avoient été dressez. Chacun de nous étoit raisonnablement monté, & les chevaux que nous avions de reste nous servoient ou de relais, ou de chevaux de

charge, pour porter nos munitions, nos canots & notre équipage, ce qui nous fut d'un fort grand ſoulagement. Cependant comme les choſes les plus utiles ſont quelquefois les plus funeſtes, ſoit par le hazard, ſoit par le manque d'adreſſe; il arriva qu'un de nos chevaux fut la cauſe de la perte d'un de nos Sauvages. Sur les bords de *la Maligne*; cette riviere ſur laquelle mon frere courut riſque de ſe perdre, un cheval s'étant cabré à la vûë d'un gros Crocodile, jetta ſon cavalier dans l'eau. A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna & le devora à nos yeux. Ce ſpectacle nous cauſa une très-grande douleur; mais il eſt mal aiſé que dans les voyages de long cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeſte. Le plus ſûr eſt de s'y preparer, en donnant ordre à ſa conſcience, & en ſe remettant entre les mains du Dieu tout-puiſſant, qui nous guide & nous conſerve.

Ce malheur étant ſans remede, nous continuames notre chemin; & aprés trois mois de marche, nous arrivames au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louïs. Aux premieres approches de notre Colonie, nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichez, & même trés-bien cultivez. Nous y trouvames grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ſes petites proviſions, ſon jardin & ſes poſſeſſions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroiſſement, & une nombreuſe multiplication. Mon frere y fut re-

çû comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eumes un grand plaisir de voir ces commencemens de societé de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la presence de mon frere étoit necessaire en ce païs, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y sejournames encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il resolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs, tant en faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui sont repanduës en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit sa route vers les Islinois par les terres, sur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, servit à reconnoître le cours des rivieres, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en descendant le *Mississipi*, à observer de plus près tous les peuples qui en habitent les bords, & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traversames d'abord la *Riviere aux Cannes*, ainsi nommée, à cause du grand nombre de Canards, dont elle est couverte. Aprés celle-ci nous passames *la Sabloniere*, qui n'a pour lit qu'une vaste campagne sabloneuse. Ensuite *le Robec*, dont les rivages sont habitez par des peuples qui parlent tous du gosier. Aprés celle-ci

la Maligne, aux environs de laquelle sont les *Quano tinos*, Peuple aussi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté. Car outre qu'ils les combattent sans quartier, ils se font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvames les *Taracha*, les *Cappa*, les *Palaquessons*, tous ennemis declarez des Espagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations, & de ces Contrées. Je me contenterai de dire, que bien que ces païs soient beaux generalement parlant; on remarque en chacun d'eux son abondance & sa beauté particuliere. Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie ; les autres en *Toquo*; les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Castors* sont par troupes chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* sont trés-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, de gros béliers, des moutons & des brebis, qui ont une soie beaucoup plus fine que les notres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnumes une infinité de Sauvages, qui nous reçûrent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entiere sou-

mission aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palaqnessons*, & les *Ouadiches*, les provisions nous manquerent. Nous eumes recours à la chasse ; trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems sans rapporter du gibier. La beauté du pays situé entre deux Nations trés affectionnées pour la notre ; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur tout de chevaux : tous ces grands avantages firent naitre à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva à propos de me faire prendre les devants vers les Islinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase* Cavelier mon neveu, M. *de la Marne*, quatre autres François, & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dés la premiere journée, nous allames coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent

qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux ; qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en reserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols : nous ne laissames pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pumes consentir que des Chretiens devinssent esclaves de Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur repondimes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de representer les mêmes conditions qu'ils nous offroient, & que sans doute il les accepteroit. Cette reponse les satisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeames dans leurs meilleures cabannes. Le lendemain nous poursuivimes notre route vers les *Cenis* & les *Nassonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire jusques chez les *Nabiri*; & ceux ci pour aller jusques chez les *Naausi*. Nous fumes également bien reçus de tous ces Peuples; & nous trouvames par tout les mêmes dispositions à vivre dans notre alliance, & sous la protection de notre Prince.

Les Terres y sont fertiles, & le climat heureux pour la vigne: les seps y viennent d'eux mêmes. On voit parmi les ormes le raisin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne sauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruisseau, ou

quel-

quelque riviere. Les Castors y sont par troupes. Tous ces peuples generalement y adorent le Soleil, & n'ont d'autre couverture qu'un certain tissu de jonc, ou des nattes trés fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiseaux, & de fleurs. Pour armes ils ne connoissent que l'arc & la fléche. Un coup de fusil ou de pistolet leur paroit un coup de foudre précedé par son éclair.

Nous passames des *Naausi*, chez les *Cadodaches*. Nous y fumes trés-bien reçûs. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous. On nous conduisit entre deux rangs de la jeunesse armée, jusques dans des cabannes trés-propres. Le reste du regal fut aussi grotesque que sauvage. Des femmes bazannées, mais trés bien faites, & à demi-nuës nous laverent les piés dans des auges de bois. On nous servit de differens mets trés-bien apprêtez. Outre la bouillie & le cerf boucanné, mêts ordinaire à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôt de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouïssance, il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raison du climat que de la saison, M. *de la Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere, qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé, il se jetta à l'eau; mais par malheur il tomba dans un abyme, où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems a-

près, ne le voyant point revenir; nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déja plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré ; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce gouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même, on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûë d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs ; & aprés l'avoir pieusement inhumé, nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonies, joignirent leurs larmes avec les notres, & tacherent de nous consoler par toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour suivant nous trouvames sur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches*; nous vimes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne sachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les castors sont en trés-grand nombre dans leur païs, mais sur tout chez les *Ozothéoas*, qui sont obligez d'en brûler les peaux, tant elles sont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akancéas*, dont ils dépendent. Ce fut là que nous commençames à nous reconnoître. Nous vimes une Croix élevée: au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous apperçû-

çûmes une belle maison à la Françoise, habitée par un nommé *Cousture*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ses dépendances. Après nous y être reposez deux jours, nous passâmes dans les villages des *Torimans*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour gagner le Missisipi. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courses par terre, je pris le parti de remonter le Missisipi, jusqu'à la riviere des Islinois. Le Pere *Anastase* fut fort aise d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu se joignit à cinq autres François, & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laissa un autre pour me servir d'Interprete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous separâmes. Il suivit les plaines, & je m'embarquai sur le Missisipi, vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il seroit inutile de parler ici de tontes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chichacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akancéas*. Ce sont des Peuples très-dociles, industrieux, braves, guerriers, & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Nous continuâmes delà nôtre route vers les *Ouabach s*. A dix lieuës de leur riviere on voit celle des *Massourites* & des *Ozages*, qui n'est ni moins rapide, ni moins profonde que le Missisipi. Nous la remontâmes pendant deux jours,

tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords, que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*, tous Peuples braves, nombreux, & bienfaisans; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un goût merveilleux.

Le troisiéme jour, après avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Missisipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la riviere des Islinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur*; & de-là nous retournâmes au Fort S. Louïs. Nous eûmes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus ayant renouvellé nos embrassemens, je demeurai quelque tems sans lui rien dire, ne sachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de nôtre flote, & de la plûpart de nos François m'avoit fort attristé; de l'autre, l'assurance qu'il m'avoit donnée de la santé de M. de la Sale, & le succés de tant de belles découvertes m'avoient fait passer de la tristesse à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration: mais aussi l'absence d'une personne, pour qui j'avois une reconnoissance, & une amitié aussi tendre que respectueuse, dont j'attendois le retour depuis si long-tems, & avec tant d'impatience; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été

le

le témoin & le compagnon de ses voyages me penetroit d'une douleur que je ne pouvois surmonter. Aussi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas, *lui dis-je*, comment se peut-il faire que M. de la Sale, mon unique Protecteur, & mon appui, soit depuis deux ans de retour en Amerique? & que j'aye été pendant tout ce tems-là, non seulement privé du plaisir de le voir, mais de recevoir de ses nouvelles; & que même encore, il ne me soit pas permis de l'embrasser? Je vous avouë, que quelque joye que vôtre presence me donne, je me trouve saisi en vous voyant, d'une plus grande douleur; puisque plus je vous regarde, & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Amerique, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler? Helas! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je suis descendu vers ces contrées. J'ai visité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui sont sur ces bords, je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas-un ne m'en a jamais sû rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen, *me dit-il pour lors*, que vous pussiez nous rencontrer? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Mississipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieuës au dessus. Vous suivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre descente & dans vôtre retour; & nous nous écartions toûjours,

tirant vers le Sud est, & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en suivant des routes si soppofées? Pour le moins, *lui dis je*, devoit-il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de son retour. Il est vrai, *me dit-il*, aussi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû : Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une si grande distance? Et pouvoit-il se passer de ses deux neveux ni de moi? D'ailleurs, l'esperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en personne, lui fit toûjours differer à vous informer de son arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au passé. Ce qui me réjoüit, c'est de savoir qu'il se porte bien, & à peu près où il est. Nous ne serons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je me ressouviens que vous aviez encore quelque chose de plus particulier à me communiquer de sa part. Je vous prie de me le declarer, afin que je puisse prendre au plûtôt de justes mesures pour mon voyage. C'est, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les secours necessaires à l'affermissement & à l'entretien de sa nouvelle Colonie, & à faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baye S. Louïs, & l'autre à l'embouchure du Missisipi, dont il a très-bien observé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le dessein de me faire incessamment repasser en France, tant pour informer la Cour de son dernier établissement, & de ses grandes découvertes, que pour preparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si necessaires. C'est pour

pour cela qu'il m'envoye à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçû, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion; leurs caracteres étant d'ailleurs si approchans, qu'il eût été mal-aisé d'en connoître la difference. Je lûs cette Lettre avec un extréme plaisir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des protestations d'une entiere confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le devoûment que j'avois fait de tout ce que je possedois aux volontez d'un homme, à qui je croyois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai aussi-tôt à M. Cavélier ce qu'il souhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que son frere avoit fixé la somme à celle de sept mille livres. Il est vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander; tout ce que j'ai est à vôtre service. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût besoin de quelque chose de plus, il le pourroit trouver en France. De sorte que je lui comptai sur l'heure même cette somme d'argent. Il voulut m'en faire son reçû, suivant l'ordre qu'il me dit en avoir de son frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me protesta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis son équipage & ses munitions: nous passâmes le

reste de la journée le moins mal qu'il nous fut possible; & le jour suivant, il prit congé de moi, de grand matin, & partit avec un Pere Recolet, & un esclave, à dessein de passer chez les Miamis. Je me disposai à partir le jour suivant par la riviere. Tout étoit reglé pour cela. Après avoir passé le reste du jour avec assez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr. *Cousture*, mon Lieutenant parmi les Akancéas, chez lesquels Mrs. Cavélier, oncle & neveu, étoient allé se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir, mais un moment après, il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai aussi-tôt en quel lieu il avoit laissé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit il*? Ne savez-vous pas qu'il est mort? M. de la Sale est mort, *m'écriay-je*? Cela n'est que trop vrai, *me dit-il*, il est mort. Il a été assassiné par ses gens, entre les *Palaquessons* & les *Ouadiches*. Que me dites-vous là? Cela est-il possible? Hé! Quoi, son propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de sa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'est de lui-même que je le sai, *me dit il*. Ses larmes & celles de son neveu *Cavelier* ne me l'ont que trop confirmé; & je suis au desespoir de vous dire le premier une si méchante nouvelle. Je fus si consterné par cette réponse, que je tombai dans un accablement extréme. Je ne pûs ni parler ni pleurer; je me trouvai si saisi, que je ne savois

que

que devenir. Quelques momens après, je me levai, en disant : *M. de la Sale, mon unique Patron est mort, assassiné par les siens! Juste Ciel! Cela se peut il? mais puis je savoir qui sont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides sur un si bon pere?* Ce sont deux coquins, *Dan & Lantelot*, me dit il. Ah? les scelerats, *m'écriay-je!* Par quel motif? ou plûtôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait si terrible? Je le priai de me dire tout ce qu'il en savoit. Helas! *me dit il*, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté. M. de la Sale revenu d'une fort grande maladie avoit regagné sa derniere Colonie, au Fort S. Louïs, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le dessein de revoir ses anciens établissemens, accompagné d'environ trente personnes, du nombre desquels étoient son frere, ses deux neveux, les deux freres *Lantelot & Dan*, un Sauvage *Chaoüanou*, deux Flibustiers Anglois, & un certain *Hiens*, Allemand de Nation. Dès la premiere journée, M. de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie ne pouvoit suivre le reste de la troupe, voulut le renvoyer à la Baye. Quelques instantes prieres que son frere fit pour ne se pas separer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre. Le jeune Lantelot fut ainsi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres qui parurent hautes & imperieuses, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques

quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à son frere aîné, qui ne put dissimuler sa douleur. Il en jetta d'abord la faute sur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de ressentiment, il jura sa perte. Après s'être laissé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup sa colere, meditant de la faire éclater dans l'occasion. Il suivit le reste de la troupe; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Palaquessons*, & les *Ouadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chasser dans les bois. Ils engagerent le Sieur *Moranget* à se joindre avec eux. Celui-ci, sans entrer dans aucune défiance, ou plûtôt par complaisance, se mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis longtems, tant par la jalousie qu'ils avoient de son merite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'ayant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui. Pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures aprés, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vangeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en d'étranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été. Il ne fut pas long-tems à le trouver. Le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui est sur le rivage

rivage du Miffiffipi, il entrevit, au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*; d'abord il lui demanda où étoit Moranget son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au deffus, pour en faire leur curée. Cependant ces deux perfides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fufil bandé. Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à fon devoir, il fe fentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fufil que lui lacha Lantelot. Il tomba à terre, le vifage tout enfanglanté. Le Pere *Anaftafe* & fon frere ayant entendu le coup, coururent d'abord à lui, ils trouverent qu'il fe mouroit, mais encore avec quelque connoiffance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner le dernier fecours, du moins pour le falut de fon ame; & il eut affez de tems & de force pour fe confeffer, & faire à Dieu un Sacrifice de fa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de notre illuftre Chef, & de votre bon ami.

Ces derniers mots me ferrerent fi fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet & immobile pendant quelque tems: mais enfin la violence de ma douleur me faifant revenir de ma conflernation, par un foudain débordement de larmes: ô Ciel! *dis je*, quoi je ne reverrai plus M. de la Sale? Quelle reffource me refte-t-il? Que deviendront toutes ces

fa-

familles naiſſantes, dont il étoit le pere, & le ſoutien? Quel deſeſpoir pour elles, que de travaux perdus, que de perſonnes déſolées par la perte d'un ſeul homme! Helas ſe peut-il qu'une perſonne ſi venerable par ſa vertu, ſi utile à la France par ſes découvertes, qu'un homme ſi reſpecté, ſi cheri des peuples les plus barbares, ait été maſſacré par les ſiens! Eſt-il de ſupplice aſſez grand pour ces meurtriers, pour ces miſerables? mais où les trouver? Ah ſi jamais je puis les découvrir! Ces ſcelerats me dit alors *Couture*, ſont déja punis, s'ils peuvent l'être aſſez par leur mort. Comment *dis-je*, la Terre les a-t-elle englouti, ou le Ciel les a-t-il foudroyé? Non *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu juſtice. Ces malheureux, après cet attentat, voulurent encore faire main-baſſe ſur tout le reſte, pour ne point laiſſer de témoins de leur crime: mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur interêt, & & de ſoutenir leur action, obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui reſtoient, avec la liberté d'enſevelir les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligez avec ce bon Religieux, s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts, ces perfides coururent s'emparer du reſte des effets, & des marchandiſes de M. de la Sale. Tout conſiſtoit en dix chevaux, quelque linge, & environ deux mille écus en marchandiſes. Dès qu'ils ſe furent ſaiſis de tout, le reſte de la troupe ſe vit obligé de faire de neceſſité vertu, & de ſe joindre à eux. Le frere & le neveu, qui avoient rachetté leur vie par le ſilence, & par un aban-

abandonnement volontaire de tout, se virent forcez de suivre le torrent. On arriva au village des *Ouadiches.* Quelques François, qui avoient deserté du vivant de M. de la Sale, s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie assez bien armée, & mediocrement équipée, n'eurent pas moins de joye de les voir, que les François. Ils leur firent un très-bon accueil, & les inviterent dès le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos.* Il falut s'accommoder au tems & au besoin, tous entrerent dans cet engagement, à la reserve des deux M. Cavelier, & du Pere Recolet. Cependant *Lantelot* & *Dan*, qui s'étoient érigez en chefs de la troupe, faisoient logement à part, disposoient absolument de tous les effets de feu M. de la Sale, s'en divertissoient, & faisoient bonne chere. On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt, & qui avoient neanmoins un grand besoin de s'équiper, allereut bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût brusquement. L'Anglois lui rëitera sa demande. L'autre lui fit un second refus encore plus brusque que le premier. Là-dessus l'Anglois lui dit: *Tu es un miserable, tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même instant tirant un pistolet de sa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le por-

ta par terre. *Dan* voulut aussi-tôt courir à son fusil, mais l'Allemand le coucha en jouë, lui cassa la tête, & le tua tout roide. On accourût aussi tôt à ce bruit, le Pere Anastase trouva l'un mort, & l'autre qui se mouroit. Il confessa celui-ci qui étoit le meurtrier de M. de la Sale. A peine lui eût-il donné l'absolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de pistolet sans balle; le feu prit aussi-tôt à sa chemise qui étoit assez grasse; & ce malheureux se vit mourir dans les flammes. C'est ainsi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour rester long-tems sans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils assassins.

L'Allemand & l'Anglois se rendirent ensuite les maitres de leurs dépouilles; & offrirent le tout à la discretion de M^rs^. Cavelier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en falloit pour leur voyage; & qui après leur avoir abandonné le reste, vinrent me trouver chez les *Akancéas*. Ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Joustel & un *Chaouanou*. C'est de leur propre bouche que j'ai apris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes. Ils se reposerent deux jours dans vôtre maison; & le troisiéme jour suivant, ils partirent pour les Illinois. Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sai.

Je n'ai vû, *lui dis je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet. Pour ce qui est du neveu, de M. Joustel, & du *Chaouanou*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne,

Marne, il me ſouvient que M. Cavelier m'a dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je ſonge à la conſtance & à la tranquilité avec laquelle il m'a conté tout ſon voyage, & toutes ſes avantures. On dit que les grandes douleurs ſont muettes, je n'oſerois douter de la ſincerité de la ſienne, mais je ſuis ſur qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit beſoin de diſſimuler, me repondit alors *Couſture*; il vouloit diſſiper ſa douleur par de longues hiſtoires; & d'ailleurs il avoit ſes vûës & ſes raiſons pour cela. Je comprens fort bien votre penſée, *lui dis-je*; il vouloit tirer de l'argent de moi; & il apprehendoit que je ne lui en donnaſſe pas; s'il m'apprenoit la mort de ſon frere. Mais helas! j'étois trop redevable à ſon nom & à ſa famille, pour lui rien refuſer. Plût à Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Maitre, & mon plus fidele ami. Mais tous nos regrets ſont vains. Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de conſtance: tachons de voir finir ce qu'il a ſi heureuſement commencé.

Dès ce moment je me raffermis dans le deſſein d'aller, non ſeulement porter du ſecours à ces pauvres François abandonnez ſur le bord de la mer, mais même d'aller faire quelque nouvelle entrepriſe, qui me donnât ſujet de me conſoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle deſcente vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont ſon frere m'avoit parlé. Dans cet

entre

entre-tems je reçûs une Lettre de M. le Marquis d'Enonville, notre Gouverneur, par laquelle j'apris que nous avions la guerre avec les Espagnols. Il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre sur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à presser mon voyage. Je partis le troisiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouanous*, & de quelques autres Sauvages. Je laissai mon cousin de Liette pour Commandant au Fort S. Louïs. Ma premiere journée se termina au village des Islinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voisins, dont ils ramenoient 130 prisonniers. Je passai de là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne reception, de même que les *Toginga* & les *Torimans*. De là je fus chez les *Ossotoue*, où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours, pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traitte, un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un, & fut blessé lui-même legerement à la mammelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser, furent attaquez & tuez par un parti de *Natches*, & ce déplai-

sir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas*, les principaux de la Nation m'informerent de la querelle avec les *Nachitoches*, à raison du sel' dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation: 30 *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivames après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita*, & les *Capichis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez, on me fit asseoir au milieu. Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinaire de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple; & après avoir fait leur priere ils furent ramenez à l'Assemblée, où s'étant presentez, ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix; presenterent leurs presens aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir, du mieux qu'il me fut possible, leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples. Je portai les choses à un bon accommodement, qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils se jurerent une paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches* ; je montai, pour y aller, la riviere *Onoroyste* environ trente lieuës. Nous trouvâmes dans notre route quinze cabannes de Natches. Nous y passames la nuit, toûjours sur nos gardes. Le lendemain en ayant rencontré une douzaine à l'écart, nous ne les épargnâmes point, & nous vengeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgez. A quelques journées de là, nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui font trois villages ensemble ; à savoir les *Yatacbes*, les *Onadao* & les *Choye*. Comme ils apprirent notre arrivée, ils vinrent trois lieuës au devant de nous, avec de bons rafraichissemens. Nous allâmes de compagnie à leur village. Les Chefs nous firent plusieurs festins. Je leur fis quelques presens & je leur demandai des guides pour me conduire jusques chez les *Quodadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parceque depuis trois jours ils avoient massacré trois de leurs Ambassadeurs : mais à force de prieres & de protestations de les défendre, ile nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois villages, nous découvrîmes sur les chemins des pistes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrames le matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dés que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans

cette

cette Nation, vint à moi, & me demanda vengeance de la mort de ſon mari, qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'étoient juſtement les femmes de ces Ambaſſadeurs, que les *Yataches* avoient maſſacrez. Tout le peuple ſembloit s'intereſſer dans leur mort; & comme l'on ſe ſert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le ſang de leurs maris & de leurs Ambaſſadeurs. Ils me conduiſirent d'abord dans leur Temple, me laverent le viſage avec de l'eau, avant que d'y entrer; & aprés y avoir prié Dieu l'eſpace d'un quart d'heure, on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. J'appris là que les ſept François qui s'étoient détachez d'avec M. Cavelier, après la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Ouadiches*. Cette nouvelle me donna beaucoup de plaiſir; & j'eſperois être au bout de mes peines, ſi je pouvois les rejoindre. Ayant donc paſſé le reſte de la journée chez les *Quodadiquio*, je les priai de me donner des guides, & les aſſurai, qu'à mon retour je leur ferois faire raiſon par les Yataches, ou que je vangerois le ſang par le ſang.

Les *Quodadiquio* ſont joints avec deux Nations, à ſavoir les *Natgitoches* & les *Naſſonis*, ſituez ſur la Riviere rouge. Ces trois Nations parlent une même langue. Elles ne ſont pas aſſemblées par villages, mais par habitations aſſez éloignées les unes des autres. Leurs terres ſont fort belles, ils ont la pêche & la chaſſe en abondance, mais il

y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voiſins ; auſſi leurs villages ne ſont ils gueres peuplez. Je n'ai pas reconnu qu'ils fiſſent d'autres ouvrages que des arcs & des fleches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes ſont piquez au viſage, & par tout le corps ; ils croient en être plus beaux. Telle eſt la bizarrerie de l'eſprit des hommes ; car ce qui fait la difformité dans un pays, fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivement elle jette un ſable qui la rend rouge comme du ſang. J'en partis le ſixiéme d'Avril 1690. avec deux eſclaves qu'ils me donnerent pour les *Ouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvames quelques *Ouadiches* à la chaſſe, qui m'aſſurerent qu'ils avoient laiſſé nos François chez eux ; ce qui me donna beaucoup de joye ; mais j'eus en même tems le chagrinde perdre un jeune François de ma ſuite. Trois jours aprés, il revint à moi, n'ayant plus ſon havre-ſac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine. Cependant ne croyant pas à propos de lui en rien témoigner, nous allâmes coucher à une demie-lieuë du village des *Ouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai auſſi-tôt des nouvelles de nos François. Ils me dirent qu'ils ſe portoient fort bien ; mais ne les voyant point, je n'en augurai rien de

bon.

bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne se presentant à moi, je m'en défiai davantage. Les Principaux de la Nation ne manquerent pas de me venir offrir le *Calumet*. Je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me representassent les François. Voyant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüerent que nos François les ayant accompagnez à la guerre contre les Espagnols avoient été investis par la Cavallerie; que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurement c'étoient eux mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toûjours, leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop veritable. Les *Ouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'accepterois qu'aprés avoir apris à fond leur innocence sur cet article; que cependant si je leur pouvois être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidelité inviolable. Le Chef répondit à mes civilitez par un présent de dix beaux chevaux assez bien harnachez. Je lui donnai sept haches, & une brasse de grosse rassade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes jusqu'à une journée des *Palaquessons*. Ce fut là que nous apprimes que la derniére Colonie éta-

par M. de la Sale, ſur les bords de la Mer de Mexique, n'ayant pû ſe maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute diſperſée; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoiſes. C'eſt pourquoi n'ayant pas cru devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me reſolus de revenir ſur mes pas. Je tâchai de gagner le village des *Coroas*; mais une inondation prodigieuſe étant ſurvenuë par des pluyes extraordinaires, qui durerent trois jours conſécutifs, nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions, c'étoit juſqu'à demi-jambe. Il faloit dormir ſur de gros arbres, & faire du feu au deſſus. Nous fumes heureux d'être munis de caſſave, de bœuf & de cerf boucanné; nous reſtâmes trois ou quatre jours dans ces extrémitez. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Iſle, que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien-tôt deſſechée par les grandes ardeurs de la ſaiſon & du climat, nous regagnâmes en une journée le village des *Coroas*. Je ne ſaurois aſſez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple. Ils envoioient tous les jours à la pêche & à la chaſſe pour nous regaler. Ils nous fourniſſoient avec abondance des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye, c'eſt que

que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Ouadiches, & que j'eus le plaisir de réünir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les Akancéas, où la fiévre me prit; ce qui m'obligea d'y sejourner jusqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli, je repris ma route jusqu'aux Islinois, chez lesquels j'arrivai au moi de Septembre.

La paix des Taensas avec les Nachitoches, la satisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples sauvages, & le plaisir de ramener deux François que je croyois perdus, furent les fruits de mon dernier voyage.

L'on peut voir, par cette Relation, la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui sont déja presque tous soumis, & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce Païs, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il est entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui sont très-profonds, semblent nous y presenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres sur le Golphe de Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si aimez, que pour s'en rendre les maitres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaisseaux; & ce qui manque dans nos terres, peut nous venir de celles-là. C'est d'elles que nous viennent nos Pelleteries. Nous pourrions en

tirer des ſoyes, du bois pour des vaiſſeaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'eſt moins le défaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les tréſors de la nature, il ne faut que les chercher ou les cultiver. Tel eſt l'état de ce Pays. Plaiſe au Ciel, qu'une heureuſe Paix nous en procure la jouïſſance.



VOYAGE
EN UN PAYS PLUS GRAND
QUE
L'EUROPE,
Entre la Mer glaciale & le Nouveau
MEXIQUE.
PAR LE
P. HENNEPIN.

VOYAGE

En un Pays plus grand que

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

I. LEs hommes doivent ſe payer de raiſon en toutes choſes, & quand ils ne peuvent pas excuſer l'intention de ceux, dont ils ont reçû quelque chagrin, il faut au moins qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plutôt à leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Miſſionaire avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & proprietaire. Pendant ce ſejour nous nous occupions ſouvent à lire les Voiages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Chriſtofle Colomb, de Ferdi-

Cette Relation n'eſt pas celle que ce Religieux a donnée ſous le nom de Relation de la Louïſianne, ni celle qui a été imprimée à Utrecht chez Broedelet, & enſuite à Leide chez v n der Aa. C'eſt une troiſieme Relation de ce Miſſionaire.

nand Soto, & de plusieurs autres grands voyageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sieur de la Salle étoit capable des plus grandes entreprises, & on peut l'appeller avec justice un celebre Voyageur. En effet il s'est épuisé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de notre Siécle. Il a conservé son monde dans des Pays, où tous ces grands voyageurs ont peri à la reserve de Christofle Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises, quoi qu'ils y ayent employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sieur de la Salle & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus, que nous y avons découverts. Notre premiere pensée, lorsque nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passague que l'on a cherché depuis si long-tems à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le fleuve Mississipi n'y conduise pas, cependant le Sieur de la Salle avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eut réüssi dans son dessein, si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massacré dans cette recherche, & il semble que Dieu a permis, que je survécusse audit Sieur de la Salle, afin que je fournisse au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon par le moyen de ma Découverte.

Le Pays des Islinois, & les vastes contrées, qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte, le Sieur de la Salle avoit pris la résolution d'y faire un établissement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entreprise, s'assurent de ce vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sieur de la Salle avoit dessein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Mississipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'autorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçûës de Monsieur de Seignelai Ministre & Secretaire d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la navigation de France. Sa Majesté consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les Commissions dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Salle assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays-là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionaires, afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Superieur géneral de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de zele, de vertu & de ca-

pacité pour ſe rendre dans ces Miſſions nouvelles, & il choiſit Monſieur Cavelier, Frere du Sieur de la Salle, Monſieur Chefdeville ſon parent, & Monſieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois ſecondé près de douze ans les deſſeins que le Sieur de la Salle avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vaſtes Pays de la Louïſianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été maſſacré par les Barbares. Il ſe fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établiſſement du Royaume de Dieu dans ces Païs nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adreſſa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la ſeconde fois Commiſſaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant ſeconder de tout ſon poſſible les bonnes intentions du Sieur de la Salle, lui accorda les Miſſionaires qu'il demandoit, ſavoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Iſle en Flandres, Anaſtaſe Douay du Quenoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déja dit, avoit été avec le Sieur de la Salle & moi juſques aux Iſlinois ſur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été juſques au Golphe de Mexique par le fleuve Miſſiſſipi deux

ans

ans après moi. Le ſecond avoit ſervi de Miſſionaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & ſur tout dans les Miſſions des ſept Iſles, & d'Anticoſti. Le troiſiéme, qui eſt Vicaire actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme, ſavoir le Pere Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troiſiéme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Miſſion à la Congregation *de propaganda Fide*, afin d'obtenir l'autorité neceſſaire pour l'exercice des Fonctions de Miſſionaire. Il en reçut les Decrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs & les permiſſions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Miſſionaires, qui par le grand éloignement ſont hors d'état d'avoir recours à l'authorité de l'Ordinaire. Les choſes furent ainſi reglées nonobſtant l'oppoſition de l'Evêque de Quebec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la diſtance des lieux, où ils ſe devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieuës depuis Quebec juſques à l'embouchure du Miſſiſſipi.

Les eſperances, que l'on fondoit ſur cette fameuſe Découverte, que nous avions faite avec de ſi grands travaux, étoient ſi grandes, que cela porta pluſieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Salle en qualité de Volontaires. Ainſi le Sieur de la Salle profitoit de la publi-

blication, que j'avois faite de ma Louïsianne, dont j'avois fait imprimer la déscription avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande reputation, & lui avoit fait trouver du credit dans l'esprit de Monsieur de Seignelai. Ce Ministre m'avoit souvent obligé de l'entretenir des circonstances de notre Découverte. Cependant je cachai ce qu'il y avoit de plus particulier concernant le fleuve Missisipi depuis la Riviere des Illinois jusques au Golphe de Mexique. J'avois dessein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impressions dudit Sieur de la Salle au Prince de Conti dernier mort, & à Monsieur de Segnelai. Il choisit douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaisent ordinairement, lesquels lui parurent bien resolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux le Sieur de Moranget, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit agé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sieur Merlin riche marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voyage. Elle étoit composée de quatre Batimens, savoir du Joli, vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caiche nommée le S. François.

Le vaisseau du Roi étoit commandé par le Sieur de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience,

rience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant Monsieur le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doien des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne étoit le Sieur du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux qui en eurent la commission, pendant que le Sieur de la Salle étoit à la Cour pour solliciter ses affaires, ramasserent 50. soldats tous gueux, & miserables, qui demandoient l'aumône, dont plusieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet Le Sieur de la Salle avoit ordonné outre cela, qu'on lui choisit trois ou quatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela, que quand on fut sur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut, qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles, assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fît de grandes avances, de même qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours aprés, les obligea de relacher à Chefdebois pour y racommoder quelques uns de leurs Mâts, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & sépara

la

la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivérent ensemble au petit Goave à St. Domingue, où par bonheur elles trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit aprés que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croyant en lieu de seureté negligérent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues Espagnoles, qui se rendirent maîtres de cette Caiche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de la Salle nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet que nous faisions de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il sçût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne; je ne pus m'empecher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'est, que nos Espagnols ayant eu l'adresse de se saisir de ce Vaisseau

Vaiſſeau chargé de marchandiſes, que le Sieur de la Salle avoit chargées pour ſon compte, ils éventoient le deſſein, qu'il avoit ſur les Mines de Sainte Barbe, dont le Sieur de la Salle avoit tant d'envie de s'emparer; & s'indemniſoient à bon conte de ſes bonnes intentions.

Ce premier contretems commença à traverſer la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande conſternation, & le Sieur de la Salle, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on ſejourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichiſſemens, & bonne proviſion de blé d'Inde, & de toutes ſortes de beſtiaux domeſtiques pour peupler le Païs, où on avoit deſſein d'aller.

Meſſieurs de S. Laurent Gouverneur général des Iſles, Begond Intendant, & de Guſſi Gouverneur particulier de la plus petite partie de Saint Domingue, (les Eſpagnols ayant la principale,) les favoriſérent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & ſi neceſſaire pour reüſſir dans de pareilles entrepriſes; par ce que le Sieur de la Salle avoit des ennemis, qui traverſoient ſourdement tous ſes deſſeins. Cependant les ſoldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes ſortes de débauches, comme cela eſt aſſez ordinaire en ce païs-là, ſe gâterent ſi fort & contractérent des maladies ſi dangereuſes, que les uns en moururent dans l'Iſle même, & les autres en furent toûjours incommodez depuis, ſans pouvoir ſe rétablir.

Ce

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaiſſeaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684, & pourſuivit ſa route aſſez heureuſement le long des Iſles des Caimans. En paſſant par l'Iſle de Paix aprés y avoir moüillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Iſle de Cuba, où les trois Vaiſſeaux moüillérent auſſi. La beauté & les agréemens du lieu, & la ſituation avantageuſe de ce Port les engagerent à s'y arrêter, & même à déſcendre à terre. On ne ſait par quelle raiſon les Eſpagnols y avoient laiſſé à l'abandon pluſieurs ſortes de rafraichiſſemens, & entr'autres du vin d'Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit on en profita, & aprés deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Salle étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur à ſe laiſſer tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines perſonnes de St. Domingue. Il reconnut, mais trop tard, que toutes les routes, qu'on lui avoit données étoient fauſſes. La crainte d'être maltraité par les vents de Nord, fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher deux fois avec ſa flotte. Mais ſon courage lui fît tenter le paſſage une troiſiéme fois. On y entra fort heureuſement le premier de l'an 1685. Le Pere Anaſtaſe Recollect y celebra la Meſſe ſolemnellement en action de graces. Aprés quoi ces Vaiſſeaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûë des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly

de

de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Salle étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroiable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Salle m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fît entierement përdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaisseaux se joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Esprit, où l'on trouvoit une rade presque continuelle. On prît donc la resolution de retourner au lieu, d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieües, jusques à une Baye, qu'on nomma de Saint Louïs. Comme les vi-

vres

vres commençoient à manquer, les soldats avoient déja mis à terre. Le Sieur de la Salle sonda la Baye, qui est d'une lieüe de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meschasipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fît donc entrer la Frégate fort heureusement le 18. Fevrier. Le Canal en est profond, jusques là même, que sur la bature de sable, qui en barre l'entré en quelque sorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en basse Marée.

II. Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appellée de St. Louïs sans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger son Canon, & son eau dans les Chaloupes afin de diminuer sa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expressément de suivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fît rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit sur la Hune, & qui lui disoit de tenir le vent, conduisit le Vaisseau dans un endroit, où il toucha, & où il s'ensabla si bien, qu'il ne fut point point possible de l'en retirer. Le Sieur de la Salle étoit alors sur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand il vit venir cent ou six vint Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fît prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & aprés leur avoir presenté le Calumet

lumet, qui eſt le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduiſit au Camp, où on les regala, & on leur fît quelques preſens. On ſçeût même ſi bien les engager, qu'on fît alliance avec eux, & ils apporterent des vivres au Camp dans les jours ſuivans. On traita de quelques unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit ſujet d'attendre tout d'une alliance ſi neceſſaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaiſſeau échoüé ſur la Côte. Il arriva quelques jours aprés, qu'une troupe de Sauvages s'en ſaiſit. Le Sieur de la Salle envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en uſa tout au contraire. Le Commandant leur preſenta le bout du fuſil, comme pour les coucher en joüe. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardérent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez juſques à la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la ſentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs fléches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fuſils leur fît prendre la fuite. Cependant ils tuerent ſur la place les Sieurs Oris, & Deſloges, & deux Cadets volontaires. Ils bleſſérent dangereuſement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Salle, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuérent encore deux des gens du Sieur de la Salle, qu'ils trouverent endormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois ſemaines

au lieu où elle avoit échoüé, sans se demembrer. Mais elle s'emplissoit de toutes parts. On en sauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le Calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe, elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres, eût été submergé, si un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moien, dans le tems qu'il commençoit à s'enfonçer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Salle ayant fait faire un grand reduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équariées, il y fît mettre son monde & ses effets en sureté, & y laissa cent hommes sous le commandement de Monsieur de Moranget, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavelier Prêtre, qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie, & ils allérent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meschasipi, & un endroit propre à y faire un établissement. Le Capitaine de la Fregate eut ordre de sonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire son Vaisseau le plus avant qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieües le

long

long de la Côte, qui eſt du Sud-Eſt au Nord-Oüeſt, & moüilla vis à vis d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna ſon nom, parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poſte ſervit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Salle alla faire au fond de la Baye le deuxieme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repouſſa ſans perte.

Le 21. Veille de Pâques le Sieur de la Salle s'étant rendu au Camp de la Mer, on y célébra le lendemain & les trois jours ſuivans cette fête avec toutes les ſolemnitez poſſibles. Chacun y communia. Les jours ſuivans on tranſporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranget, & Hurier, tous les effets, & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Salle; aprés quoi on détruiſit ces deux Forts. Le Sieur de la Salle fît travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y ſema, ne levérent point, ſoit qu'ils euſſent été alterez par l'eau de la Mer, ſoit que la ſaiſon ne fût pas favorable. Le Sieur de la Salle ne ſe ſouvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres ſemences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, ſoient ou dans les épics, ou dans leurs gouſſes. Autrement tout cela perd ſa ſéve en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées. L'on

L'on bâtit un Fort dans un poste extremement avantageux, & il fut bientôt en état de defense. On le munit de douze pieces de Canon, & on y fît un grand Magazin sous terre, pour y serrer toutes les marchandises & toutes les provisions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les fléches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orleans, qu'on a depuis appellée St. Laurent lez Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieus. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus Vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Salle prit toutes les mesures necessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la méche allumée au bout de leurs fléches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & dés qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse,

viteſſe, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puiſſe attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de ſe ſauver. Au reſte les maladies, que les ſoldats avoient contractées dans l'Iſle de Saint Domingue, les minoient à vûe d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque ſoin que l'on ſe donnât pour les ſecourir avec des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de la Theriaque, & du vin.

Le 2. d'Aoûſt trois des hommes du Sieur de la Salle étant à la Chaſſe, qui eſt abondante dans ces Contrées là, où l'on trouve en effet toutes ſortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils ſe virent environnez tout d'un coup de pluſieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de fléches: mais ces hommes ſe mirent en défenſe, & tuérent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils enlevérent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les diſſipa. Ils ne laiſſérent pourtant pas quelque tems aprés de tuer un Européen, qu'ils trouvérent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Salle ſe voiant continuellement inſulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en paſſer, prit la reſolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuſe, s'il étoit poſſible. Il partit donc avec ſoixante hommes armez de Corſelets de bois contre les fléches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez, & aprés diverſes rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en bleſſa plu-

 ſieurs,

ſieurs, en tua un aſſez grand nombre, & fît pluſieurs priſonniers ſur eux ; entr'autres pluſieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptiſée, & mourut quelques jours aprés. Elle fût comme les premices de cette Miſſion.

Cependant ceux, qui étoient venus pour commencer la Colonie, ſe bâtiſſoient des maiſons, & défrichoient les terres de ce Déſert. L'on y ſema des grains, qu'on avoit conſervez dans des épics. Ils reüſſirent mieux que les premiers. L'on paſſa en Canots à l'autre côté de la Baye, & on y trouva prés d'une grande Riviere quantité de Chaſſe, ſur tout des Taureaux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par deſſus tout cela on élevoit toutes ſortes de beſtiaux domeſtiques dans les habitations, comme des vâches, des cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en ſureté, qu'elle n'étoit d'abord : mais un nouveau malheur ſucceda à tous les precedens.

Le Sieur de la Salle m'avoit parlé autrefois dans nos Voyages des cruautez inoüies, que les Eſpagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conſervé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il deſapprouvoit extremement cette conduite des Eſpagnols, & la blâmoit comme indigne de Chrétiens. Je diſois tout

tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoitre, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux mêmes de perir dans leur entreprise; que souvent des Armées entieres étoient venües les surprendre dans le Mexique pour les tailler en piéces: que la Politique les avoit obligé de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes. Il me semble, que le Sieur de la Salle avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauvages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irritez; comme l'experience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vangé tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux; ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux Anglois de la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toûjours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leur faire. Le Sieur de la Salle, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard lui ou les siens souffriroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruïnoit d'avance tout le travail des

Miſſionaires qu'il avoit avec lui. En effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'eſt auſſi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi*, dit il, *que je ſuis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui reſtoit, de ſonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoitre le terrain, à meſure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé ſur tout de faire retirer ſon monde à bord de la Fregate tous les ſoirs. Ce Capitaine & ſix de ſes hommes les plus adroits, & les plus robuſtes, charmez de la douceur de la ſaiſon, & de la beauté du Païs, ayant laiſſé leur Canot, & leurs armes ſur les vaſes à marée baſſe, s'avancerent à une portée de fuſil ſur le pré pour y être à ſec. Ils s'y endormirent profondément : mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les ſurprit à la faveur du ſommeil & de la nuit, les maſſacra cruellement, & briſa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la derniere conſternation.

Aprés avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Salle laiſſant des vivres pour ſix mois à ceux qui demeuroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre ſon frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, eſt la décharge d'un grand nombre de

de Rivieres, dont pas une ne paroissoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Salle les parcourut dans la pensée que ces Rivieres étoient peut être formées plus haut par un des bras du Meschasipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoitroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus longtems qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit qu'il se retranchât tous les soirs pour se garentir des insultes des Barbares. Les pluies continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686. On s'y fortifia, & le Sieur de la Salle y laissa une partie de ses gens, prit neuf hommes avec lui, & continüa sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp général le 31. de Mars charmé de la beauté, & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroiable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les precedentes par la perte de sa Fregate. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de côtoyer la Mer, & passer ensuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours; ce Vaisseau, dis-je, échoüa mal-

heureusement par la faute de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noyez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvérent ils dans un Canot, qu'ils trouvérent à la Côte par une espece de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des Outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Salle. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir, si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

III. Ceux qui sont un peu versez dans l'histoire des découvertes, sçavent, que ceux qui les entreprennent sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de reüssir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretemps & les funestes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes Contrées de la Louïsiane. Plusieurs Historiens ont voulu sonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être interessée, parce qu'il s'agissoit de la conversion des peuples barbares à la foi de l'E-

l'Evangile : mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces ſecrets. Ce ſont des abîmes pour nous. Il nous doit donc ſuffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite ſous ſa conduite. Il eſt vrai qu'on doit ici reconnoitre ſur tout le cœur magnanime du Sieur de la Salle, qui ne s'eſt point rebuté de toutes les traverſes qui lui ſont arrivées, & qui n'a pas laiſſé parmi tout cela de continuer ſes travaux juſqu' à la fin.

Comme j'ai plus d'interêt que perſonne de ſavoir ce qui s'eſt paſſé ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, ſur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens ; je ſuivrai ce que le Pere Anaſtaſe Vicaire Actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voiage du Sieur de la Salle, & cela me fournira le moien d'examiner, ſi en effet ledit Sieur de la Salle étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par les terres de l'Amerique. Voici ce que que j'en ai apris par l'hiſtoire dudit Pere Anaſtaſe.

Lors que le Sieur de la Salle vit ſes affaires ruinées ſans reſſource par la perte de ſes deux Vaiſſeaux, qui avoient malheureuſement échoüé & qui s'étoient briſés à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut abſolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ſes meſures furent rompues, & ſes affaires reduites à la derniere extremité. Il ſe vit donc forcé de ſe rendre par les terres aux Ilinois, afin de ſe rendre enſuite en Canada pour donner avis en France

de ſes malheurs. Voulant effectuer cette reſolution il choiſit vingt de ſes meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüanon de Nation nommé *Nika*, qui ſignifie Camarade dans la langue des Ilinois. Cet homme l'avoit toûjours accompagné depuis le Canada juſqu'en France, & depuis la France juſques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavelier Prêtre, Frere du Sieur de la Salle, de Moranget ſon Neveu, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet ſe joignirent à lui pour ce grand Voiage. Et on ne fît autre proviſion pour cela que de quatre livres de poudre, ſix livres de plomb, deux haches, deux douzaines de Couteaux, de la raſſade, c'eſt à dire de petits grains de jayet de pluſieurs couleurs, & deux chaudieres. Le Sieur de la Salle n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes proviſions avec lui. Mais il eſperoit de retourner dans peu de temps au Fort qu'il quittoit, & cela dés qu'il ſeroit arrivé aux Ilinois. Aprés donc qu'on eût fait le ſervice divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le ſecours du Ciel, il partit avec ſa Compagnie le 22. Avril 1686. faiſant route au Nord-Eſt.

Il faut remarquer, que le Fleuve Meſchaſipi décend du Nord au Sud pour ſe décharger dans le Golfe de Mexique. Ainſi les Ilinois, chez qui le Sieur de la Salle vouloit ſe rendre, ſont au Nord-Eſt de la route qu'il faiſoit. Au reſte il y a beaucoup d'aparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Salle. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que

je

je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Salle. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire, il y a lieu de croire, que ce Voiage se fît par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Salle n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschasipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de se rendre par eau jusques chez les Ilinois.

Aprés trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvérent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & aiant des selles. Ces gens les invitérent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remerciérent, aprés qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fît apparemment par signes; car personne des gens du Sieur de la Salle n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols. Ils continuérent leur chemin le reste du jour, & cabannérent le soir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de se garantir de toute insulte: ce qu'ils continuérent depuis fort heureusement. Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellérent Robeck. Ils trouvérent là une si grande quantité de Taureaux Sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibolas*, que les moindres trou-

pes paroiſſoient étre de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Salle & ſes gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas reſter plus de cinq ou ſix jours en ce lieu-là.

A une lieue & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme ſi on les y avoit plantez exprés, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la paſſa avec des Cajeux, & on l'appella la Maligne. En paſſant ainſi au travers de ces beaux païs, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du païs de Wirtemberg qui s'y embourba en telle maniere, qu'on eût bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anaſtaſe ſe trompe ſur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui ſignifie Jean. Un des hommes de ce Voyage traverſa cette Riviere à nage, ayant la hache ſur le dos. Un ſecond le ſuivit en même temps, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faiſoient de même du côté où ils étoient demeurez. On laiſſa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, leſquels ſe rencontrant de cette maniere formoient une eſpece de pont, pour paſſer facilement d'un côté à l'autre. C'eſt une in-


Calumet de Paix
Pipe de paix
Canot fait d'ecorce de Bouleau.

invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voyage pour passer des Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroissoit plus seure que celle des Cajeux, qui sont une espece de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liées ensemble, que l'on conduit en perchant pour passer les Rivieres.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea sa route du Nord-Est à l'Est, pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux qui faisoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & prévenu les malheurs; sur tout en un pays où il n'y avoit point de ressource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un païs assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Cajeux; ils entrerent dans des Contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait delicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçût avec toutes sortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes qui étoient à la suite du Sieur de la Salle. Elles les firent asseoir sur de nattes très-bien travaillées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, qui leur presenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué*, ou *Toquo*. C'est un arbuste fait comme

une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Aprés que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher, aprés quoi ils la pillent, & la réduisent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font est de bon goût mais un peu astringente. Ces Sauvages leur firent des presens de peaux de Taureaux sauvages passées proprement, qui étoient fort souples, & bonnes à faire des souliers, dont on a besoin en ces quartiers-là pour se garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la rassade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque sejour parmi cette Nation, pendant lequel le Sieur de la Salle avec ses manieres insinuantes leur donnoit des grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi son maitre. Il leur faisoit connoitre, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil, & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre & le Pere Anastase faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoissance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biscatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs, & donnerent le même nom à la Riviere, qui est fort belle. La raison en est, qu'à leur arrivée ces gens se mirent tous à pleurer amerement pendant un bon quart d'heure. C'est leur coutume, lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin; parce que cela les fait souvenir de leurs parens morts, qu'ils croient être dans un grand

Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Salle, accommoderent ſon monde de tout ce qui leur étoit neceſſaire, & leur firent même paſſer la Riviere dans leurs Pirogues, ou canots de bois. Ils en traverſerent trois ou quatre autres les jours ſuivans, & il ne leur arriva rien de conſiderable, ſinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré ſur un Chevreuil aſſez prés d'un grand village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle ſorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Salle fit mettre ſon monde ſous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens cabannes. Ils ſe rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où ſa femme ſe trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu ſe ſauver à cauſe de ſa grande vieilleſſe. Le Sieur de la Salle lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ſes gens comme amis. Trois de ſes fils braves guerriers obſervoient de loin ce qui ſe paſſoit. Ayant donc reconnu que tout ſe faiſoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hoſtilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix : après quoi ils danſerent le Calumet juſqu'au ſoir. Le Sieur de la Salle ne ſe fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla ſe camper au delà des cannes qui ſe trouvoient dans cet endroit, afin que ſi ces Barbares approchoient pendant la nuit pour l'inſulter, le bruit des cannes l'empêchât d'être ſurpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Salle en avoit uſé avec beau-

coup de ſageſſe & de prudence. Une troupe de guerriers armée de fleches s'approcha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Salle ſans ſortir de ſon retranchement les menaça de faire une décharge ſur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de ſe retirer. La nuit acheva de ſe paſſer fort tranquilement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain, aprés bien des amitiez reciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages, ils continuerent leur route à cinq ou ſix lieues au delà.

Ils furent agreablement ſurpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête ayant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embraſſerent le Sieur de la Salle & ſes gens à leur mode, & les invitérent fort inſtamment de les viſiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Salle voyant leur franchiſe y conſentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoitre, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüeſt, qui étoient cruels & méchans, & qui dépeuploient les pays voiſins. Le Pere Athanaſe conjecture, qu'ils vouloient parler des Eſpagnols du Nouveau Mexique, parce que ſans doute le Sieur de la Salle le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces Gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Salle étoit arrivé avec ſon monde, chacun leur fit des careſſes à l'envi. Il les preſſa de demeurer avec eux pour faire la guerre à ces prétendus Eſpagnols du Mexique. Le Sieur de la Salle les amuſa de paroles,

roles, & de l'esperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirouonas*. Il leur promit de revenir bien tôt chez eux avec des troupes plus nombreuses, & après tous les regals, & les presens qu'on se fit de part & d'autre, les Sauvages les aiderent à passer la Riviere dans leurs Pirogues. Pendant que le Sieur de la Salle poursuivoit toujours sa route à l'Est par de fort belles prairies, il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son Sauvage chasseur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute sa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un serpent sonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du sel de vipere sur sa playe, aprés l'avoir scarifiée pour en faire sortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes: mais il fallut du temps pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Salle & ses hommes furent bien surpris, lorsqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverser. Les Sieurs de la Salle & Cavelier Prêtre son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent ils arrivez au fort du courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollet étoit resté à terre avec une partie de leurs gens,

gens, & le chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desesperoient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Salle à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprit que par une benediction particuliere de la Providence leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à passer au delà du courant, qui sans cela les emportoit à la mer: qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu ratraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquietude, & ce Religeux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moyen de se rendre auprès du Sieur de la Salle. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée : mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le lendemain il fut question de passer la Riviere. Le Sieur de la Salle leur conseilla de faire un cajeu de cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment,

&

& le Pere fut obligé de mettre ſon Breviaire dans ſon capuchon, parce qu'il ſe mouilloit dans ſa manche.

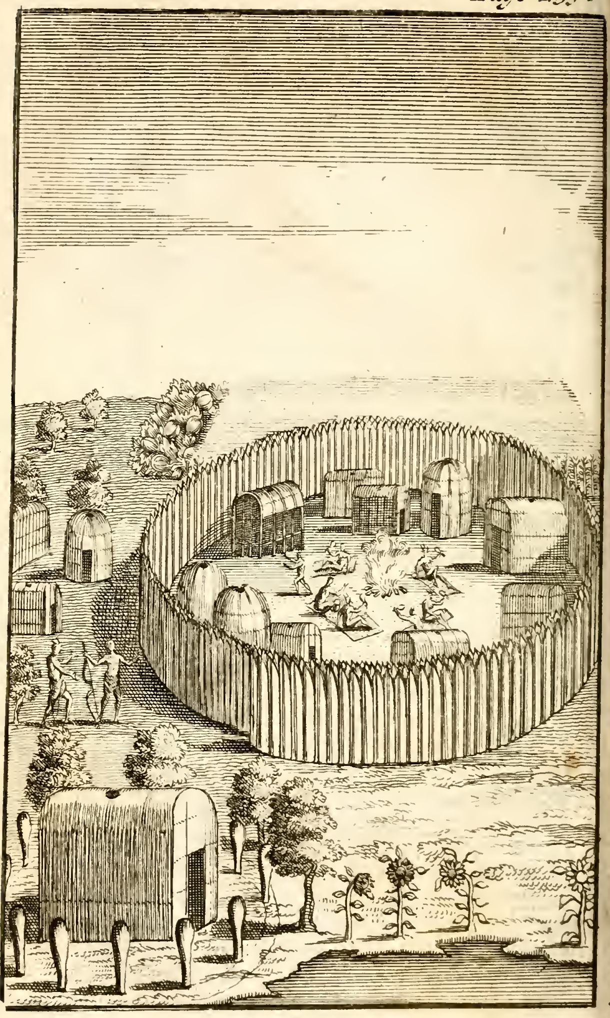
Le Sieur de la Salle leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pouſſer leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureuſement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point ſe hazarder à paſſer : mais enfin ils y furent obligez, parceque les autres firent ſemblant de partir pour continuer leur route. Ils paſſerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainſi réunie à la reſerve du chaſſeur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaiſſes. Le Sieur de la Salle lui même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & briſant les cannes à coups de haches. Enfin au troiſiéme jour le chaſſeur Nikana ſe retrouva chargé de trois chevreuils boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Salle fit faire une décharge de quelques coups de fuſils pour en témoigner ſa joie. Ils ſuivirent leur route à l'Eſt, entrerent dans des pays encore plus beaux que ceux qu'ils avoient paſſez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrerent un ſauvage fort honnête qui revenoit de la chaſſe avec ſa femme & ſa famille. Il fit preſent au Sieur de la Salle d'un de ſes chevaux, & de quelque viande, le priant par ſignes d'aller chez lui avec tous ſes gens : & pour les obliger d'y aller, il leur laiſſa ſa femme, ſa famille & ſa chaſſe, comme pour leur

ſervir

ſervir de gages, & cependant il ſe rendit au Village pour faire ſavoir leur arrivée. Le chaſſeur Nikana & un Laquais du Sieur de la Salle l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargez de proviſions, & pluſieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient ſuivis de guerriers habillez fort proprement de peaux paſſées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieuës du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Salle y fut reçû comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuples, dont la jeuneſſe paroiſſoit rangée ſous les armes ſe relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes ſortes de vivres. Cependant le Sieur de la Salle craignant qu'une partie de ſon monde ne ſe débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieuës du Village. Ils demeurerent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour pluſieurs autres choſes, qui leur étoient neceſſaires. Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, eſt un des plus conſiderables, qui ſe trouvent dans toute l'Amerique, & eſt extrémement peuplé. Il a bien vingt lieuës de long au moins. Ce n'eſt pas qu'il ſoit contiguement habité. Il l'eſt ſeulement par hameaux de dix ou douze Cabannes; qui font comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs cabannes ſont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dreſſées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres

Planche V. *Page 235.*



bres, qui ſe rejoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lits ſont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu eſt au milieu, & chaque cabanne ſert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis pluſieurs choſes qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des Piaſtres & autres monnoyes, des cueilllers d'argent, de la dantelle de toutes ſortes, des habits, des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Eſpagnols du Mexique pendant l'été. Les chevaux y ſont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anaſtaſe, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Eſpagnols par le moyen des *Choumans* alliez des Cénis, qui ſont toujours en guerre avec la nouvelle Eſpagne. Le Sieur de la Salle, qui a toujours penſé à faire quelque entrepriſe ſur les Mines de ſainte Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pays, de celui de leurs voiſins & du Fleuve Miſſiſſipi, dont il croyoit qu'ils avoient connoiſſance. Ils marquerent tout cela ſur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à ſix journées des Eſpagnols, dont ils firent une déſcription ſi naturelle, qu'il ne reſta plus aucun doute au Sieur de la Salle; quoique les Eſpagnols n'euſſent fait encore aucune entrepriſe ſur ces Peuples ni ſur leurs villages. Seulement leurs guerriers ſe joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre

dans

dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Salle, qui favoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de toutes les Nations, raviffoit ces peuples à tout moment, en leur faifant entendre, que celui qui l'avoit envoyé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, auffi haut que le Soleil, & autant élevé par deffus les Efpagnols, que le Soleil l'eft au deffus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque dont le Sieur de la Salle parloit, les Cénis faifoient des exclamations mettant la main fur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anaftafe dit qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient affez dans ce qu'on leur difoit de l'exiftence & de la verité d'un Dieu Createur & Maitre du Monde.

Il eft certain, que le Sieur de la Salle avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer fes penfées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelques fignes: ce qui fait voir que ces longs difcours font des chofes exaggerées. Ledit Sieur de la Salle ayant toute l'obligation de fa fortune à fon Souverain avoit raifon de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au prejudice de la Nation Efpagnole, & fur tout du Roi d'Efpagne, qui outre les grands & vaftes Païs dont il eft Souverain dans l'Europe, eft encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales : ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur

Sieur de la Salle m'a repeté bien des fois dans nos converſations, que le Soleil ne ſe couche jamais ſur les terres du Roi d'Eſpagne. Il ne pouvoit donc ignorer, que les Cénis ne connoiſſoient point de Prince plus puiſſant dans toute l'Amerique que le Roi d'Eſpagne, puiſqu'il eſt Souverain de plus de deux mille cinq cens lieuës de Pays dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambaſſadeurs des Choumans chez les Cénis. Ils rendirent viſite au Sieur de la Salle. Il fut fort ſurpris de leur voir faire le ſigne de la Croix, & ſe mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baiſoient l'habit du Pere Anaſtaſe, & lui faiſoient connoître, que des gens vêtus comme lui inſtruiſoient les Peuples de leur voiſinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Eſpagnols. En effet nos Religieux ont de grandes Egliſes dans ce païs-là, dans leſquelles les habitans s'aſſemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient aſſez naturellement les Ceremonies de la Meſſe. L'un d'entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il avoit vû d'une grande femme qui pleuroit, parce que ſon fils étoit ſur une Croix. Le Pere Anaſtaſe ajoute que les Sauvages firent connoitre au Sieur de la Salle, que les Eſpagnols faiſoient une cruelle boucherie chez les Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fuſils, il ſeroit facile de ſe rendre maitre d'eux, parce que ce ſont des hommes lâches & ſans cœur qui font marcher des gens devant eux avec

des

des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Salle s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos découvertes me dit bien des fois, que les Jesuites du College de Goa, Capitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces pays-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des évantails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Salle avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit, Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Salle eut demeuré 4. ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis. Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieues de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirés chez les Nassonis. Pour comble de malheur le Sieur de la Salle & le Sieur de Moranget son neveu furent attaquez d'une fiévre violente, qui les reduisit

duisit à l'extremité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fiévre les eut quittez, il fallut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit toutes leurs mesures, & fut dans la suite l'occasion des derniers malheurs qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de tems, pendant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieues en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient déserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Salle prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Louïs. Chacun fut de son avis, & on reprit le chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce voyage, sinon qu'en repassant la Riviere maligne un de leurs hommes fut emporté par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçûs avec toute la joye, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joye & de tristesse. Chacun racontoit à son ami les avantures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur separation.

V. On trouve peu de gens dans les histoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrepide, que celui du Sieur Robert

bert Cavelier de la Salle. Il ne se laissoit jamais abattre dans les évenemens contraires & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise, malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye de S. Loüis. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres qui s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Oüest, & du Nord-Oüest. L'endroit où est le Fort est un peu sablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'année. Il y a des rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieuës l'une de l'autre. Elles sont bordées de chênes, d'épinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Oüest jusqu'à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Oüest, & au Sud-Oüest deux Etangs & des bois d'une lieue de tour. Une Riviere bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoaquis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de Salle étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations.

Le

Le Sieur Chef-deville Prêtre avec le Sieur Cavelier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'instruction de quelques familles sauvages, qui se détachoient des Nations voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce tems-là le Sieur de la Salle faisoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares, connoissant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la derniere importance pour l'établissement de la Colonie. Enfin il n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voyage des Illinois si necessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un air capable de toucher; ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun fut ému jusqu'à verser des larmes, persuadé de la necessité de ce voyage, & de la droiture de ses intentions. Il eut été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes; le Sieur Cavelier Prêtre son Frere, les Sieurs de Moranget & Cavelier ses Neveux avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Recollet. On fit des prieres publiques pour la benediction de son voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Salle partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 1687. Dans le premier jour ils rencontrerent une armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Salle fit alliance avec eux. Il voulut trai-

ter de même avec les *Quinets* : mais ils prirent la fuite à son abord. On les joignit en courant à cheval après eux. Ils firent donc un traité ensemble, & on se promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatriéme jour à trois lieuës au delà vers le Nord-Est ils trouverent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocages d'espace en espace. Les terres en sont si fertiles, que les herbes y croissent à dix & douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages sur cette Riviere, qui sont extremement peuplez. Ils ne visiterent que les *Quaras* & les *Anachorema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieuës plus loin, l'on trouve la seconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il y a des campagnes de chanvre. A cinq lieuës plus avant on passe la Sablonniere, riviere ainsi appellée, parce qu'elle est environnée de terres sablonneuses, quoi que le reste soit de bon fond, & consiste en de grandes prairies.

On marche sept à huit lieues jusques à la Riviere *Robec*, en passant par des prairies, & par trois ou quatre rivieres éloignées d'une lieue les unes des autres. La riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les Peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du tems pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils pressent fort le Sieur de la Salle de se joindre avec leurs Guerriers : mais il n'y avoit point d,apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Salle n'étoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cepen-

pendant ils reſterent cinq ou ſix jours parmi ces peuples, tâchant de les gagner par des inſtructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Eſpagnols.

En continuant leur route ils traverſerent de grandes prairies juſqu'à la riviere Maligne. Elle eſt fort profonde & ainſi appellée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monſtrueux. Cette riviere vient de fort loin, & eſt habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante villages fort peuplés, qui compoſent la Nation des *Canoatinno*, qui font la guerre aux Eſpagnols, & qui dominent ſur les Nations voiſines.

Ils viſiterent quelques villages. Ils ſont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins ſont barbares. Le Pere Anaſtaſe ajoute, que la cruauté des Eſpagnols les rendoit encore plus farouches : mais je ſoupçonne fort, que cette remarque vient du Sieur de la Salle, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Eſpagnols, qui ont été forcez de détruire pluſieurs Nations voiſines pour ſoutenir la conquête du Nouveau Mexique; parce qu'aſſurement ces peuples les euſſent exterminez eux-mêmes, s'ils ne les euſſent prévenus. Il faut ſuppoſer comme une choſe certaine, que ces Barbares n'ont de la conſideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandiſſement du Sieur de la Salle ne ſe pouvoit faire qn'en détruiſant tout de même les Eſpagnols. Ainſi il tachoit de ſoulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant ſe ſouvenir, qu'étant autrefois

enſemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une choſe dont il ne pouvoit diſconvenir. C'eſt que le joug d'Eſpagne eſt peut-être le plus doux & le plus ſupportable qui ſoit dans le monde.

Aprés que le Sieur de la Salle eut fait des preſens, & en eut reçu de ces peuples, il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché, & enſuite il paſſa la Riviere pour continuer ſa route dans des canots faits de peaux de Taureaux ſauvages. Il y a apparence, qu'ils firent paſſer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieuës de ce pays, qui eſt extrémement fertile, ils paſſerent en Cajeu la Riviere Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention ci devant. Enſuite ils firent leur route au Nord-Eſt, & furent obligez de traverſer quantité de petites Rivieres & de Ravines navigables. Ils employerent à cela l'hyver, qui n'eſt ſenſible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encore pendant le Printems. Au reſte tout le pays étoit agréablement diverſifié de prairies, de collines, & de quantité de ſources. Ils arriverent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où l'on trouve des chevaux. A quelques lieues plus avant ils rencontrerent les *Palaqueſſons* compoſez de dix Villages alliez des Eſpagnols.

Je ſuis étonné, de ce que notre Pere Anaſtaſe Recollet n'a pas fait un Journal plus circonſtantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon,

bon, que je fasse de tems en tems des reflexions sur ce dernier Voyage du Sieur de la Salle, avec qui j'en ai tant fait, lorsque j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma description de la Louïsiane, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à son entreprise.

VII. Ce fut après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Salle, parce qu'il fut tué, aussi bien que le Sieur de Moranget son Neveu, & quelques autres. Le Sieur de la Salle se trouvoit dans un beau pays de chasse. Tout son monde y fit bonne chere, & se rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoyé le Sieur de Moranget son Neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nikana son chasseur qui étoit un sauvage *Chaouanon* avoit laissé quantité de viande de Taureaux sauvages, afin de la faire boucanner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

Le Sieur de la Salle avec toute sa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot, que quelques uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la resolution tout d'un coup, & l'exécuterent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce malheureux assassinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuerent de même le valet du Sieur de la Salle, & le pauvre sauvage Nika ou Nikana, qui

les nouriſſoit de ſa chaſſe depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce temps il donna toutes les marques poſſibles de ſa pieté, pardonnant à ſes meurtriers, les embraſſant même de fois à autre, & donnant au reſte des preuves ſenſibles de ſa reſignation à la volonté de Dieu, & de ſa confiance dans le merite de ſon Sauveur: ſelon que ceux qui l'avoient aſſaſſiné le recitérent eux-mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnete homme, qui s'acquitoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait miſericorde.

Ces miſerables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre formerent le deſſein de tuer leur Maitre même; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juſte reſſentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anaſtaſe remarque qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieuës de l'endroit où ledit Sieur de Moranget fut aſſaſſiné. Le Sieur de la Salle donc inquiet du long retardement de ſon Neveu & de ſes gens, dont il étoit ſeparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'euſſent été ſurpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anaſtaſe de s'engager avec lui à la recherche de ſon Neveu, & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Salle ne l'entretint que de diſcours de pieté, & s'étendit fort ſur les matieres de la grace & de

la prédeſtination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garanti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt ans de ſéjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient paſſés dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroiſſoit fort penetré des graces ſingulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anaſtaſe le vit accablé d'une profonde triſteſſe, dont il ignoroit lui même la cauſe. Il paroiſſoit dans un trouble qui le rendoit méconnoiſſable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette ſituation d'eſprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anaſtaſe fit tout ce qu'il put pour le tirer du profond aſſoupiſſement, où il étoit. Après deux lieuës de marche, il trouva la cravate enſanglantée de ſon laquais. Il aperçut deux aigles qui voltigeoient ſur ſa tête. Ces oiſeaux ſont aſſez communs dans ce païs-là. En même temps, il découvrit ſes gens, qui étoient ſur le bord de l'eau. Il s'aprocha d'eux, & leur demanda des nouvelles de ſon Neveu Moranget. Ces gens lui repondirent par des paroles entrecoupées, & lui montrerent le lieu où il il étoit. Le Pere Anaſtaſe ſuivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ayant leurs fuſils bandez à la main. L'un d'eux tira ſon coup ſur le Sieur de la Salle & le manqua. Le ſecond tira en même temps, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure aprés, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anastase Recollet s'attendoit au même sort: mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroyable de ce funeste coup. Il vit tomber le Sieur de la Salle à un pas de lui, ayant le visage tout ensanglanté. Il se jetta à lui aussi-tôt; l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes, l'exhorta du mieux qu'il put, dans la conjoncture où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le téms de recapituler sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendant ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il se trouvoit. Il serroit la main à ce Religieux à toutes les choses qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils venoient de faire commencerent à se frapper la poitrine & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu, sans avoir enterré le corps du Sieur de la Salle le mieux qu'il put. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Salle, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquelles il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses pro-

propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu réüssir dans les desseins, qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Salle m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de frequentes lectures, pendant les deux premieres années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & des funestes avantures arrivées à ceux, qui avoient deserté leur Compagnie: afin d'y faire demeurer ceux qui y étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Salle, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépot, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jesuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de peché veniel. J'ai reflechi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lorsque nous nous entretenions des histoires des nouvelles découvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moyens qu'il en

a lui même reglez: & incertain que j'étois de ma destinée, je me preparois à tout ce que Dieu voudroit m'envoyer, bien resolu de me soumettre paisiblement en toutes choses aux ordres de sa Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavelier Prêtre Frere du Sieur de la Salle, à qui il raconta le malheur qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrerent brusquement un moment aprés dans la Cabanne où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours : mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoitre ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier n'eut pas plutôt apris cette funeste nouvelle, qu'il se jetta à genoux. Le Sieur Cavelier son Neveu en fit de même. Ils croyoient tous deux que ces scelerats alloient les massacrer: ainsi ils se preparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux assassins touchez de quelques sentimens de compassion à la vûë de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre résolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtems incertains sur ce sujet. Quelques uns d'entr'eux qui avoient envie de revoir leurs parens se disculpoient autant qu'il leur étoit possible, & on en entendoit qui disoient souvent, qu'il falloit se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sieur de la Salle, & enfin après plusieurs deliberations ils resolurent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent tous ensemble durant plusieurs jours, & passerent plusieurs Rivieres & Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Sieurs Caveliers comme de valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déja la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre l'Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & l'assassin du Sieur de la Salle. Chacun des meurtriers prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination. Ils avoient passé chez les Cenis, où ils avoient fait quelque sejour. Ils étoient même déja arrivez chez les *Nassonis*, où les quatre déserteurs, dont j'ai fait mention ci-devant, les rejoignirent. Se voiant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la dissension, qui s'étoit mise entr'eux, leur ayant fait prendre la funeste resolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez, faisant même semblant de se vouloir confesser : mais cela ne dura pas longtems. Ceux qui avoient le plus de regret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangerent du côté de Hans. Cet homme, deux jours aprés, ayant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il ti-

ra un coup de pistolet au Meurtrier du Sieur de la Salle, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître. Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sieur de Moranget. Il eut le tems de se reconnoitre; aprés quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moien de l'éteindre; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisiéme Autheur de ce detestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sieur de la Salle: mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura là.

Par ce moien Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituer, parcequ'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de mârcher en guerre contre les *Kanoatinnos*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenérent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, aprés lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer avec eux: mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du païs des *Cénis*, & parmi eux étoient les Sieurs Cavelier Frere & neveu du Sieur de la Salle, le Sieur Joutel, le Pere Anastase, avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défraïer sur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Nassonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs rélations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitérent d'y aller avec eux, ajoutant, qu'ils en feroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs fléches. Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils emploiérent à cela dix ou douze jours de temps jusques au troisiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anastase n'aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance : Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumés aux fusils. D'ailleurs ils ne savoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à compren-

dre, comment ils pouvoient recueillir des diſcours des *Naſſonis*, que les Eſpagnols exerçoient de grandes cruautez ſur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux ;] Ainſi ils ne pouvoient point du tout entendre ce que leur diſoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

IX. Les *Cénis* donnérent deux Sauvages pour guides à ces ſix Européens, qui continuérent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, & vers le Nord-Eſt. Ils paſſérent quatre grandes Rivieres, & pluſieurs Ravines peuplées de pluſieurs Nations. Ils trouvérent les *Haquis* à l'Eſt, les *Nabiri* ou les *Naanſi*, peuples puiſſans, qui ſont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le 13. Juin des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeuneſſe, qu'ils trouvérent à une lieüe de leur village les reçurent avec le Calumet, & le leur donnerent à fumer. Les uns conduiſoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils diſoient, que c'étoient des Eſprits venus de l'autre Monde. Tout le village étant aſſemblé les femmes, ſelon leur coutume, leur lavérent la tête & les pieds avec de l'eau chaude : aprés quoi on les plaça ſur une eſtrade couverte de Nattes blanches fort propres. Les feſtins vinrent enſuite, les danſes du Calumet, & d'autres réjouiſſances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne connoiſſent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces

peuples

peuples ont une ombre de Religion. Mais leurs idées sont fort confuses, & fort embroüillées. Ils semblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils sont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des representations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavelier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer que tout cela se fît par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Salle l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez prés du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même tems. C'étoit un abyme, où il fût noié en un moment. Peu de tems aprés on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en cérémonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obséques. On prit de là

oc-

occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame, pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra le mort sur une eminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fît faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où l'on trouve trois Nations fameuses, les *Natches*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches* Ces Voiageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où l'on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouïdiches* ils rencontrérent trois Guerriers de deux Nations, apellées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingt cinq lieües plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajeux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques possibles de joye & d'éstime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlérent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sieur de Tonti Napolitain. Ils ajoutérent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut être par leur village. C'étoit le Sieur de la Salle.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, &

en fît ſortir ſa famille. On les y regala durant pluſieurs jours de toutes ſortes de viandes. On fît même un feſtin public, où le Calumet fût danſé durant vingt quatre heures avec des chanſons faites expres, que le Chef entonnoit de toute ſa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fuſils, qu'ils ne connoiſſoient point avant cela. Au milieu de ces rejouiſſances le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Salle tira trois coups de piſtolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuſe de Caſtors & de Loutres, dont le tranſport ſeroit fort facile par une Riviere, qui eſt voiſine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refuſérent pour témoigner leur desintereſſement, & ils leur firent des preſens de haches & de couteaux. Enſuite ils partirent avec deux *Cahinnio*, pour leur ſervir de guides aprés avoir reçu les Ambaſſadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüeſt, & du Sud-Eſt. Ils eurent le plaiſir de traverſer pendant quelques jours les plus beaux païs du monde entrecoupez de pluſieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils paſſerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, aprés une marche d'environ ſoixante lieües, ils arrivérent aux *Oſſottöez*, qui habitent ſur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüeſt, bordée des plus beaux

bois

bois du monde. Les peaux de Castors & de Loutres s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelleteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur. C'est la fameuse Riviere des *Akansa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anastase dit qu'ils commencérent pour lors à se reconnoitre. Cependant il savoit bien, qu'aucune des quatre personnes qui étoient avec lui n'avoit jamais été, non plus que lui, sur le Fleuve Meschasipi. En effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680, & depuis le Sieur de la Salle y avoit été en 1682. jusqu'aux *Akansa*. Aparemment que le Pere Anastase croioit être pour lors au Fort de Crevecœur situé chez les Ilinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voioit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sieur Joutel, & aux deux autres hommes qui restoient, de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulierement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la découverte de la Louïsiane. *Couture* fît connoitre, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Salle pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux

lieux, & pour les mettre en ſeureté contre les inſultes des Iroquois leurs ennemis jurez. Ils viſitérent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Dogînga*, & les *Kappa*. On leur fît par tout les feſtins, les harangues, & les danſes du Calumet avec toutes les marques poſſibles de joie. Ils étoient logez dans la maiſon de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit ſouhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reſte quelques affaires qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur reſolution ſur le champ. L'on aſſemble les Chefs & les Anciens des villages, aprés quoi on delibere ſur les choſes, dont il s'agit. Ces Voiageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Meſchaſipi, & pouſſer juſques aux Ilinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïſiane, la Riviere Seignelay, pour faire honneur au Miniſtre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit ſoin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anaſtaſe dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Aprés que le Conſeil eût été aſſemblé ſur ce ſujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faiſoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de ſorte qu'ils congedierent les *Ca-*

bin-

hinnio avec des presens, dont ils furent satisfaits. Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Salle, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la veritable embouchure du Fleuve Meschasipi, non plus que le Pere Anastase, qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontrée par le moien des Sauvages, qui le conduisoient, ce n'a été que par la connoissance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la suite.

X. Aprés quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastase, s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Meschasipi. Ils le traversérent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voiage à pied, parce qu'ils avoient laissé aux *Akansa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient fait jusques là, ne lui permettoit pas d'achever le Voiage à pied.

Le Pere Anastase croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Ilinois, ils avoient bien encore 400. lieües de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter.

L'au-

L'autre de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, sinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voiage. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres qui dura plusieurs jours les fît extremement souffrir pendant ce tems-là.

Le Pere Anastase ajoute, qu'ils avoient déja fait deux cens lieües par le travers des terres depuis la Baye de St. Louïs, savoir cent lieües jusques aux *Cénis*, soixante au Nord-Nord-Est, & les 40. dernieres à l'Est-Nord-Est. Depuis les *Nassonis* jusques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Est. Des *Cadodacchos* aux *Cahinnio* & aux Mentons 25. à l'Est-Nord-Est, & des *Cahinnio* aux *Akansa* 60. à l'Est-Nord-Est. Ils continuérent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient oüi parler au Sieur de la Salle en 1682. excepté qu'ils allérent aux *Sicacha*. Le Pere Anastase dit, que le Sieur de la Salle n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma seconde Relation. Le village principal est à 25. lieues à l'Est des *Akansa*. Cette Nation est forte & nombreuse. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes sortes de pelleteries. Les Chefs leur apportérent plusieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offri-

offrirent même d'aller s'habituer ſur la Riviere *Ouäbache*, pour être plus prés du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuſe Riviére *Ouäbache*, eſt bien auſſi grande que le Fleuve Meſchaſipi. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle ſe décharge dans le Meſchaſipi, eſt éloignée des *Akanſa* de deux cens lieües, ſelon l'eſtime que le Sieur de la Salle leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette diſtance en droite ligne par les prairies : mais elle ſe conte en ſuivant le Fleuve Meſchaſipi, qui fait de grandes Anſes, & qui ſerpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils paſſerent donc au travers de la Riviere *Ouäbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien ſoixante lieües de chemin en remontant toûjours le Fleuve Meſchaſipi juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Ilinois. Environ ſix lieües au deſſous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüeſt la fameuſe Riviere des *Maſſourites*, ou des *Ozages*, qui eſt pour le moins auſſi grande que ce Fleuve, dans lequel elle ſe décharge. Elle eſt formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui ſont habitées par des Nations fort nombreuſes, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre eſt de 200. Cabannes, les *Paneaſſa*, les *Pana*, les *Panaloga*, & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*. On y comprend auſſi les

les *Ozages*, qui font dix ſept Villages ſur la Riviere de leur nom, laquelle ſe décharge dans celle des *Maſſourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Salle y ont auſſi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanſa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom, & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouäbache* à celle des *Maſſourites*. Ou trouve là le Cap de St. Antoine de *Padoüe*. C'eſt dans ces endroits, où demeurent les Sauvages de la Nation, qui ſe nomme *Manſopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du ſeminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet arrivérent à l'embouchure de la Riviere des Ilinois. On compte de là juſqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, ſelon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aiſée, même aux grands batimens. Un *Chaouanon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à ſon village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui aportoit. Mais ils ſuivirent ce Sauvage de fort prés, & entrérent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduiſit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis ſous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fuſils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit deſtiné par

le

le Sieur de la Salle pour commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laissérent pas d'être reçus avec tout le bon accüeil possible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour temoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée. Cependant on ne peut s'empécher de reconnoitre que le triste sort du Sieur de la Salle a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voiage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschasipi, & il est mort malheureusement dans cette recherche sans avoir pu reüssir dans son entreprise. Cependant incontinent aprés sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voiage navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois. Il est constant qu'il y a un trés-beau port à l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toûjours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru ci-devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands

Vaiſ-

Vaiſſeaux peuvent monter plus de deux cens lieües depuis le Golphe de Mexique, & aller ainſi juſques à l'embouchure de la Riviere des Ilinois. Cette Riviere eſt navigable plus de cent lieües, & ſe décharge dans le Meſchaſipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogus*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouiſa*, & pluſieurs autres, dont on perd aiſément la mémoire, lorſqu'en y paſſant on n'a pas la commodité de faire toutes les obſervations neceſſaires.

Il y a apparence, que le Sieur de la Salle, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a eſtimé que la Baye de St. Louïs n'étoit qu'à 40. ou 50. lieües de l'embouchure de l'un de ſes bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entrepriſes, auſſi bien qu'à l'Océan. Il l'a ſans doute ainſi permis, afinque le Pere Anaſtaſe, qui eſt preſentement Vicaire des Recollets de Cambrai, decouvrît 110. Nations ſur ſa route, au défaut du Sieur de la Salle, ſans comprendre dans ce grand nombre pluſieurs autres peuples Sauvages, qui ſont connus à ceux par leſquels il a paſſé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne ſont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes ſortes d'uſage en fort grande quantité. Les Sauvages ſe croient bien payez d'un

bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baye de Saint Louïs au Golphe de Mexique dans le dessein de demeurer parmi les *Cénis* à son second Voiage, pour y établir la Mission. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit resté dans la Baye, devoit l'aller joindre afin de s'étendre chez les Nations voisines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeste du Sieur de la Salle l'aiant obligé de passer outre, il ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut être même, qu'il est presentement en ces païs-là avec le Pere Maxime Recollet natif de l'Ille en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sieur Chefdeville Missionaire de St. Sulpice à la Mission du Port de cette Baye. Il s'étoit destiné lui même à cela, parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques uns des gens du Sieur de la Salle, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voila l'extrait de ce que le Pere Anastase a écrit de son pénible Voiage. On ne sait pas au reste, ce que ces pauvres gens sont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sieur de la Salle, parcequ'il étoit de son devoir, aussibien que de celui de Monsieur Cavelier Prêtre, d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appartenans au defunt dans le Fort des Ilinois: parcequ'il lui avoit fait

toutes

toutes les avances qu'il avoit pu pour son entreprise. Il partit des Ilinois au printems de l'an 1688. avec le Pere Anastase, le jeune Cavelier, le Sieur Joutel, & un Sauvage, qui est presentement habitué aupres de Versailles. Ils arrivérent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Août suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement à Paris, aprés avoir essuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent conte de leur Voiage à Monsieur le Marquis de Seignelay.

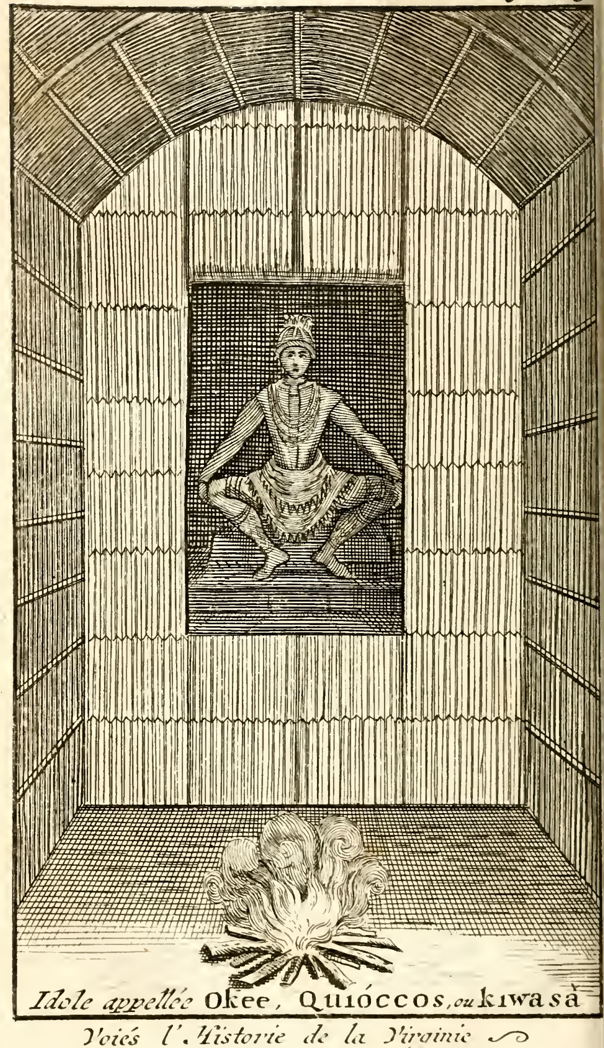
Voila l'histoire de ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, dont j'ai cru devoir donner connoissance au public, parce que c'est comme une suite du mien, & qu'il sert à confirmer plusieurs choses que j'ai avancées. Je passe presentement à la description de la Religion & des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voiage.

XI. Nos découvertes nous aiant fait connoitre la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale ; je ne doute point, que si l'on nous y renvoioit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé, on ne developpât enfin ce qu'on n'a pu éclairçir jusqu'à present, quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On à taché plusieurs fois d'en faire le Voiage : mais on n'a pu y reüssir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préallable on n'ait decouvert le Continent tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le

Nouveau Mexique. Il ſemble, que Dieu ne m'ait preſervé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voiages, que pour achever cette heureuſe découverte. Je m'offre encore d'y travailler, & je ſuis perſuadé que cette entrepriſe aura un ſuccés heureux moienant Dieu, ſi l'on me fournit les moiens de m'y emploier.

Jé ne ſuis pas ſurpris de ce que les Savans avoüent, qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'eſt peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'eſt établi dans ce vaſte Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoiſſance entiere, & les habitans même de ce Nouveau Monde, leſquels nous avons decouverts, & qui ſelon toutes les apparences en devroient être les mieux informez ne ſavent pas eux mêmes, comment leurs Ancêtres y ſont venus. Certes ſi dans l'Europe nous étions comme ces peuples, ſans l'uſage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque ſorte revivre les morts, qui rappelle le ſouvenir du paſſé, & qui conſerve la mémoire des choſes, il eſt certain, que nous ne ſerions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une eſpece de création du Monde. Ils diſent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec ſon Fils. C'eſt peut être pour cela, qu'ils content leurs genea-



Idole appellée Okee, Quióccos, *ou* kiwasà

Voiés l'Historie de la Virginie

nealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils eſt le principe de toutes les choſes bonnes, & que la femme eſt la cauſe de tout le mal. Ils croient que l'un & l'autre jouiſſent d'une parfaite felicité. Ils diſent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue ſur le dos d'une Tortue, qui la ſauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection ſur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement que cette objection eſt bonne pour ceux qui la font; mais qu'elle ne fait rien contr'eux, parce qu'ils ſont faits d'une autre maniere que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Eſprit que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atahauta*, eſt le Createur du Monde & qu'un nommé *Meſſou* en a été le reparateur aprés le Déluge. C'eſt ainſi qu'ils alterent & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoiſſance que leurs Ancêtres peuvent avoir eûe du Deluge univerſel. Ils diſent, que ce Meſſou ou *Otkon* allant un jour à la chaſſe, ſes chiens ſe perdirent dans un grand Lac, qui venant à ſe déborder couvrit toute la terre en peu de tems, & ne fît qu'un Abyme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Meſſou* ou *Otkon* amaſſa un peu de terre par le moien de quelques animaux, & ſe ſervit de cette terre pour réparer le Monde. Au reſte ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur. Quand donc on veut les deſabuſer de leurs folies, & les inſtruire de la veritable Création de l'Univers, ils diſent

que tout cela peut bien être veritable pour le Monde que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent, s'il y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent & du Meschasipi, qui racontent, à peu prés comme les precedens, qu'une femme décendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent conseil pour savoir qui d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fît sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre, qui fait presentement ce que nous appellons l'Amerique. Ils ajoûtent, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuïoit de n'avoir personne, avec qui elle pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement qu'elle ne faisoit. Il décendit d'enhaut un esprit, qui la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur Chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques démélez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur

meur extrémement farouche. Il avoit une haine mortelle pour ſon Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faiſoit tous les jours, ſe vit enfin obligé de s'en ſeparer. Il ſe retira dans le Ciel, d'où, pour marque de ſon juſte reſſentiment, il fait gronder ſon tonnerre de fois à autre ſur la tête de ſon malheureux Frere. Quelque tems aprés l'Eſprit décendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, diſent les Sauvages, eſt décendu ce grand peuple, qui occupe preſentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuſe que ſoit cette hiſtoire, on ne laiſſe pas d'y entrevoir quelque verité. Le ſommeil de cette femme, & la naiſſance de ſes deux fils ont quelque rapport avec le ſommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ſes côtes pour en former Eve. La deſunion de ces deux Freres eſt l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous repreſente la mort d'Abel, & le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque aſſez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué ſon Frere.

C'eſt une choſe déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embroüille l'eſprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils eſtiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Otkon*, *Okée Atahauta* ou *Manitou*, je ne ſçay quel reſſort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choſes:) ils font pourtant profeſſion de croi-

re l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on joüit de toutes ſortes de plaiſirs, & où l'on trouve de la chaſſe, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en ſement, car il y en a qui n'en ſément point, du Tabac, & mille autres choſes curieuſes & neceſſaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent aprés la mort. C'eſt pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, fléches, blé d'Inde, & viande graſſe, afin que les morts ſe puiſſent nourrir, diſent ils, en attendant qu'ils ſoient arrivez au païs des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choſes ſenſibles, ils eſtiment, qu'aprés la mort les hommes chaſſent encore les ames des Caſtors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loupsmarins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils ſe ſervent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur ſert encore pour le même uſage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des fléches à tuer les bêtes. Ils ont les mêmes penſées de la pêche: de ſorte que ces Ames ont beſoin ſelon eux des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élévent à ſept ou huit pieds de terre, n'ont beſoin de ces armes & des vivres que l'on met aupres d'eux, que pour faire le voiage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames ſe promenent viſiblement dans les Villages pendant un certain tems, & qu'elles prennent part à leurs feſtins, & à leurs régales. C'eſt pour cela, qu'ils leur laiſſent toûjours leurs portions.

Plu-

Plusieurs de ces Nations vont même jusqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y presente, de danses, & de presens de differentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les Os de ceux qui sont déja consumez, qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs païs. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens ou les emplois qu'ils leur assignent, la maniere dont ils croient que les ames vivent, leurs guerres, leur paix, leur police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables que leurs Peres ont inventées, & ausquelles ils ont donné du credit, les faisant passer à leurs enfans, qui y sont fortement attachez. On pourroit même soupçonner que les Sauvages de l'Amerique sont originairement issüs des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le düeil de leurs proches parens un An entier. Pen-

dant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le Frere du Defunt ont soin de la veuve.

Au reste il semble qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils ne laissent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse, dans ce que nous avons touché cy-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde: mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néantmoins un autre monde, où ils esperent de joüir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers en matiere de Religion, fins & rusez pour le commerce & pour leur profit: mais superstitieux jusqu'à l'excès.

XII. Nos Anciens Missionaires Recollets du Canada, & ceux qui leur ont succedé dans ce travail ont toûjours avoüé, comme je l'avoüe avec eux, qu'on ne reüssira jamais à convertir les Sauvages, si on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc necessairement, que pour les humaniser, les Chrétiens

de l'Europe ſe mélent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous ; ce qui ne ſe peut faire ſans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toûjours mis de grands obſtacles à l'aggrandiſſement des Colonies. Car dans le deſſein d'attirer tout le commerce, ces Meſſieurs n'ont jamais voulu ſouffrir, qu'on fît des établiſſemens particuliers pour s'habituer dans le païs, ni permettre même, que les Miſſionaires rendiſſent les Sauvages ſedentaires. Sans cela pourtant il n'eſt pas poſſible de rien faire pour la converſion de ces Infideles. Ainſi l'avidité de ceux qui veulent trop gaigner en peu de tems a retardé beaucoup l'établiſſement de la foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a auſſi cauſé beaucoup de préjudice. Il paroit donc de tout cela, que la Miſſion eſt fort pénible & fort laborieuſe parmi ces abondantes Nations. Ainſi il faut tomber d'accord, qu'il ſeroit neceſſaire d'emploier pluſieurs années, & de s'engager dans de grands travaux pour humaniſer ces peuples, qui ſont extremement groſſiers & barbares. C'eſt pour cela, qu'à la reſerve de quelques ſujets fort douteux on ne peut ſe hazarder d'adminiſtrer les Sacremens aux Adultes, qui ſemblent ſe convertir. Car on voit en effet qu'aprés tant d'années de Miſſion, on a fait trés peu de progrés, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainſi l'on n'avancera jamais le Chriſtianiſme parmi les Sauvages, ſi l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artiſans & de Laboureurs. Il faut même que la

traite avec les Sauvages ſoit libre & permiſe indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares ſedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le ſecours des perſonnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Chriſtianiſme. Ces gens pourroient contribuer enſuite avec les Miſſionaires à l'inſtruction de leurs Compatriotes. C'eſt un moien trés-propre ſans doute à fortifier l'établiſſement temporel & ſpirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes fort attachez au gain & au commerce, ſont peu ſenſibles à attirer la bénédiction de Dieu ſur eux, & à s'emploier à l'avancement de ſa gloire.

Dieu ſe plait ſouvent à éprouver ſes Enfans, & entr'eux ceux qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits, qui leur ſont les plus ſenſibles: mais les dangers, les travaux, les ſoufrances, & le ſacrifice même de leur vie leur ſeroient agréables, ſi en ſe devouant ainſi au ſalut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la conſolation de voir leurs entrepriſes couronnées de quelques ſuccés, par rapport à ſa gloire & à la converſion des Ames. Il eſt impoſſible qu'en jettant les yeux ſur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & ſur le peu de progrés, que l'on a fait juſqu'à preſent parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vaſtes païs, on ne ſoit obligé d'admirer en cela les jugemens inſcrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres ſeculiers fort Savans, & de Zelez

Reli-

Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire sentir, que la conversion des Ames est l'ouvrage de sa grace, dont les momens heureux ne sont point encore arrivez. Il se contente de nous voir gemir sous cette dépendance de son secours interieur Il est le témoin de nos larmes & de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le sacrifice de nos vœux, & agrée les supplications ardentes, que nous lui faisons d'avancer les temps de sa misericorde envers ces peuples ensevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les Ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adresse: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le temps qu'il en a marqué dans le secret de sa providence, & sera le juste remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succés: parce que ces nombreuses conversions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de différence entre les Missions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde, & continuées dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Ames; mais on ne remarque au-

jourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate & ſterile. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'inſenſibilité, un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere oppoſition aux Myſteres de la foi. Il faudroit des ſiécles entiers pour preparer ces Barbares à l'Evangile, avant que d'en eſperer quelque ſuccés: & pour comble de malheur Dieu a permis que le païs fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne penſent qu'à leur interêt, & qui ſont tout à fait inſenſibles à la propagation de la Foi.

Nos anciens Miſſionaires Recollets n'accordoient le Baptême aux Sauvages, qu'aprés de grandes précautions, de peur que ce Saint Myſtére ne fut profané. On voit encore aujourd'hui que ces Nations ſont très mal diſpoſées pour la Religion Chrêtienne. Elles ne paroiſſent avoir aucun ſentiment de Religion en general & ſemblent incapables des raiſonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoiſſance d'une Divinité. Ils écoutent comme des chanſons tout ce qu'on leur dit de nos Myſteres. Ils ont de grands vices naturels, & ſont attachez à des ſuperſtitions, qui ne ſignifient rien. Ils ont des coutumes ſauvages, brutales & barbares. Ils ſe laiſſeroient baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être bâtiſez, mais ſans aucun motif de Religion. Ceux qu'on peut avoir inſtruits tout un hyver, comme il m'eſt arrivé d'en inſtruire quelques uns pendant que j'étois au Fort de Fron-

Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de la Foi. On les trouve tous generalement ensevelis dans cette insensibilité pour la Religion. C'est ce qui a causé de terribles allarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Mission parmi les peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & ensuite admis au Baptéme retomboient aussitôt dans leur indifference ordinaire pour le Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres, de sorte qu'on profanoit visiblement le Baptéme en le leur administrant. Le Cas fut examiné à fonds, & discuté avec beaucoup de soin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les diligences possibles il fut conclu, qu'à l'égard des adultes & des enfans moribonds, de la mort desquels on seroit moralement assuré, on pourroit se hazarder à leur accorder le Baptême, lorsqu'ils le demanderoient, parce qu'on avoit droit de presumer que dans cette extremité Dieu donnoit quelques rayons de lumiere aux adultes, comme on croyoit l'avoir entrevû en quelques uns. Mais on déclara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptéme, à moins que par un grand usage, & après une longue & forte experience, on n'eut remarqué qu'ils étoient touchez, instruits, penetrez de nos Mysteres & absolument détachez de leurs coutûmes Barbares. On déclara de plus, qu'on pourroit administrer le Baptême à ceux qui seroient entierement habituez parmi

mi les Chrétiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humanisez, sur tout après avoir été bien instruits: & qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. On dressa un formulaire, & une espece de Canon fondamental pour servir de regle à nos Missionaires, afin qu'ils s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur emploi.

XIII. Nos anciens Missionaires Recollets ont connu plusieurs Nations differentes dans l'espace de plus de six cens lieues, dans les terres de l'Amerique septentrionale, & j'en ai visité un grand nombre d'autres, parce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai voyagé dans tout le Fleuve de S. Laurent, & dans celui de Missisipi. J'ai remarqué, comme mes predécesseurs, que les Sauvages ne manquent point de bon sens dans les choses qui concernent l'interêt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des mesures assez justes pour cela: mais c'est ce qui fait le sujet de mon étonnement, qu'étant assez éclairez pour leurs propres affaires, ils n'ayent rien que d'extravagant dans l'esprit, par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les maximes de la vie. Nous avons tous reconnu, que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet: tant ils ont l'esprit stupide & rempli de ténébres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement des sentimens confus de

Di-

Divinité. Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques uns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Otkon ou Manitou bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en aparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles qui sont inanimées, & ils s'y adressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de Sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Padoue sur le Mississipi.

Cependant ils ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prevention, caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en disent que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion. Les songes leur tiennent lieu de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement & de regles dans leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. La foi qu'ils y ont leur impose une espece de necessité, * parce qu'ils croient, que c'est un Esprit universel qui les

* Tout ceci est plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un esprit universel les inspire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil soit le plus grand de tous les Etres ; qu'on apelle cela comme on voudra, c'est reconnoître un être suprême, & la dispute ne sera jamais qu'une dispute de mots.

les leur inſpire pour les avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va ſi loin, que ſi leur ſonge leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre mauvaiſe action, ils l'exécutent en même temps, & la reparent enſuite par les moyens que nous dirons cy-après.

Les parens ſongent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui ſe mêlent d'interprêter ces ſonges, & qui les expliquent ſelon leurs inclinations. S'ils ne réüſſiſſent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque ſaut ou chute d'eau difficile à paſſer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de caſtor, du tabac, de la porcelaine, ou autre choſe ſemblable par maniere de ſacrifice pour s'attirer la faveur de l'eſprit qui y preſide. Il n'y a point de Nation, qui n'ait ſes Jongleurs. Peut-être n'y a t'il dans leur fait aucune communication avec Diable; mais cependant on peut dire, que cet eſprit malin regne dans toutes les impoſtures de ces Jongleurs; qu'il s'en ſert pour amuſer ces peuples & les rendre toûjours plus incapables d'être amenez à la connoiſſance du vrai Dieu. Ils ſont fort entêtez de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces impoſteurs ſe mêlent de prédire l'avenir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir preſque infini. Ils ſe vantent de faire venir la pluye, le beau temps, le calme, l'Orage, la fécondité & la ſterilité des terres, les chaſſes heureuſes ou mal-

heu-


Planche VII.
Pag. 282
Devins ou Iongleurs.
3.
Enclos
treil
lyse

heureuſes. Ils ſervent auſſi de Medecins & appliquent ſouvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la gueriſon des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorſions de ces trompeurs, lorſqu'ils ſe mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laiſſent pourtant pas d'avoir de l'adreſſe : quoi qu'ils ne gueriſſent perſonne & ne prédiſent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuſer ces pauvres peuples, lorſque l'évenement ne répond pas à leurs promeſſes, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien ſans recompenſe; mais s'ils ne ſont adroits à s'accrediter, & à trouver des défaites, lorſque la perſonne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entrepriſes n'ont pas le ſuccès, qu'ils en faiſoient eſperer, on les tue ſouvent ſur le champ ſans autre formalité.

Les ſauvages ſont attachez à d'autres ſuperſtitions, dont les Demons ſe ſervent pour les abuſer. Il croient, qu'il y a pluſieurs ſortes d'animaux qui ont une ame raiſonnable. Ils ont je ne ſai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Caſtors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui ſont les ſeuls animaux domeſtiques, qu'ils nouriſſent, parce qu'ils s'en ſervent à la chaſſe. Ils conſervent pretieuſement ces os & ont même de la repugnance à les jetter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps, & qu'elles en avertiſſent enſuite les bêtes vivantes, & celles qui ſont mortes.

Que

Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel est leur aveuglement & leur insensibilité pour toutes sortes de Religions ; de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les histoires. Il est vrai, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'atachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs réveries, il ne répondent rien, & demeurent comme stupides & hebetés. Ils écoutent nos mysteres avec la même indifference, qu'ils ont pour leurs propres réveries. J'en ai vû plusieurs qui sembloient se rendre à cette verité, qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'éfleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa premiere insensibilité.

XIV. L'insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaisie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faisons, ou par le secours que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous sommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux ; & qu'ils esperent que nous les défendrons contre leurs ennemis.

Ils recitent nos prieres comme des chansons sans aucun discernement de foi. Ceux que

que l'on a catechisez long tems sont fort chancelans. A la reserve d'un fort petit nombre, ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs superstitions à la la moindre fantaisie qui leur monte dans l'esprit.

Je ne sai si leurs prédecesseurs ont connu quelque Divinité : mais enfin leur langue, qui est fort naturelle & fort expressive en toute autre chose, est tellement sterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité, ou quelqu'un de nos mysteres.pas même les plus communs. C'est un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obstacle à la conversion de ces Peuples. C'est que la plûpart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'assujettir à l'indissolubilité du Mariage. *Ne vois tu pas bien*, disent-ils, quand on raisonne avec eux sur ce sujet, *que tu n'as point d'esprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrois tu, que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours?*

Un autre empéchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, consiste dans la coutume qu'ils ont de ne contredire personne. Ils croient en effet qu'on doit laisser chacun dans son opinion, sans entreprendre de la combattre. Ils croient, ou font semblant de croire tout ce que vous leur

leur dites. C'eſt une inſenſibilité, & une indifférence profonde pour toutes choſes, mais ſur tout en matiere de Religion, dont ils ne ſe mettent point en peine. Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'eſperance de ſouffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le ſens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cauſe de Religion. Ils laiſſent chacun dans ſa créance. Ils aiment ſeulement les ceremonies exterieures de notre Egliſe. Ils ne font la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, par brutalité, par yvrognerie, par vengeance, par entêtement de ſonge. Ils ſont incapables d'ôter la vie à perſonne en haine de ſa Religion. Tout eſt brûtal dans leurs inclinations. Ils ſont naturellement gourmans, & ne connoiſſent point d'autre félicité dans la vie que le plaiſir de boire & de manger. On remarque cette brutalité juſques dans leurs yeux & dans leurs divertiſſemens, qui ſont toujours précedez & ſuivis de feſtins.

L'eſprit de vengeance, dont ils ſont animez, eſt encore un grand obſtacle au Chriſtianiſme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation : mais ils ſont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils ſont naturellement inconſtans, médiſans, moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque choſe ſur eux, & les diſpoſer à la foi, il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'eſt ce qu'on ne peut faire ſi tôt, parce qu'il faut auparavant

vant multiplier les Colonies, & les étendre par tout. Lorſqu'ils ont paſſé quelques ſemaines avec les Européens, ils ſont obligez d'aller à la guerre, ou à la chaſſe & à la péche, afin d'avoir dequoi ſubſiſter : & cela les débauche ſans doute extrémement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers métiers, comme les Européens : aprés quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces, & plus civiliſées.

Les Sauvages ont des feſtins d'Adieu, de remerciment, de guerre, de paix, de mort, de mariage & de ſanté. Ils paſſent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à perſonne de quitter l'aſſemblée, que l'on n'ait tout mangé & ſi l'on ne peut plus manger, on eſt obligé de louer quelqu'un qui qui ſoit en état de tenir la place de ceux qui ſont repus. Ils ont encore d'autres feſtins pour la gueriſon des malades. Ils en ont auſſi de communs. Autrefois ils avoient des feſtins d'impudicité, où les hommes & les femmes ſe mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez ſurprenantes. Mais s'ils font encore preſentement de ces feſtins, c'eſt fort rarement, & lors qu'ils ſont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'eſt ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'enſuite d'un ſonge, & ſouvent parce que la fantaiſie leur en vient dans l'eſprit. Par fois auſſi ils ne s'y engagent que parce que les autres ſe moquent

d'eux

d'eux. *Tu n'as point de courage*, disent-ils; *tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes.* Alors ils se piquent d'honneur, & aprés avoir tué quelques bêtes fauves, ils font un festin & exhortent leurs voisins à les accompagner dans leur entreprise. Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de boulleau. Alors ils se rendent dans la cabanne de celui qui les a inviteż; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chansons de guerre: *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des esclaves. Je mangerai des hommes*, & autres choses semblables.

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudieres de ceux qui en ont, ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce: aprés quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invité au festin chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce temps-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence; si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux aplaudit de temps en temps à celui qui les a conviez à ce festin de guerre, en répondant *Netho* ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voila qui est fait. Je partirai demain*,

main, dans deux ou trois jours, ſelon le projet qn'il a fait. Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'aſſurent qu'ils le ſuivront par tout pour le vanger de ſes ennemis. *Voilà qui va bien mes Neveux*, leur dit-il. *Nous partirons dans trois jours.* Les Sauvages font ſouvent douze ou quinze feſtins de cette ſorte avant que de partir.

Autrefois ces Barbares faiſoient des feſtins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la diſcretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entrepriſes.

Lors qu'ils marient lenrs enfans, ils ne font point de feſtins pour l'ordinaire : mais s'ils s'aviſent d'en faire, ils obſervent de certaines ceremonies pour cela. La premiere choſe qu'ils font, c'eſt de ſonger à la mangeaille. Pour cet effet ils rempliſſent de viande les chaudieres, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la ſagamité eſt cuite, ils vont appeller leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils diſent, *je t'invite à mon feſtin.* Auſſi tôt dit, auſſi tôt fait. Il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs Utenſiles ordinaires. Le Maitre de la cabanne fait la diſtribution des parts fort juſte : & celui qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'on ait

tout mangé. Aprés le repas l'on chante & l'on danse, puis sans autre formalité de remerciment chacun retourne en sa cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les festins pour guerir les malades se font presque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez qu'aux malades. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond silence & le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant, *Voilà pour le couvrir*, *pour faire une Cabanne*, *ou pour faire une pallissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Aprés qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassassiez, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre. & dégraissent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier. Les frequentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation, qu'un Capitaine Sauvage des *Issati* ou *Nadouessans*, nommé *Aquipaguetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela


2
6
7
3
4
5
8
9
9



cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la foi de l'Evangile. C'est ainsi que les Missionaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus consideré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin. Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; aprés quoi toute la Nation le considere comme s'il étoit effectivement né dans leur pays, & le parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de frere, d'oncle, de neveu, ou de cousin, par rapport à ceux qui sont de cette famille & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Les Missionaires font assembler un Conseil pour s'accrediter davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conseil toutes les assemblées qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui se rendent dans ces assemblées sont assis à terre dans une cabanne ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont religieux observateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Missionaires s'expriment dans ces Assemblées par eux-mêmes, quand ils savent la langue de la Nation, ou par des Interprêtes. Ils font connoitre qu'ils vont

ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Ensuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur païs pour les instruire de la Loi de Dieu, qui est le seul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionaires, & temoignent que leurs personnes leur sont agreables: mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du spirituel. Les Missionaires leur font donc present de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & surtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite jamais d'aucune affaire avec eux sans leur faire quelque present de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter*, c'est-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces presens. Ils les déclarent publiquement Citoyens, ou enfans de leur pays; & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent, Fils, Freres, Cousins, selon les dégrez de parenté. Ils font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez, que si c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

J'ai oublié de remarquer dans ma Relation précédente, que le grand Chef des *Issati* nommé *Ouisicoudé*, ou *Pin percé*, m'appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations, d'avoir pour Frere un

un Capitaine abſolu, comme étoit cet homme. Au reſte il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par ſon grand courage. Il avoit été pluſieurs fois à la guerre contre dix-ſept ou dix-huit Nations ennemies de la ſienne, & en avoit apporté des têtes, ou amené des priſonniers.

Ceux qui ſont vaillans & courageux ſont fort eſtimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les fléches & la Maſſue. Mais ils ſont fort adroits à s'en ſervir. Ils ſont dégagez & robuſtes. Je n'ai vû parmi eux ni borgne, ni boſſu, ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'eſt point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils ſe mettent ſeulement enſemble pour tout le temps qu'ils s'accordent entr'eux, & que la ſympathie ſubſiſte entre les parties. Dés qu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, ils diſent, comme je l'ai déja remarqué, *ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi a'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'eſt pas content de ſa femme. Il ne faut pas que nous ſoyons quatre malheureux pendant le reſte de nos jours.* Aprés quoi ſans autre formalité ils ſe ſeparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non pour faire habiter enſemble les jeunes gens. Leur âge ne le permet pas: mais ils attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choiſiſſent. En effet quand il revient de la chaſſe, le Pere de la

fille a la diſpoption des pelleteries, & de la chaſſe qu'il a priſes. Mais il faut auſſi que la fille porte la ſagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes preparées pour les repas de ſon Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils ſont quelquefois cinq ou ſix ans dans cet état.

Lors qu'ils ſe marient, ils font des feſtins avec beaucoup de pompe & de réjouïſſance. Par fois tout le village y eſt invité. Chacun y fait grande chere. Aprés le repas ils chantent, & danſent à leur maniere.

Ils ſe marient ſouvent ſans bruit, & il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'eſt point marié recherche une fille, ou une femme qui n'eſt point mariée non plus. Il lui dit ſans façon, *veux-tu venir avec moi? tu ſeras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle réve pendant quelque tems tenant ſa tête entre ſes deux mains. Pendant qu'elle penſe ainſi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient ſa tête de la même maniere, & demeure dans un grand ſilence. Aprés que la femme ou la fille a révé quelque tems, elle dit *Netho*, ou *Niaoua*, ce qui ſignifie, j'en ſuis contente. L'homme ſe leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'eſt à dire, voilà qui eſt fait. Le ſoir la femme ou la fille prend une hache de fer : & ſi ceux de ſa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui eſt faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois : après quoi elle ſe rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met ſon bois à terre, entre, & s'aſſied auprès de cet homme, qui ne lui fait

fait aucune careſſe. Quand ils ont été aſſez longtems ſans parler, le Mari lui dit en langue Iroquoiſe, *Sentaoüy*, il eſt temps de ſe repoſer, ou couche toi. Quelque temps après cet homme ſe rend auprès d'elle & ſe couche à ſon tour. On en voit rarement qui faſſent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent ſouvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient ſortis. Ils ſe quittent fort facilement, & ſans bruit. Ils n'ont qu'à ſe dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui eſt fait. Ils ne ſe voyent plus qu'avec la derniere indifference. Ils ſe battent pourtant quelquefois avant que de ſe quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'eſt pas pour longtemps. Quand ils ſe quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui ſert de petite juppe avec ſa couverture. Ordinairement les enfans ſuivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu ſont communs. Il y en a qui ſuivent leurs Peres: mais preſque tous les Sauvages qui font divorce laiſſent leurs enfans à leurs femmes, diſant qu'ils ne croient pas qu'ils ſoient d'eux. En quoi ils diſent ſouvent la verité, parce qu'il y a trés-peu de femmes Sauvages qui ſoient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre préſent que ce ſoit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoïent capables de contracter mariage & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens : mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisement de leurs maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoitre. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement : d'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent & qui les maltraitent : mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit batu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le choix des belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes.

que

que fort rarement & pour de grandes raiſons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, leſquèlles ſont au déſeſpoir, quand leur mari eſt bon chaſſeur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoiſonner. J'en ai vu à qui cela eſt arrivé, & à qui j'ai ſauvé la vie en leur faiſant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chaſſe du Caſtor au Printems, ils laiſſent ſouvent leurs femmes au village pour ſemer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en louent une autre pour aller avec eux. Quand ils ſont de retour, ils lui donnent un Caſtor ou deux, & la renvoient à ſa cabanne. Ils ſe remettent enſuite avec leurs femmes, comme ſi de rien n'étoit. Cependant ſi la derniere leur plait davantage, ils changent la premiere ſans façon, & ces Sauvages ſont ſurpris, de ce que les Européens n'en uſent pas de même. Un jour que pendant ma Miſſion au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là; les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent; *Tu n'as point d'eſprit. Prens un autre homme pour le preſent, & quand le tien ſera de retour, tu laiſſeras celui que tu auras pris.* Cette grande inconſtance, & le changement continuel de femmes ſont fort oppoſés aux maximes de l'Evangile, que nous tachions d'inſpirer aux Sauvages. Il en eſt de même des Nations du Sud & du Miſſiſſipi. On y voit regner la Poligamie. Dans tous les pays de la Louïſiane on trouve des Sauvages, qui ont ſouvent juſqu'à dix ou douze femmes. Ils

N 5 épou-

époufent fouvent les trois fœurs, difant pour raifon, qu'elles s'accommodent mieux enfemble que des étrangeres.

Quand un homme à fait fes prefens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent époufer, elle eft à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les prefens, qu'ils en ont reçû: mais cela arrive affez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidelité, le Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balaffre au vifage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en eft quitte pour un prefent qu'il fait aux Parens de la défunte pour effuier leurs larmes. C'eft l'expreffion dont ils fe fervent. J'en ai vû plufieurs marquées au vifage, qui ne laiffoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des pays chauds font plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là font fi ombrageux fur ces matieres, qu'ils fe font des playes, & quelquefois même ils fe tuent par je ne fai quel aveugle tranfport d'amour, qui les pouffe jufqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, difent-ils, que le commerce des femmes les épuife, affoiblit leurs genoux, & les rend pefans à la courfe. Ceux qui s'en approchent avant cet age-là paffent pour des gens qui ne font propres ni à la guerre, ni à la chaffe.

Les hommes du Sud font ordinairement nuds. Mais les femmes y font couvertes

en partie d'une peau paſſée fort proprement, ſur tout dans les cérémonies. Les filles ont des friſures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs cheveux à la Bohemienne. Elles les engraiſſent, & ſe peignent le viſage de toutes ſortes de couleurs, auſſi bien que les hommes.

XVIII. Quand les Sauvages ſont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour ſe fortifier les membres, & s'ils ont du mal aux cuiſſes ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, & ſe font des ſcarifications ſur la partie où eſt la douleur. Lorſque le ſang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leurs pierres, juſques à ce qu'il ceſſe de couler, & enſuite ils frottent ces playes d'huile d'Ours, & de graiſſe de bêtes fauves. C'eſt un remede ſouverain. Ils en uſent de même, quand ils ont mal à la téte ou au bras. Pour guerir des fiévres tierces ou quartes, ils compoſent une medecine avec une certaine écorce qu'ils font bouillir. Enſuite ils la font avaler au malade apres ſon accès. Ils connoiſſent des herbes & des racines, avec leſquelles ils gueriſſent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes aſſurez contre le venin des Crapaux, des ſerpens ſonnettes & autres animaux dangereux : mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont nous avons déja parlé ſous le nom de Jongleurs. Ce ſont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaiſant les Medecins d'une maniere

pleine de superstition. Ils n'emploient aucun remede: mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire importante & difficile. Ce Jongleur vient enfin, aprés s'être bien fait prier, s'aproche du malade, le touche par tout le corps, & aprés l'avoir bien manié, & consideré, il dit, qu'il y a un sort en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce sort, mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réüssir. Les amis du malade, qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon*, *Tchagon*, c'est à dire, courage, courage. *Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu sais.* Alors le Jongleur s'assied avec gravité, songe pendant quelque tems aux remedes dont il se veut servir: Aprés quoi revenant comme d'un profond sommeil, il se leve & s'écrie; Voilà qui est fait. *Un tel*, écoute: *la vie de ta femme, ou de ton enfant est pretieuse. N'épargne rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin, que tu donnes telle ou telle chose, que tu fasses ceci ou cela.* En même temps on execute les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages se mettent dans une étuve, & chantent à gorge déployée, faisant sonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde, au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens, & font un bruit
épou-

épouvantable. Le Jongleur, qui eſt cependant auprés du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi ſelon l'endroit où il a dit qu'étoit le ſort. Il lui fait ſouffrir des peines capables de le faire mourir, & ſouvent ſortir le ſang par le bout des doits des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choſes, il montre une peau, une treſſe de cheveux de femme, ou autre choſe ſemblable, & dit, qu'il a tiré le ſort du corps du Malade.

Je baptiſai un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroiſſoit étre en un danger certain de mort: mais le lendemain il ſe trouva gueri contre mon attente. Quelques jours après ſa Mere raconta aux autres femmes en ma préſence, que j'avois gueri ſon enfant. Elle me prenoit pour un jongleur, diſant que j'étois admirable, que je ſavois guerir toutes ſortes de maladies en mettant de l'eau ſur la tête & ſur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur auſtere & melancolique, & que je ne vivois que de ſerpens & de poiſon: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faiſoient de moi à l'occaſion du bapteme de cet enfant. Ces impoſteurs ajoutoient, que nous avions tous une queuë comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu du ſein, & qu'elles portent cinq ou ſix enfans à la fois. Ils diſoient encore pluſieurs autres impertinences pour nous rendre odieux.

Ils en usoient ainsi, parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencerent à me soupçonner. Dés qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisonné, & que si je ne le guerissois on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alénes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas: Aprés quoi je donnois une prise de Theriaque au malade. C'est ainsi que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réüssissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaise disposition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages sont fort robustes. C'est ce qui fait qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traitet delicatement: aussi ne les voit-on sujets à aucune des incommoditez que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont ni gouteux, ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux. Ils ne sont non plus sujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont si portez à la gourmandise qu'ils se relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la sagamité auprès d'eux,

Ils

ils mangent comme des chiens ſans ſe lever. Ils ne laiſſent pourtant pas de faire de grandes abſtinences, qui ſeroient inſupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occaſion deux ou trois jours ſans manger, & tout cela ſans diſcontinuer leur travail, ſoit à la guerre, à la chaſſe, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord ſont ſi endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds ſur la neige, & s'y veautrent comme les cochons dans la bouë. Ils ne ſentent point les piqueures des Maringouins. Il eſt vrai que le grand air auquel ils s'expoſent, depuis qu'ils ſont nez, contribue en quelque ſorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoitre, que cette grande inſenſibilité vient auſſi d'un temperament fort & robuſte. Nos mains & nos viſages ſont toujours à l'air, & n'en ſont pas moins ſenſibles au froid. Lors qüe les hommes ſont à la chaſſe, ſur tout au printemps, ils ſont preſque toujours dans l'eau, quoi qu'elle ſoit fort froide. Néanmoins ils en ſortent frais & gaillards, & s'en retournent à leurs Cabannes ſans ſe plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils ſont par fois trois ou quatre jours derriere un arbre ſans preſque rien manger, ſe tenant ainſi en embuſcade, en attendant qu'ils puiſſent faire quelque coup. Ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent vite & fort longtemps. Les Nations de la Louïſianne & du Fleuve Miſſiſſipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux ſauvages leſquels ils n'atteignent à la courſe. Ces Sauvages du Sud, quoi

quoi que dans un Païs chaud & plus delicieux que les terres du Nord, ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, qui dorment sur la neige envelopez dans une petite couverture, sans feu & sans Cabannes.

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes. Elle est même en quelque maniere plus forte & plus robuste. Elles servent de portefaix, & ont tant de vigueur, qu'il y a trés-peu d'hommes en Europe, qui en aient autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation, qu'elles se chargent ordinairement de deux ou trois cens livres pesant, & mettent encore leurs enfans par dessus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il est vrai, qu'elles vont assez lentement. Cependant elles ne laissent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voiages de trois ou quatre cens lieues, comme si ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteau, pour faire un Arc & des fléches. Leurs femmes accouchent sans peine. Quelques unes sortent de la Cabanne, se retirent toutes seules dans quelque bois à l'écart & reviennent ensuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant envelopé dans leur couverture de

peaux.

peaux. Les autres, ſi les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, ſe delivrent de leurs enfans ſur leurs nattes, ſans crier & ſans faire de bruit. Le matin elles ſe levent, & travaillent à l'ordinaire, comme ſi de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles ſont enceintes, elles ne laiſſent pas d'agir, de porter des fardeaux fort peſans, de ſemer du blé d'Inde & des Citrouïlles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que leurs enfans ſont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déja dit, qui ſoient boſſus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur eſprit ſe formeroit facilement, ſi l'ou pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côte du Nord ont toûjours été couverts, même avant qu'ils euſſent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les femmes s'habilloient de peaux paſſées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même maniere: mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemiſe, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui eſt liée devant & derriére avec une ceinture, & qui les couvre juſques aux genoux. De plus ils ont des bas ſans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils ſe ſervent de ſouliers faits de peau paſſée.

Quand ils reviennent de la chaſſe au printems, ils troquent leurs pelleteries contre

des

des juſtaucorps, des ſouliers & des bas. Quelques uns portent des chapeaux par complaiſance pour les Européens. On leur voit auſſi quelquefois des couvertures, dans leſquelles ils s'envelopent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils ſont dans leurs Cabannes. Ils demeurent ſouvent tout nuds, n'aiant qu'une ſeule bande de drap, dont ils ſe ceignent en hyver. Elle eſt attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuiſſes juſques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque feſtin, ils ſe barbouïllent le viſage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voient point pâlir de fraïeur. Ils rougiſſent auſſi leurs cheveux, & les coupent en diverſes manieres, ſur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plûtôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que juſqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laiſſent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, ſelon leur fantaiſie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui enſuite mettent du duvet ou de petites plumes ſur leurs têtes. Par fois ils y attachent vers les oreilles de grandes plûmes panachées. Il y en a qui ſe font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques uns de peaux paſſées, qui ſont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord ſont habillées comme les hommes, à la reſerve d'une bande d'é-

d'étoffe tournée en maniere de jupe, qui décend à peu pres vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouïllent les temples, les jouës, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nuds jusques à ce qu'ils soient capables de mariage. Et quand même ils sont couverts, on leur voit toûjours ce que la nature ne permet pas de decouvrir; à moins qu'ils n'aient des chemises. Les petites filles commencent à se couvrir à l'âge de cinq ou six ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité, & qu'ils se couvrent un peu mieux qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louïsiane & du Meschasipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres, & cela jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, parce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes filles sur tout, portent * à leur col de la rassade, & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doit, qui sont faits en maniere de petits tuïaux, & qui leur ser-

* Voi. Plan. I. & Plan. IV.

vent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes sont de poil d'Ours, d'autres sont melées de l'un & de l'autre.

Les plus considerables des Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac où ils mis leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espéce de robe avec des peaux passées d'Ours, de Castors, de Loutres, d'Ecureuïls noirs, de Loups, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroitre aux assemblées, où ils tiennent Conseil avec autant de gravité, que des Senateurs de Venise. Pour les Sauvages de nôtre derniere découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, ils paroissent toûjours tout nuds en toutes occasions. Il semble même qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de termes impurs, & ils vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, qui ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bouleau, sur une peau passée, sur une couverture de laine, sur une robe de Castor, ou sur un Capot. Ils sont six ou

sept

ſept à jouër. Mais il n'y en a que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & enſuite ils frappent du fond du plat contre terre pour méler ſix noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'eſt qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement pluſieurs jeux pour gagner la partie, ſelon qu'ils en ſont convenus entr'eux. Tous ceux qui ſont de la partie joüent les uns aprés les autres. Il y en a qui ſont ſi adonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouënt juſqu'à leur Capot, & leur robe fourée. Ceux qui joüent crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agiſſoit de la déciſion d'un empire. Ils font ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le ſort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils ſe frapent les épaules d'une ſi grande force, qu'ils ſe les rendent noires de coups. Ces Barbares joüent auſſi fort ſouvent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans ſa main; puis ſans les regarder il les partage en deux, enſuite il en donne une partie à ſon adverſaire. Celui qui a nombre pair ou impair ſelon qu'ils en ſont convenus gagne le jeu. Les enfans Sauvages ſe mélent auſſi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, parcequ'ils n'y riſquent rien. Les femmes ni les filles n'oſent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu ſavoir la raiſon.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages,

ges, qui eſt commun aux enfans de l'Europe. Ils prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque choſe de ſemblable. Enſuite ils en mettent dans une main, & ſe demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbares ſe divertiſſent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoiſe *Ounonhayenti*. Mais c'eſt plûtôt un commerce qu'un jeu. Ils ſe mettent dans deux Cabannes, ſix dans l'une, & ſix dans l'autre. Il en vient un enſuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui ſont dans la Cabanne, y répondent par une eſpece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repetant *Ounonhayenti*. Ceux qui ſont dans la Cabanne répondent du creux de l'eſtomach Hon, par cinq fois: Le crieur aiant achevé ſa chanſon jette ſa marchandiſe dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les ſix autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux députent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il ſouhaite en échange un Capot, une chemiſe, une paire de ſouliers, ou autre choſe ſemblable. Un ſecond d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandiſe qu'on a jettée, ſi elle n'agrée pas.

Ces cérémonies ſont accompagnées de chanſons, que les uns & les autres chantent. Il y a ſouvent des Villages entiers de Sauva-

va-

vages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Ounonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Ensuite ils le font voltiger en l'air en le frapant avec le plus grand. Un autre le va chercher . & le jette aprés celui qui l'a fait sauter. Ils font aussi un Peloton de joncs ou de fueilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amusent le soir, pendant l'hyver à raconter des sornettes, aupres du feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand panchant pour la guerre, parcequ'ils sont fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu ; dussent ils attendre jusqu'à la troisiéme ou quatriéme generation, & détruisent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent ce qui reste de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suédois, ensuite les Hollandois, les Anglois, & les François

ont donné des armes à feu, paſſent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui ſont connus juſqu'à preſent. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reſte de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire enſemble la guerre à toutes les Nations, qui leur ſont ennemies, quoi que ſituées à cinq ou ſix cens lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & ſont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoioit du ſecours & des proviſions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois ſeroient capables de les ruïner, par les raiſons que j'ai touchées dans ma Relation précedente. On ne gagne rien ſur eux, parce que leurs depoüilles ſont de trés-peu de conſequence: mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ſes voiſins, qui ne ſubſiſtent la plûpart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reſte ils ſont malins & ruſez, ſemblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoiſſent pas leurs forces. Il y a longtems, qu'ils auroient entierement deſolé le Canada, ſi le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce ſont les plus redoutables Ennemis que les Européens aient dans toute l'Amerique, & je donne cette Remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai ſouvent viſitez pendant quatre autres: j'ai même été pluſieurs fois envoié chez eux, & ils m'ont fait bien des amitiez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs differens peuples, & ceux qui restoient de la défaite ont toûjours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voiages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens, prennent avec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choses necessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage jusqu'à trois ou quatre cens lieües. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs fléches, qui ne ménent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être surpris. Ils envoient des espions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & observer si quelqu'un sort, pour le surprendre. C'est ce qui arrive fort souvent.

Il n'y a point de guerriers semblables dans l'Amerique, pour les embuscades. Ils jugent qu'un homme est bon guerrier, quand il sait bien surprendre ses ennemis ; & s'il

ſait bien fuïr aprés le coup pour n'être pas ſurpris, il paſſe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle viteſſe ils ſe tournent avec leurs fuſils autour des Arbres, dont ils ſe couvrent pour ſe garentir des fléches, que l'on tire contr'eux. Ils ſont adroits à franchir les Arbres renverſés, lors qu'ils ſe ſauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuſe, qui tombent de vieilleſſe. Leur patience eſt admirable. Ils ſe tîennent ſouvent derriere leurs arbres deux ou trois jours ſans manger, attendant une occaſion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert ſans rien craindre. Mais cela eſt rare, & s'ils n'étoient preſque aſſurez de leur coup, ils auroient peine à s'expoſer, à moins qu'ils ne ſe viſſent ſoutenus. Ces Barbares ne ſe battent point à la façon des Européens, parcequ'ils n'y ſont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas leurs rangs en pleine campagne. Ainſi ils ne pourroient pas ſi bien ſoutenir le combat que nos ſoldats bien diſciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils ſont une fois échauffez & animez, ils ſont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils ſont meurs. Ils mettent le feu à leurs maiſons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs fléches.

J'ai connu un Chef Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, qui me fît bien des amitiez dans mon Voiage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions *la grand' gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme entra

entra un jour dans le Montréal en Canada, criant *Hai*, *Hai*, qui eſt un ſigne de paix. On le reçût avec beaucoup de careſſes, & on lui fît bonne chere, & même on lui donna des preſens conſiderables, parcequ'on ménage cette Nation inſolente: mais en ſe retirant ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maiſon de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre juſqu'aux terres des Eſpagnols, qui ſont au nouveau Mexique, & qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitans ramaſſent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette hiſtoire a été peut être inventée par les Sauvages, pour faire plaiſir au Sieur de la Salle, quand-il étoit au Fort de Frontenac: car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meſchaſipi. Aucune, à la reſerve des Illinois, n'a jamais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voiſins des Illinois, deſquels ils ont appris, que ce ſont des peuples fort cruels, qui ne ſont hardis, que parcequ'ils ont des armes à feu, qu'ils ont troquées contre les Européens: que ſans cela ils n'auroient jamais oſé attaquer les Illinois, qui ſont plus vaillans, & plus adroits à ſe ſervir des Arcs & des fléches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, ſont mepriſez, & paſſent

pour des hommes laches & effeminez. Parce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, d'une Mer à l'autre, c'est-à-dire du Nord au Sud. Enfin il n'y en a point à cause de cela qui ose resister à l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sai les moiens de les mettre à la raison: Mais un homme de mon caractere ne doit raisonner sur ces matiéres qu'avec de grands ménagemens.

XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extrémement cruel à ses ennemis. Mais l'inhumanité des Iroquois à l'égard des Nations, qu'ils font esclaves, est beaucoup plus grande qu'aucune autre. Quand ils ont tué un homme, ils lui enlévent la peau du crane, & l'emportent chez eux comme une marque de leur victoire. Ils garottent leurs esclaves & les font courir après eux. S'il ne les peuvent suivre, ils leur donnent un coup de hache à la tête, & les laissent là, aprés leur avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux piquures des Maringoins. Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits à la rigueur du temps. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces miserables pendant le jour. Quand ils sont

près

près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nation connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des esclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village: là ils se rangent en haïe, pour faire passer au milieu d'eux ces esclaves, sur lesquels ils se jettent comme des loups sur leur proye, pendant que les guerriers passent à la file, fiers de leurs exploits. On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, des coups de batons, des coups de couteaux. Quelques uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres. Ceux qui resistent à ces mauvais traitemens sont reservez à de plus grands supplices. Rarement en épargnent-ils quelques uns. Lorsque les Guerriers sont entrez dans leurs cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation de ce qui s'est passé à la Guerre: ensuite ils disposent des esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué, on lui donne un esclave à sa place, & il est libre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Ensuite ils font rougir des Canons de fusil, des haches, & d'autres ferrailles, & les leur appliquent tout brulans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguillettes de chair sur le dos, & souvent ils leur enlevent la peau du crane avec les cheveux. Aprés cela ils jet-

jettent des cendres chaudes ſur les playes. Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviſer. S'ils ne meurent dans les tourmens, on les force de courir à coups de baton. On dit qu'un eſclave courut ſi bien qu'il ſe ſauva dans les bois, ſans qu'on put l'attraper: mais aparemment qu'il mourut enſuite faute de ſecours. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces Eſclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit, qu'un eſclave qu'on tourmentoit cruellement diſoit; *vous n'avez point d'eſprit. Vous ne ſavez pas la maniere de tourmenter vos priſonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien ſouffrir d'une autre maniere.* Pendant qu'il parloit, une Sauvageſſe fit rougir une broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuſes. Après avoir jetté un grand cri, il dit à cette femme, *tu as de l'eſprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Eſclave, qu'ils ont btûlé, eſt mort, ils le mangent, & avant ſa mort ils font boire de ſon ſang à leurs enfans; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les ſervent comme des Eſclaves. Mais à la longueur du temps ils recouvrent la liberté & ſont regardez comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louïſiane, & ceux qui ſont à ſept ou huit cens lieuës plus loin que les Iroquois, comme les *Iſſatis* & les *Nadoueſſans*, chez qui j'ai été Eſclave, ne ſont pas moins braves que les Iroquois.

Ils

Ils font trembler tous leurs voisins, quoi qu'ils n'ayent que l'Arc, la fleche & la massue. Ils courent plus vîte que les Iroquois, & sont trés-bons soldats : mais ils ne sont pas si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils se contentent de les brûler.

Quelques uns de ces Sauvages couperent un jour des aiguillettes de chair sur le corps d'un Huron, & lui dirent, *Tu aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, pour faire connoitre à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur.* Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amerique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alors qu'ils ont resolu d'exterminer une Nation toute entiere : c'est, disent-ils, pour faire connoitre qu'il faut se battre avec l'ennemi sans s'accommoder jamais, n'en laisser aucun de reste & animer ainsi leurs Guerriers à la vengeance. Des le lendemain on les voit partir de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis ; car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qu'ils l'étoient du passé, les autres Nations, qui y sont toujours accoutumées, ne manqueroient pas de les détruire.

Le premier Canton des Iroquois, qu'on appelle les *Gagnieguez* ou *Agniez*, est au Sud. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, ils ont trois

villages, où j'ai été. Ils sont quatre cens Guerriers tout au plus. Le second des *Onneiouts* tire vers l'Oueſt, & ils sont environ cent cinquante hommes de guerre. Le troiſiéme, qui eſt auſſi vers l'Oueſt, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, ſituez ſur l'unique éminence, qui ſe trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils ſont limitrophes des *Onneïouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatriéme eſt environ à trente lieuës au delà vers l'Oüeſt. C'eſt celui des *Oiongoüens* partagez en trois bourgades, qui ſont bien trois cens hommes tout de même. Le cinquiéme contient les *Tſonnontouans*, vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples ſont le plus grand & le plus conſiderable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma premiere Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac: mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle ſeulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont ſubjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & groſſi leur Nation, par la ruïne des autres peuples, dont ils ont fait le reſte Eſclave.

XXIV. Les Conſeils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être conſiderez comme la cauſe de leur conſervation,

tion, & de la frayeur où *ils tiennent* toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire, & raisonnent ensemble sur les moiens dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdie. Leurs Vieillards, qui sont sages & prudens, veillent au bien de la Nation. Si l'on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen de restituer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque present à la partie lesée, pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour un crime énorme, dont ils sont assurez qu'il est coupable, ils louent un homme, qu'ils enyvrent d'eau de vie, (car ces peuples l'aiment passionnément,) afin que les parens du criminel ne cherchent point à se vanger. Aprés que cet homme a cassé la tête à celui qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'ivrognerie lui a fait faire le coup. Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice: mais ils l'ont abrogée. Ils avoient aussi un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête des fous*, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils tuoient quelqu'un, leurs Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout

dans leur village, que celui qui avoit fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit point d'esprit. Ensuite on faisoit quelques presens au parent de celui qu'on avoit malitieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainsi secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des Espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur rapportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent pas facilement tromper. Ils considerent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandises qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, sont plus fi s & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples soient absolument brutaux & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

XXV. Les Sauvages observent les temps, les saisons, & les Lunes de l'année pour la chasse. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains temps. Ils appellent la Lune des grenouil-

nouilles, le temps que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroiſſent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiſeaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour diſtinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout temps, mais particulierement lors qu'il y a de la neige. Ils chaſſent aux Chats ſauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Caſtors & aux Loutres au printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou élans au collier, & les Caſtors aux attrapes. Ils tuent les ours à coups de fleches ou de fuſil ſur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres, ſur lesquels ils ſont, & enſuite les Chiens ſauvages ſe jettent deſſus & les étranglent. Les Porc épics ſe prennent à peu prés de la même maniere, ſi ce n'eſt qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre eſt tombé: parce que les chiens ne les peuvent approcher à cauſe de leurs aiguillons & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vite. Un homme les peut facilement attraper à la courſe. Pour ce qui eſt des Loutres, on les prend dans une attrape, où l'on les tue à coups de fleches & de fuſil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort ſubtile.

Les Sauvages prennent ſouvent auſſi les

Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruisseau dans le bois, le long duquel ils montent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un païs plat & propre à faire un Lac. Lorsqu'ils ont bien consideré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chaussées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles qui servent à retenir les eaux des plus grands étangs de l'Europe. Ils composent cette chaussée de bois, de terre, de boüe, & la font aussi grande qu'il est necessaire pour former un lac, qui a souvent un quart de lieuë de long. Ils bâtissent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs & de la bouë. Ils plaquent tout cela ensemble fort proprement par le moien de leur queuë, qui est plus longue & aussi large, qu'une truelle de masson. Leur bâtiment est à trois ou quatre étages, remplis de nattes de joncs, & c'est là, que les femelles se délivrent de leurs petits. Au fond de l'eau il y a des issuës hautes & basses. Quand leurs Lacs sont gelez, ils ne peuvent aller que sous la glace. C'est pour cela qu'au commencement de l'hyver ils font provision de bois de tremble, qui est leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leurs Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu, y font un trou, & ensuite sondent le fond de l'eau, pour

sa-

ſavoir ſi c'eſt le chemin par où les Caſtors ont accoûtumé de ſortir. S'ils découvrent que ce l'eſt en effet, ils y font entrer un filet long d'une braſſe, & deux bâtons, dont les deux bouts d'enbas touchent le fond de l'eau, & les deux autres ſortent par le trou, qui eſt dans la glace. Ils ont deux cordes attachées à ces deux bâtons, pour tirer le filet, quand le Caſtor eſt pris. Mais afin que ce ruſé animal ne voie point le filet, ni les perſonnes, on ſeme ſur la ſurface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choſes ſemblables. Un Sauvage demeure au guet auprés du filet, avec une hache pour tirer le Caſtor ſur la glace, quand il eſt pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent ſouvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de haches, parce que tout eſt dur comme une pierre par la force de la gélée. Quand cela eſt fait, ils ſondent le Lac, & par tout où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Caſtors ne ſe cachent deſſous, & afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent ſe jetter dans les filets. Ils travaillent ainſi d'une force extreme depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela que trois on quatre Caſtors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au printems avec des attrapes de la maniere ſuivante. Lorſque les glaces commencent à ſe fondre, ils remarquent les endroits par où les Caſtors ſortent, & y

mettent une attrape. L'amorce eſt une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape juſques dans l'eau. Quand les Caſtors la rencontrent, ils la mangent juſques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux groſſes billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres preſque de la même maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Miſſiſſipi ſont plus ſuperſtitieuſes dans leurs chaſſes que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux, leurs Vieillards, ſix jours avant que de donner la chaſſe aux Taureaux Sauvages, envoierent quatre ou cinq de leurs plus alertes Chaſſeurs ſur des montagnes, pour y danſer le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers leſquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambaſſades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils expoſerent à la vûe de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres, qu'ils nous avoient priſes, & l'entourerent de plumes de toutes couleurs, avec le fuſil d'un des Canoteurs, qu'ils avoient poſé par deſſus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chaſſeurs. Ils ſuivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en forme d'enſeigne, tenant ſon Arc & ſes fleches dans un grand ſilence.

Ce

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chaſſeurs ou Guerriers, pour pleurer amerement la mort des Taureaux, qu'ils eſperoient de tuer. A la derniere poſe, les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chaſſeurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chaſſe de ces animaux. Enſuite ils allumerent de la fiente de Taureau ſechée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte, Auſſi tôt aprés la ceremonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent pluſieurs à coups de fleches, & nos Européens en abatirent ſept ou huit à coups de fuſil.

Ces Barbares ne pouvoient aſſez admirer l'effet de nos fuſils. Ils entendoient le bruit, mais ils ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main ſur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Manſa Ovacanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Iſſati*, ah! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela ſe fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes ſoient fracaſſez?

Je ne ſavois aſſez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pieces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de

ces

ces bêtes avec la pointe de leurs fleches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Ensuite pour mettre la viande en pieces, & pour separer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient ; & les femmes Sauvages en faisoient boucanner la viande en l'exposant au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au dessous. Au reste ils ne mangent pendant la chasse que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de l'endroit, où ils ont chassé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent aussi quelquefois avec des lignes; mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils disposent un laçet, à peu prés de même qu'on les accommode en Europe, pour prendre des perdrix. Ensuite ils la mettent dans l'eau : quand le poisson, qui y est en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, vient à passer, & que les Sauvages sentent qu'il est entré dans le lacet, ils tirent cette espéce de pinsette, & le poisson y reste pris par les Ouïes. Les Iroquois se servent aussi dans le tems de la

pê-

che d'un filet de quarante ou cinquante braſſes qu'ils poſent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivieres. J'ai ſouvent admiré leur adreſſe à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poiſſons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre autres pluſieurs Eturgeons, qu'ils attiroient ſur le bord de la Riviere avec des filets compoſez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut que deux hommes prennent les deux extremitez de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainſi quantité de poiſſons, dans la Riviere de *Niagara*, qui ſont d'une bonté extraordinaire.

La pêche eſt ſi abondante en cet endroit, qu'elle pourroit fournir des poiſſons de pluſieurs eſpeces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poiſſons montent continuellement de la Mer vers la ſource de la Riviere pour y frayer. Le Fleuve de St. Laurent reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui ſont de petites Mers douces. Ces eaux venant à ſe precipiter par le plus grand & le plus affreux ſaut, qui ſoit dans le Monde, les poiſſons, qui prenent plaiſir à y venir frayer, y demeurent; parce qu'ils ne peuvent remonter au deſſus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Miſſion du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Riviere du Nord, qui ſe décharge dans un grand Baſſin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en ſûre-

re-

teté. Etant là, j'apris aux Sauvages à prendre des poiſſons à la main. J'abbattois des arbres au printemps prés de ce Saut, & je les faiſois tomber, afin de m'y pouvoir coucher ſans me mouiller. Enſuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuſe de poiſſons de différentes eſpeces. Je les empoignois par les ouïes aprés les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à pluſieurs fois cinquante ou ſoixante, je m'en allois me chauffer, & me délaſſer, pour retourner enſuite à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage tenoit à la main, & j'en nourriſſois plus de cinquante familles Iroquoiſes de *Gannéouſſe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Salle, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour inſtruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus conſiderable pêche des Sauvages eſt celle des Anguilles qui ſont fort groſſes, des ſaumons, des Truites ſaumonnées & des poiſſons blancs. Là pêche des Iroquois Agniez, qui ſont voiſins de la Nouvelle Jorck, conſiſte ſouvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudieres, ſans les écorcher, pour aſſaiſonner leur ſagamité. Les Truites ſaumonnées ſe prennent en pluſieurs autres endroits des Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en ſi grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lors qu'il fait calme. Ces poiſſons deſcendent en fort grande quantité le long du Fleu-

ve St. Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de boulleau avec de la terre ſur le bout d'un pieu; aprés quoi, ils allument une eſpece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Enſuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon poſé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lors qu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuſe, parceque les grands Marſoins blancs, qui les pourſuivent, les chaſſent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marſoins ne les peuvent aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poiſſons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent ſur le Fleuve Miſſiſſipi ſont ſi ſubtils, & ont les yeux ſi vifs & ſi perçans, que quoi que les poiſſons paſſent fort vite dans l'eau, ils ne laiſſent pas de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort ſouvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adreſſe. Ils tuent ainſi de grands Eturgeons, & des Truites, qui ſont à ſept ou huit braſſes dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fuſſent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud ſe ſervoient, & ſe ſervent encore aujourd'hui, de pots de terre; ſur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudieres, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils ſe ſervent

de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un baton fendu. Au lieu d'aleines, ils ont un certain os fort aigu, qui eſt au deſſus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelques trous ou foſſetes à demi creuſées. Ils prennent enſuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort ſur le plus foible dans le trou qui eſt commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une eſpece de poudre ou de farine qui ſe convertit en feu. Ils verſent enſuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes ſéchées en Automne, & frottant tout cela enſemble, en ſoufflant ſur cette poudre, qui eſt dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creuſent avec des charbons de feu, & les raclent enſuite avec des dents de Caſtor pour les polir.

Les Nations du Nord ſe ſervent de raquettes pour marcher ſur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau, larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles ſont plus longues & plus larges. Ils laiſſent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher

avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hyer. Il y en a même en certains endroits aussi haut que les plus hautes maisons de l'Europe, parce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à present des fusils, des haches, des chaudiéres, des alênes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats Sauvages, & de Tournesol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre son Calumet & son Tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne sai pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent que d'aiguillettes fort minces Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espece de coton

ton, pour empécher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent ſur une planche après les avoir émaillotez, & cela avec une ceinture de peau paſſée. Enſuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de ſorte que ces petits ne ſont pas couchez. Ils ſont tout droits, la tête en haut, & les piés en bas. Et afin que l'urine ne leur faſſe du tort, elles mettent une écorce de boulleau en lieu commode pour cela, afin que coulant comme dans une goutiere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un ſi grand ſoin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris, & elles évitent même leur commerce, juſqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de trois ou quatre ans, & qu'ils ſe puiſſent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en uſe d'une autre maniere, parce qu'il eſt aiſé de ſupléer au défaut des meres, par le moyen du laït de Vaches, ou d'autres animaux domeſtiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles ſont nourrices, car ſi elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement : puiſqu'à cinq ou ſix mois, par exemple, les enfans ne pourroient manger de viande boucannée. Cela les oblige d'en uſer comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de ſubſiſter comme les autres, après qu'elles les ont allaitez tout le temps neceſſaire.

Les


Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.



Les Sauvages, qui ont commerce avec les Européens, commencent à se servir de cremailleres. Mais pour les peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

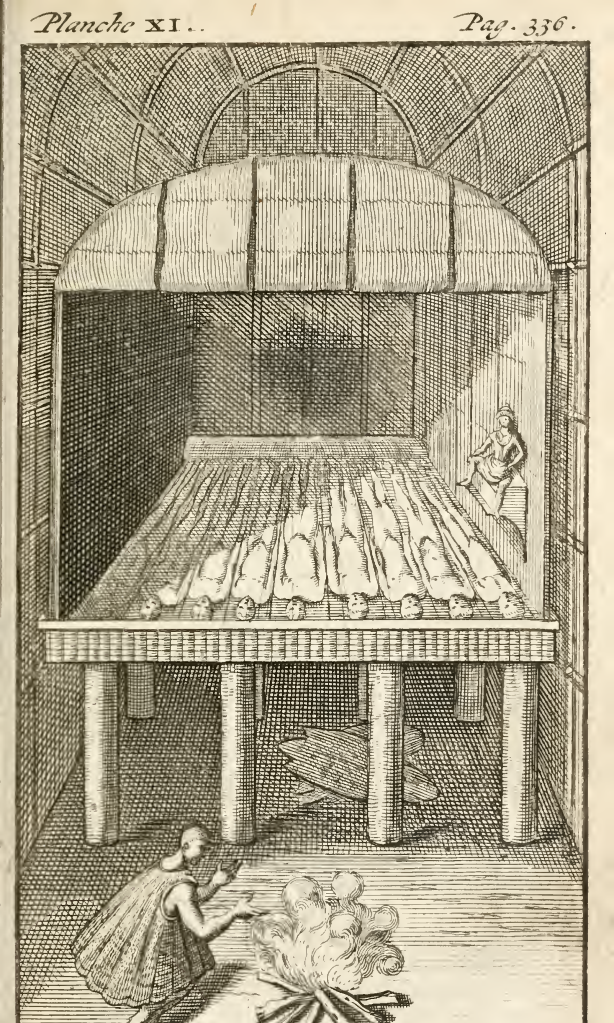
XXVIII. Les Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont ils se peuvent aviser, sur tout ceux de leur parenté, & les Capitaines ou Chefs de leurs tribus. Ils les ornent de leurs plus beaux atours, leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs, & les posent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie acec des pierres ponces fort legeres. Ensuite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mausolée. Ils l'entourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez leurs v ifins pour solemniser la fête des morts. Tous les peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decédez, qu'ils vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus prétieuses qu'ils peuvent trouver: en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les meinent,

nent aux Mausolées en marmotant une espece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire. Ils ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunt. * Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée & bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. Ensuite ils les portent, ou les mettent sur une espece de traineau, pour les aller ensevelir: mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour essuyer les larmes qu'ils versent en abondance en presence des parens. Les Sauvages ont aussi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils possedent de plus pretieux, des souliers de peaux passées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de sagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande grasse. Si c'est un homme, ils y ajoutent un fusil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils se contentent de poser auprés du cercueil un Arc, & des fléches: afin, disent ces pauvres aveugles, que quand ils seront au Pays des Ames & des morts, ils puissent se servir de ces Armes pour la Chasse.

Il m'arriva une affaire sur ce sujet, pendant que j'étois parmi les *Issati* & les *Nadouessans*.

* La Planche cy jointe represente la maniere dont quelques peuples de l'Amerique Septentrionale ensevelissent leurs Chefs.



Il mourut un Sauvage, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonnette. Je ne pus lui donner aſſez-tôt d'un remede infaillible, que j'avois toujours avec moi, ſavoir de l'Orvietan en poudre. Lorſque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma preſence, je faiſois d'abord quelques ſcarifications ſur la morſure, & j'y jettois un peu de cette poudre. Enſuite j'en faiſois avaler à celui, qui avoit été mordu, pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'euſſe gueri un de leurs guerriers, qui avoit été bleſſé d'un de ces Serpens. Ils me diſoient *Eſprit*, (car c'eſt ainſi, qu'ils appellent ordinairement les Européens,) *nous t'avons cherché à la chaſſe aux lieux où tu étois avec les deux autres Eſprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été ſi malheureux, que nous n'avons pû te rencontrer. Ne nous quitte plus déſormais. Nous aurons ſoin de toi. Si tu euſſes été auprès de nous, notre guerrier, que tu vois mort ſeroit encore en état de te faire des feſtins. Il ſavoit très-bien le métier de ſurprendre & de tuer nos ennemis. Il nourriſſoit ſes dix femmes par le moien de la chaſſe. Si tu euſſes été avec nous, tu l'euſſes empeché de mourir. Tu l'aurois pu faire aiſement, puiſque tu as ſauvé la vie à pluſieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important ſervice à celui que nous pleurons ici.*

J'admirois comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient poſé ſur des Nattes fort jolies, & l'avoient mis en poſture de Guerrier, muni d'un Arc & de fleches. Ils avoient peint ſon

corps de plusieurs couleurs. On eut dit, à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le Défunt. Cela me fournit l'occasion de leur repondre, que les mort ne fument, ni ne mangent au païs des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de fleches, parce que dans le païs où vont les ames, on ne va plus à la chasse : que s'ils vouloient reconnoitre le grand Capitaine, qui est le maitre du Ciel & de la terre, ils seroient désormais tellement rassassiez de le voir, qu'ils ne penseroient à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, parce que les Ames n'en ont plus besoin. Ces Sauvages ne comprenoient que fort grossiérement ce que je leur disois. Je leur présentai ensuite deux brasses de notre Tabac noir. Ils l'aiment passionnément. Le leur n'est pas si bien préparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis présent. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, parce qu'il n'en avoit que faire. Quelques uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement & fort serieusement ce que je leur disois de l'autre vie, & paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatoui*, c'est à dire, voilà qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte, sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois que les larmes, qu'ils versoient

ſoient pour le défunt, & que les ceremonies, qu'ils pratiquoient à ſon égard, comme de le frotter d'huile d'Ours, & choſes ſemblables, étoient l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils ſont accoutumez par des traditions, qui ſemblent tenir quelque choſe du Judaïſme. Je ne deſeſpere pas abſolument du Salut de ces Barbares, & je crois même qu'enfin Dieu ſuſcitera des moyens pour les éclairer des Lumieres du Saint Evangile.

XXIX. Ces Barbares ſont plus ſuperſtitieux les uns que les autres. Les Vieillards ſur tout, & les femmes ſoutiennent avec une étrange opiniâtreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur diſois, qu'ils n'avoient point d'eſprit de croire tant de réveries, & qu'ils ne devoient point s'y attacher, ils me diſoient, quel âge as tu ? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans, & tu prétens ſavoir mieux les choſes que nos Vieillards ? Va, tu ne ſais ce que tu dis. Tu peux bien ſavoir ce qui ſe paſſe dans ton pays, ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'ont dit : mais tu ne peux pas ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans le notre, avant que les Eſprits, c'eſt à dire les Européens, y fuſſent venus.

Il y a de ces Sauvages ; qui ſe moquent de ce que leurs Anciens racontent : il y en a, qui y ajoutent foi. J'ai déja raporté les ſentimens qu'ils ont de leur origine, & de la guериſon de leurs malades. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'Ame. Ils diſent qu'il y a vers l'Occident un païs fort delicieux, où l'on fait bonne chaſſe, & où l'on

tue autant d'animaux qu'on veut. C'eſt là, diſent ils, que vont les Ames, & ils eſperent de s'y revoir tous. Ils ajoutent que les Ames des Chaudieres, des fuſils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent prés des ſepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour ſervir comme ici à leur uſage dans le païs des Ames.

Une fille Sauvage étant morte, aprés avoir été baptiſée, la mere voyant un de ſes eſclaves à l'article de la mort, diſoit, *ma fille eſt toute ſeule au pays des morts entre les Européens, ſans parens & ſans amis. Il faut qu'elle ſeme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptiſe mon eſclave, avant qu'il qu'il meure, afin qu'il ſerve ma fille au Pays où vont les Ames des Européens après leur mort.*

Une autre étant à l'extremité crioit : *je ne veux point être baptiſée, car les Sauvages, qui meurent Chrétiens, ſont brulez par les Européens dans le pays des Ames.* Quelques Sauvages diſoient, que nous les baptiſions pour les rendre nos eſclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'il y avoit bonne chaſſe au païs, où je voulois que leurs morts allaſſent, aprés avoir été baptiſez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, *je ne veux donc pas y aller*, diſent-ils, *parce que je veux manger.* Si on ajoute, qu'ils n'auront pas beſoin de ſe nourrir, ils mettent la main ſur la bouche par admiration, & diſent, *tu es un grand menteur. Eſt ce qu'on peut vivre ſans manger ?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un de

de leurs Vieillards étant mort, trouva des Européens au païs des Ames, qui le caresserent, & lui firent fort bonne chere. Ensuite il alla au lieu où sont les Sauvages, qui le reçurent aussi trés bien. Il y avoit tous les jours des festins, ausquels les Européens étoient fort souvent invitez, parce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Aprés que ce Vieillard eut admiré tous ces pays, il revint, & raconta toutes ses avantures à ceux de sa Nation. Nous demandames au Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit que non : que leurs Anciens le disoient : mais que peut être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque sorte de génie en toutes choses. Ils croient un Maitre de la vie : mais ils en font diverses applications. Quelques uns ont un corbeau décharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils disent être le maitre de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de mer, & autres choses semblables. Quand ils entendent crier un Hibou, ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour les songes. Ils ne donnent pas les os des Castors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Esprit dans les bois, qui le diroit aux Castors & aux Loutres, & qu'aprés cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai ce que c'étoit que cet Esprit. Ils me répondirent que c'étoit une femme qui savoit tout, & qui étoit la maitresse de la chasse.

Pendant que j'étois en Mission au Fort

de Frontenac, une Sauvageſſe s'étoit empoiſonnée dans les bois par accident. Les Chaſſeurs la rapporterent dans ſa Cabanne, & je la fus voir aprés qu'elle fut morte. Je les entendis cauſer auprés du corps mort. Ils diſoient, qu'ils avoient vû ſur la neige les traces d'un ſerpent qui étoit ſorti de la bouche de cette femme, & faiſoient ce recit fort ſerieuſement. Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, une vieille femme fort ſuperſtitieuſe dit qu'elle avoit vû l'Eſprit, qui l'avoit tuée, paſſer près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit ans s'étoit mis dans l'eſprit qu'il étoit fille. Il prit ſi bien cette fantaiſie, qu'il agiſſoit en toutes choſes ſur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faiſoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de ſon village, me dit un jour, qu'*Onontio*, (c'eſt le nom, qu'ils donnent au Gouverneur général du Canada, & c'étoit le Comte de Frontenac en ce temps-là,) arriveroit ce jour là, à l'heure que le Soleil ſeroit en un tel endroit, & cela arriva préciſement comme il l'avoit dît. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Ganneouſe Kaera*, c'eſt-à-dire le Barbu, étoit le ſeul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la Barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent le poil, lorſqu'il eſt encore follet, & c'eſt pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne ſavois que dire, lorſque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit apris aucune nouvelle de perſonne. Il me dit ſeu-

ſeulement, lorſque je lui demandai, comment il l'avoit ſu, qu'il l'avoit apris d'un Jongleur, qui ſe mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs predictions ſont plustôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Demon.

XXX. A l'égard de leur converſion, dont j'ai déja touché quelque choſe, on y trouve pluſieurs obſtacles : mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes ſortes de choſes. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Myſteres de la Religion Chrétienne, ils diſent que nous avons raiſon, & ils aplaudiſſent en général à tout ce que nous leur diſons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faiſoient paroitre le moindre ſoupçon d'incredulité à l'égard de ce qu'on leur propoſe : mais aprés avoir aprouvé tous les diſcours qu'on leur fait ſur ces matieres, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déference poſſible pour les contes qu'ils nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous diſent n'eſt pas veritable, ils repliquent, qu'ils ont acquieſcé à tont ce que nous leur avons dit ; que c'eſt manquer d'eſprit que d'interrompre & ſoutenir qu'on avance des choſes fauſſes. *Tout ce que tu nous as apris*, diſent-ils, *touchant ceux de ton Pays, eſt comme tu l'as dit : mais il n'en eſt pas de même de nous, qui ſommes d'une autre Nation, qui habitons les terres qui ſont au deça du grand Lac.*

Le ſecond obſtacle à la converſion des

Sauvages vient de leur grande ſuperſtition, comme nous l'avons déja dit.

Le troiſiême vient de ce qu'ils ne ſont pas ſedentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buiſſet & moi fumes occupez une grande partie de l'année à aprendre à pluſieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en Langue Iroquoiſe. Leurs parens aſſiſtoient au ſervice qui ſe faiſoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, ſe mettoient à genoux, ſe frapoient la poitrine, & demeuroient dans un grand reſpect en notre préſence. Ils paroiſſoient même touchez de nos cérémonies: mais ils en uſoient de la ſorte, parce qu'ils croioient nous faire plaiſir, & du reſte leur but étoit d'avoir quelques preſens des Européens. Mais quand même ils auroient quelque deſſein à ſe convertir, ils y renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut ſemer ou recueillir le blé d'Inde; ce qui dure peu. Tout le reſte de l'Année ſe paſſe à la guerre ou à la chaſſe. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & ſont abſens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans, qui ont commencé à aprendre quelque choſe, oublient alors tout ce qu'on leur avoit enſeigné, & reprennent leurs ſuperſtitions, & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages ſuperſtitieux attachez, comme ils ſont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr; de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enſeignons.

Les Marchands, qui traitent ordinairement

ment avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progrés qu'on fait dans la conversion de ces Peuples : parce que ne pensant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'emploient pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute est capable d'éloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voient accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profession.

On peut dire aussi qu'il y a quelques Missionaires, qui sont cause en partie du peu de progrés, que la predication de l'Evangile fait parmi ces Barbares. Il est difficile d'aprendre leurs Langues, parce qu'elles sont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de raport entr'elles. Il faut donc bien du temps pour leur insinuer nos Mysteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on se sert pour les instruire, contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commencer par la partie animale, les autres par la spirituelle. Chacun abonde en son sens, & croit sa methode la plus assurée. Afin donc de réüssir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la maniere de les enseigner : sans cela ils ne savent à quoi s'en tenir, ce qui sans dou-

te les retient dans leur ignorance & dans leur aveuglement.

Je mets bien de la différence entre le zele & les travaux infatigables des Missionaires, & les prétendus succés que l'on croit avoir eu dans les conversions, & dont on se vante dans le monde. Ceux qui sont absolument dégagez des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les Peuples de l'Amerique Meridionale, ont fait sans doute de grands progrès dans ce pays-là. On y voit quarante ou cinquante Provinces de notre ordre, où l'Evangile est annoncé, aprés y avoir détruit l'idolatrie & les superstitions qui y regnoient. Mais il faut avouër, que ceux qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale n'ont pas fait les mêmes progrés. Ils se sont apliquez à humaniser ces Peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont pourtant arrêté autant qu'ils ont pu leur brutalité. Ils ont même taché de les desabuser de leurs anciennes superstitions : Cependant il faut avouër , qu'ils n'ont fait que trés peu de progrès. Par je ne sai quelle fatalité , ces Nations Barbares sont encore très-Sauvages , & attachées à leurs vices abominables; sans y trouver des sentimens d'humanité, sur tout parmi les Iroquois, où j'ai démeuré assez long temps.

Ces peuples sont ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus ; bien qu'on ait publié plusieurs livres , qui traitent des grandes conversions, qui se sont faites, dit-on, parmi les Iroquois & les Hurons. On assuroit en ce temps-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en

avoient détruit auparavant, &c. Cependant l'experience fait voir encore que ces peuples font les mêmes qu'ils ont été de tout temps, fiers, & cruels, & fur tout ennemis de l'efprit du Chriftianifme. Je ne pretens pas nier ici, que les Miffionaires n'ayent rempli fidelement les devoirs de leur Miniftere. Je veux croire, que rien n'a manqué à l'inftruction des Sauvages, foit du côté du zéle, foit du côté de l'affiduité. Mais enfin la femence de la parole eft tombée dans une terre ingrate & fterile. Quoi qu'il en foit, c'eft toujours beaucoup, que l'on baptife des enfans, & quelques adultes moribonds qui paroiffent le fouhaiter. C'eft là, ce femble, un gain fûr pour l'éternité: mais pour ceux qui font en fanté, le nombre des convertis eft fort peu confiderable. Celui de ceux qui perfeverent dans la Religion Chrétienne eft encore beaucoup plus petit, fur tout fi l'on a égard aux travaux d'un grand nombre d'ouvriers, qui s'emploient aux Miffions depuis foixante ou quatre vingt ans. Mais enfin les foins du Miffionaire feroient heureufement recompenfez, s'il avoit la gloire de convertir & de fauver une feule Ame.

La fonction la plus affurée des Miffionaires confifte à adminiftrer les Sacremens à ceux qui vont en traite parmi les Sauvages. Auffi eft-il vrai de dire, que dès que les pelleteries & les Caftors commencent à manquer parmi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne fe trouvent point parmi eux. C'eft le reproche que les Sauvages firent un jour en préfence de M. le Comte de Fron-

tenac, en plein Conseil aux *trois Rivieres* en Canada à quelques Missionaires. *Tout le temps, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries*, dit un Capitaine Sauvage, *celui qui nous faisoit la priere étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur aprenoit le Catechisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est il vrai de dire, que la plûpart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Temoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivieres, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoitre quelques autres obstacles à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'emploier utilement aux fonctions de ce penible ministere, il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance mediocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XXXI. Les Sauvages se soucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils se met-

mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent personne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent pour qui que ce soit. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, sans aucun scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorsqu'ils sont hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes, ne sont que des saletez perpetuelles.

Pourle commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de précautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages

n'obſervent aucune des regles de cette honnêteté naturelle, que l'on voit en uſage parmi les Européens entre les perſonnes des deux Sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des careſſes, ni des manieres d'agir, qui ſont ordinaires parmi les perſonnes de l'Europe. Tout s'y paſſe groſſierement & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueillieres. Quand les femmes ont nettoié leurs petits enfans avec les mains, elles les eſſuient fort ſuperficiellement à un morceau d'écorce, après quoi elles touchent ſans façon la viande qu'elles mangent. Cela m'a fait ſouvent de la peine, juſqu'à m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'avoit invité. Ils ne ſe lavent preſque jamais les mains ni le viſage. Les enfans reſpectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même ſouvent de les battre, ſans qu'on les en chatie, parceque, diſent-ils, les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons ſoldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en ſoufflant comme des bêtes. Si tôt que les hommes ſont entrez dans une Cabanne, ils ſe mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir ce qui eſt dedans. Ils mangent dans le plat où leurs chiens ont mangé, ſans le nettoyer. Lors qu'ils mangent de la viande graſſe, ils frottent leurs mains à leurs viſages & à leurs cheveux pour les nettoyer. Ils lachent des vents par la bouche à tous momens.

Ceux

Ceux qui ont troqué des chemises avec les Européens ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leur dos. Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde: mais au reste elles feroient une lieuë de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plustôt que de s'exposer à la vûë du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien-séantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils mangent, ils lui presentent ordinairement leurs plats pleins de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de laisser sortir sans presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lorsqu'on arrive, la femme qui fait cette distribution, trouve le moyen d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent. Quelques Sau-

Sauvages nous presentoient les Nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux, qui ont frequenté parmi les Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoier chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect & de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avouent, que leurs Vieillards ont plus d'experience, & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche, *tu n'as point d'esprit*, le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler, à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de ce qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parcequ'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande déference pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout le Gouvernement des affaires, parce que cela

la passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontié*, c'est à dire le *Soleil qui marche.* Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il ôtoit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hoïogoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, (c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot signifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme.* Ce qui fait voir, qu'ils s'estiment autant que les plus grands personnages du monde.

J'ai connu particulierement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est à dire: la *grand' gueule.* Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, déplioit sa serviete fort proprement, & mangeoit avec la fourchete. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie, pour avoir quelque present du Gouverneur. Cet homme étoit extremement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager; parce qu'il savoit que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis que les François puissent avoir

dans

dans toute l'Amerique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extreme indifference pour toutes choses. Ils regardent tout comm efort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose qu'ils estimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en défairoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifferente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres peuples, & ont été assez hardis, pour declarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en feroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifference pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadez, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les detruiront absolument, quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais peutêtre leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des fraix, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons.

Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort serieusement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur disions, *prie Dieu avec moi*, *mon frere*, ils le faisoient d'abord, &

répondoient mot à mot ſelon les prieres qu'on leur avoit appris dans leur langue. *Mets toi à genoux.* Ils s'y mettoient. *Ote ton bonnet*, ils l'otoient. *Tai toi*, ils ſe taiſoient. *Ne fume point*, ils ceſſoient auſſitôt. Si on leur diſoit : *écoute moi*, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur donnoit quelques images, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en ſervoient comme de bijoux pour s'orner, de même que ſi c'eût été de la raſſade ou de la porcelaine. Quand je leur diſois : c'eſt demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me repondoient, *Niaonä*, *voila qui eſt bien.* Je leur diſois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils rérépondoient *Netho*, *oui*, *je vous le promets.* Cependant dés qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boiſſons fortes, qu'ils troquoient contre les François, ou les Anglois, avec leſquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme ſi de rien n'étoit. Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils diſoient qu'ouï. Cependant les femmes Sauvages, que quelques Miſſionaires ont baptiſées, & qui ſe ſont mariées enſuite en face d'Egliſe avec des François du Canada, quittent ſouvent leurs maris, & en prennent d'autres : diſant qu'elles ne ſont pas ſoumiſes aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne ſe marient qu'à deſſein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent, tout le tems qu'ils s'accorderont bien enſemble ; qu'elles ont au reſte la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des païs charmans, qui sont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentrionale, il est bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puisse reconnoitre par là, qu'il seroit fort aisé, d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avoüer, qu'il y a de vastes forêts à défricher, depuis le Canada jusques aux terres de la Louisiane, le long du Fleuve Mississipi. Ainsi on seroit obligé d'emploïer bien du tems à cette entreprise: mais on sait que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui, de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, parce qu'on en faisoit un grand commerce dans les païs chauds. Cela montoit au siécle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de Terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle percée & l'Acadie sont trés-propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intarissable pour le Royaume, & qu'on n'auroit pû même lui ôter, si on l'avoit soutenue par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marsoins, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux manufactures domestiques, & même en transporter une partie dans les païs étrangers.

On sait que la pêche, qui se fait sur les Côtes du Canada, est la cause des premiers établissemens que l'on a fait dans ces endroits

de

de l'Amerique. Il est vrai, que l'on n'a pas encore eu le tems, ni le moien de sonder le Païs, pour reconnoitre, s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le pays est fort propre à fournir les bois necessaires pour faire valoir les mines qu'on y trouvera, à cause des grandes forêts qui y sont. Il y a plusieurs endroits où l'on trouve une espece de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & l'on y a encore un certain plâtre qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Païs, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaisseaux, des mats de navires, des Pins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes sortes d'ouvrages, & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout tems, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils se façonneroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident, parcequ'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fît d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, sans y comprendre le gain des par-

particuliers. En 1687. cette ſomme avoit triplé & au delà en pelleteries, dont les Vaiſſeaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement, c'eſt pourtant un commerce qui ne tarira jamais, comme nous l'avons obſervé, par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il eſt certain, que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, ſont capables de faire faire de trés-grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Caſtors, des Loups cerviers, des Renards noirs, qui ſont d'une beauté merveilleuſe, & qui ont valu autrefois cinq ou ſix cens frans, à cauſe de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreüils, des Cerfs, des Porc-épics, des Coqs d'Inde, qui ſont d'une groſſeur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne ſai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extremement grandes, des Anguilles, des poiſſons armez, des poiſſons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuſe, & d'autres ſortes de poiſſons ſans nombre. On y trouve une infinité d'Aloüetes de mer, qui ſont comme des pelotons de graiſſe. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Huars, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui ſont d'une beauté & d'une diverſité de couleurs admirables, des Tourte-

relles,

relles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute sorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention plusieurs fois, traverse le païs des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'est à dire, le beau Lac. Il a prés de cent lieües de longueur, & on peut juger par son grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront de quelle utilité seroit le commerce qu'on feroit dans ces établissemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus prés de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez* Percez, ou les *Outtaouäs*. Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Est habitent les Loups prés de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve est la nouvelle Angleterre, ou Boston. Au Sud-Oüest la Virginie. A l'Oüest les *Hurons*, appellez ainsi parcequ'ils brulent leurs cheveux, & n'en laissent que sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été presque toute detruite par les Iroquois.

La grande Baye de *Hudson* a été découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechoüart, avec qui j'ai été souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baye est au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a

plus

plus de quatre cens lieues d'étendue en tout ſens. Par terre elle n'eſt pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieues depuis Quebec en décendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en eſt pas aiſée. Le Sieur Deſgroſeliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la ſeconde fois. Il eſt même fort difficile d'y aborder, à cauſe des frimats preſque continuels qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens diſoient, que le Sieur Deſgroſeliers leur en faiſoit accroire, lors qu'il les aſſuroit, qu'on de la peine à s'y rendre, à cauſe des glaces de ſept ou huit pieds d'épaiſſeur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entrainent avec elles: qu'on y voit des Oiſeaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroiſſent comme de petites Iſles. Je n'affirme pas, que les choſes ſoient tout à fait telles que je viens de les repreſenter. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont aſſuré, qu'ils ont paſſé entre des glaces, qu'il faut traverſer l'eſpace de quatre cens lieues: * qu'elles y ſont prodigieuſement grandes, ſouvent élevées les unes ſur les autres, pouſſées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, ſouvent même eſcarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainſi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous diſent, que ſur ces bancs de glace ils y ont poſé des Forges, où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens pour leurs Vaiſſeaux. La

* Voiés la deſcription de ces glaces prodigieuſes dans les Tomes 2. & 4. de ce *Recueil de Voiages au Nord.*

* La Cour de France avoit ordonné aux Navigateurs du Canada, de chasser de la Baye de Hudson tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens, en envoiant quatre gros Vaisseaux au secours des leurs.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord, & du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix huit. Selon toutes les aparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils se sont rebutez, parce que ces Mines ne leur aportoient pas l'abondance tout d'un coup. Messieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoié, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les apointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la resolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme que d'autres Nations, selon que Monsieur Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement reüssi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produisent aussi toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve les materiaux pro-

* On trouvera, dans le tome 6. du *Recueil de Vojages au Nord*, une Relation nouvelle & curieuse de cette Baye.

pres à bâtir des Vaiſſeaux, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre eſpece. La prodigieuſe quantité de ſapins qui s'y rencontrent fournit abondance de goudron. Les pelleteries, & les cendres, dont on peut faire de la potaſſe, deſquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui ſeules peuvent faire ſubſiſter grand nombre de pauvres gens, produiront un profit conſiderable pour les Colonies, qu'on établira dans ce païs-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louiſiane, de pluſieurs animaux qui s'y trouvent: mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches Sauvages, qui portent une laine friſée. On peut les apprivoiſer, & s'en ſervir enſuite au labourage. Ils peuvent auſſi ſervir à la nourriture, & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des Draps auſſi fins & auſſi bons qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces païs-là, n'ont jamais pû détruire ces animaux, qui changent de contrées ſelon les ſaiſons. On y trouve encore pluſieurs herbes medicinales, qui ne ſont pas en Europe, & dont l'effet eſt infaillible ſelon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en ſervent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fievre tierce & quarte, pour ſe purger, pour appaiſer la douleur des reins, & pour de ſemblables maux: mais il y a auſſi quantité de poiſons, comme de l'écorce de citronnier ſauvage, & d'autres, dont ces peuples ſe ſerveut pour faire mourir leurs ennemis.

nemis. Les Serpens ſont communs en de certains endroits, particulierement les couleuvres, les aſpics, & les ſerpens ſonnettes. Ils ſont prodigieuſement longs & gros, & mordent dangereuſement les paſſans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les bois, où ils ſe trouvent: il y a des remedes ſouverains contre leurs bleſſures dans les lieux où ils habitent. On trouve auſſi en ces païs-là des grenouilles d'une groſſeur ſurprenante, & leur croaſſement eſt preſqu'auſſi fort & penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces païs-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre eſpece, comme je l'ai remarqué, par exemple des cottoniers, & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrémement hauts, ce qui marque aſſez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud, on trouvera un paſſage, pour ſe rendre à la Chine, & au Japon, ſans être obligé de paſſer la Ligne Equinoctiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils pretendent en avoir reçu quelque inſulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages: & cela d'une voix qui a quelque choſe de terrible, afin de ſe mieux animer à la Vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui ſont deſtinez à tenir leurs Conſeils, ſe rendent en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de la Nation. Un des

Un des Chefs, qui porte la parole, debute à peu-prés par ces mots: *mes Freres, une telle Nation a tué nos gens.* (Car quand on ne leur auroit donné qu'un trés-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez.) *Il faut aller en guerre contr'eux. les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui assistent à ce Conseil répondent les uns aprés les autres, *Netho*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guerre, pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet; cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dés alors des bandes de Guerriers partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contenterent d'en tuer deux à coups de haches. Aprés avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettérent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut être jamais rien sû, si les liens étant venus à se pourrir, l'eau n'eût jetté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voiant soupçonnez du fait par les défenses qu'on leur fît de ne plus s'aprocher du Fort, ni des Maisons des habitans, commen-

mencérent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prevenir les effets, ils montérent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tacher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y avoit alors de gens à Quebec Capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, & qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence, qui veilloit pour la conservation de cette Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient menagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de pieux, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le recompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour aprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise. Le Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fît abandonner leur dessein, mais les persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & de

recevoir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoiérent pour cet effet quarante Canots avec des femmes, & les Canadiens leur en fournirent autant que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix, qui leur furent faites en plein Conseil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaisez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient: & leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La proposition que la *Foriere* fît aux Sauvages sur ce sujet, les effraya d'abord. Mais faisant reflexion ensuite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuiant sur le credit du Pere Joseph le Caron Recollet, qui leur avoit toûjours fait paroitre beaucoup d'amitié; ils persuaderent celui des deux, qui étoit le moins coupable, de décendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnerent à leur petite Armée de faire halte à demie lieüe du Fort des François, pour attendre le succés de cette négociation. Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robes de Castors, qu'ils donnerent pour essuier leurs larmes, selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs presens. C'est parlà qu'ils apaisent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils

qu'ils délivrent les prisonniers, & que, selon leur maniere de dire, *ils réssuscitent les morts.* Enfin l'on ne parla, & ne répondit que par des presens, qui passent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les presens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui a été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui, qui a assassiné, qui les offre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient ses parens, sa Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtier est rencontré par les parens du Défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume, avant que la *Foriere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour adoucir les Canadiens; afin qu'on reçut agreablement ce qu'ils avoient à dire. Ils firent ensuite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante où le meurtre avoit été commis; protestant qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'aprés le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisiéme étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutérent deux Robes de Castors, sur lesquelles ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatriéme devoit servir à

laver & à nettoier ceux qui s'étoient fouillez par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme, pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixiéme, pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutant, que desormais leurs haches seroient suspendues, sans fraper leurs coups, & qu'ils les jetteroient si loin, que jamais personne ne les pourroit trouver; c'est à dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens n'auroit plus d'armes que pour la chasse. Le septieme étoit pour temoigner le desir, qu'ils avoient, *que les Canadiens eussent les oreilles percées*, c'est à dire dans leur style, *qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix*; *pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute qu'ils avoient commise.*

Ils offrirent ensuite quantité de colliers de porcelaine, pour allumer *un feu de Conseil* aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutérent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire & bleüe, pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux. Il faut remarquer, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc necessaire pour fumer, ils en allument presque toûjours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux *d'allumer un feu de Conseil*, ou *tenir une place pour se visiter, & s'assembler*, comme font les parens, & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le Huitiéme present étoit pour de-

demander l'union de leur Nation avec les Canadiens ; & ils ajoutérent un grand collier de porcelaine, avec dix Robes de Castors & d'Orignaux, afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers, pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite ; on fût pourtant obligé de leur pardonner, parce qu'on n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnérent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. Ensuite on renvoia les coupables, à condition néanmoins, qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on decideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroitre qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures de François, ils en seroient quittes pour quelques peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toûjours plus insolens, meprisant les Canadiens comme gens sans cœur ; & quelque semblant qu'ils aient fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, pour tirer des marchandises de l'Europe, au delà de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoitre la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu , pour les reduire, les obliger à ſe rendre plus ſédentaires qu'ils ne ſont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce ſeroit le moien de les convertir au Chriſtianiſme. Les Eſpagnols y ont reüſſi parmi les Mexicains , qui n'oſeroient avoir des armes à feu ſous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en ſont pas plus maltraitez , & les Mexicains ſont auſſi bons Catholiques, qu'il y en ait au monde.

Nos Recollets ,dans la premiere Colonie du Canada , reconnurent bien la neceſſité qu'il y avoit de renverſer le Conſeil des *Iroquois* , les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugérent que toutes les paix que ces Sauvages ſont avec leurs ennemis ſont feintes. Ils ont ſouvent repreſenté au Roi de France , que pour attirer ces Barbares , & les empécher de prendre dans leur Conſeils des meſures préjudiciables à la Colonie du Canada, il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou ſoixante enfans *Iroquois* pour ſept ou huit ans ſeulement: aprés quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres qui ſeroient cultivées pendant ce tems-là : que ces enfans s'offroient tous les jours à nos Religieux du conſentement de leurs Parens, pour être inſtruits & élevez dans la Religion Chrétienne; que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voiant leurs enfans nourris & entretenus de cette maniere, ils n'auroient pas penſé dans leurs

Con-

Conſeils à former des entrepriſes contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieux plus propre que le nôtre à ſoutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques dans l'Amerique : & l'on voit la verité de ce que je dis par ceux que l'Empereur Charles quint a envoié dans le Mexique, où l'on trouve aujourd'hui une infinité de familles puiſſantes, qui ont profité du desinteressement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été abſorbées comme dans le Canada, où les endroits le plus riches, & le plus fertiles ſont entre les mains de quelques Communautez, qui s'en ſont accommodées, pendant l'abſence des Recollets, qui ſont pourtant les premiers & les plus Anciens Miſſionaires du Canada. Les peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes inſtances pour nous y faire retourner, aprés une longue abſence forcée, nos Recollets ont trouvé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établiſſemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même ſouvent renouvellé & marqué les bornes qui nous reſtoient : afin de prevenir les deſſeins de ceux qui vouloient achever de nous ôter ce qui nous en reſtoit encore. Je n'ai pas deſſein de taxer, ni d'offenſer perſonne. Si l'on me ſait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes, on doit pourtant me laiſſer en repos à cet égard : car je pourrois publier des choſes, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne diſſe que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Miſſions des quatre parties du monde. Je raconterai ſeulement les travaux de nos Religieux, dans ce ſiécle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lors qu'on établit la Colonie Françoiſe du Canada; nos Recollets ne demanderent aux Puiſſances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une ménagerie, qui ſeroient commandez par un Pere de famille ſeculier; pour y faire ſubſiſter cinquante ou ſoixante enfans ſauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Miſſions avancées; afin d'attirer les autres Nations au Chriſtianiſme. Ces Religieux en effet expoſent leurs vies à toutes ſortes de fatigues, dans le deſſein de porter l'Evangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoitre autrefois, que la Religion Chrétienne & l'authorité de la Juſtice devoient être ſoutenues d'une bonne Garniſon, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, pour tenir en ſujétion plus de huit cens lieuës de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder, que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce ſeroit là le vrai moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on agrandiroit ſes Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela pluſieurs grands Pays, que l'on poſſederoit dans ce vaſte continent ſur le Fleuve Miſſiſſipi, qui eſt infiniment

plus

plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies: parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois ; que d'ailleurs on en peut tirer un trés-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une si noble entreprise, il faut que ceux, qui voudront se prevaloir de nos découvertes, y fassent administrer la justice avec exactitude. Les commencemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc necessaire de prevenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Mississipi, qui sont les abords des Vaisseaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieuës à la ronde. Ils y feroient plusieurs recoltes en un an, & travailleroient à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroit ensuite à plusieurs usages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Isles de l'Amerique ; parce que les terres y sont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut semer aussi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans

les Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Missisipi, que dans les Isles dont nous parlons. L'air y est à peu près dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extremement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

A l'égard des pensées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre; quand on leur demande, qui est celui qui les a formé? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que les autres repondent, que pour le ciel, ils ne savent comment il est fait, ni qui en est le premier Autheur. *Si nous y avions été*, disent-ils, *nous en pourrions savoïr quelque chose. Tu n'as point d'esprit, de nous demander ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes, où il est impossible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme qui soit revenu de là haut, & la maniere, dont il y est monté?* Lorsque nous disions à ces Sauvages, que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œuil, pour y recevoir la recompense de leurs œuvres, de la main du Maitre de la vie; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit, mais assez politiques pour accorder en aparence tout ce qu'on trouve bon de leur proposer, répondent; *voilà qui est bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons*

lont au pays des Ames, où nos gens vont à la chasse & vivent plus tranquillement qu'ici. Tout ce que tu nous dis est bon pour ceux qui sont au delà du grand Lac. C'est ainsi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens.

A l'égard de la terre, ils disent qu'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, l'a couverte d'eau, & racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Deluge. Ils croient, qu'il y a entre le Ciel & la terre certains esprits qui ont la puissance de prédire l'avenir, & que leurs Devins, comme je l'ai déja dit, guerissent toutes sortes de maladies. Un de ces Jongleurs dressa une Cabanne avec dix gros pieux, qu'il planta fort avant dans la terre, & fit un tintamarre effroyable, pour consulter les esprits, afin de savoir s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chasse d'Elans, ou de Castors: après quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit lieuës de leurs Cabannes.

La patience est absolument necessaire à ceux qui se consacrent à la Mission. Pendant tous nos Voyages en Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque natte de joncs, quand nous étions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, un fagot de bois de Cedre nous servoient de chevet pendant la nuit. Quelques buches étoient nos sieges. Nous n'avions point de servietes,

vietes, que des fueilles de Blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Hors les temps des grandes chaſſes, la viande étoit ſi rare, que nous avons ſouvent paſſé ſix ſemaines, ou deux mois ſans en manger, ſi ce n'eſt quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les feſtins. Ainſi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages : de la ſagamité. Pour lui donner quelque gout, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier ſauvage, & d'une certaine eſpece de baume avec de petits oignons ſauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Nôtre boiſſon étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit indiſpoſé dans le temps que les arbres étoient en ſéve, ou s'il ſentoit quelque foibleſſe d'Eſtomach, nous faiſions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en ſortoit une eau ſucrée, qu'on amaſſoit dans un plat d'écorce de bouileau. On la beuvoit comme un remede ſouverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fuſſent pas fort conſiderables. On trouve quantité d'Erables dans les vaſtes Forets de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux diſtillées. Enſuite en les faiſant bouillir long temps, nous en faiſions du ſucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Iſles de l'Amerique. Nous faiſions du vin des Raiſins ſauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril, qui avoit ſervi pour le vin, que nous avions aporté, &

dans

dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos servietes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fimes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de boulleau, que nous allumions, & qui nous duroient trés-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieuës de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fimes un jardin fermé de bonnes palissades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y avions semé de legumes, y venoient bien, & nous en eussions eu en très-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre, au commencement de l'établissement de ce Fort, qui n'étoit fermé alors, que de gros pieux. Nous nous servions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres instruments d'agriculture. Tout ce qui nous consoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile établi dans ces vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux.

J'ai donné tous mes soins à humaniser les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant

tant qu'il étoit poſſible. J'ai taché de les deſabuſer de leurs vaines ſuperſtitions : cependant il faut avouer : qu'on a fait très-peu de progrés à cet égard. Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi eux, on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient, il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Chitagon*, c'eſt-à-dire de *Pieds-nuds*, les ont ſouvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maiſon de Miſſion ; & j'ai ſouvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jeſuite, ou quelque autre Eccleſiaſtique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chaſſe, comme aux *Pieds-nuds*? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prennent point de recompenſe de tous les preſens qu'ils leur font, qu'ils ne prennent ni pelleteries, dont tous les autres Européens ſont ſi avides, ni aucune autre choſe pour recompenſe de tout ce que nos Religieux faiſoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devroit commencer par l'animal avec ces peuples-là, & aller enſuite au ſpirituel : & que ſi, comme dans l'Egliſe primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui ſe détachoient du grand interêt, ou au moins, s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui ſeroit raiſonnable par raport à ce qu'ils troquent contre eux, on gagneroit ſans doute davantage avec eux, & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Miſſionaire au Fort de

de Frontenac, parmi les Iroqüois, & que les Jesuites étoient répandus ça & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi: & ces Barbares, qui ne se conduisent, que par les sens, regardoient les Jesuites, comme des Capitaines, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance entre eux, qui disposoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux des ôtages, pour la sureté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, & s'en acquitent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence, les exercent à défricher les terres de leurs Cantons; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zéle des fondations considerables pour les Missions des Sauvages, & ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints. Mais pour dire un mot du progrés de ces Missions, dont je parle, seroit-il possible, que ce nombre si prodigieux de Sauvages convertis eût échapé à la connoissance d'une foule de François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & dans les extremitez des Pays

con-

connus, pour y commercer? Comment se peut-il faire, que ces Eglises si devotes & si nombreuses ayent disparu, lorsque j'ai passé parmi tant de Nations, à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On sait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays est témoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'est d'assister commes des Idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifférens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquent plus de docilité, & les disposer à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont Real. C'est donc en ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur Langue, aussibien que leurs manieres de vivre, soient toujours sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques uns, qui sont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échapent de temps en temps aux Missionaires, après avoir demeuré avec eux pendant

dix

dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre.

On répondra, peut-être, que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur dévoir par une vie libertine & profane: mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares, mais de l'attachement qu'ils ont au Christianisme. Or il est certain, qu'ils en abandonnent la profession, & en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par leur insensibilité, & par leur aveuglement: quoi qu'on ait publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on à débitées sur ce sujet, & fait lire aux Pensionaires des Ursulines; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis, à qui l'on a administré la Confirmation, & qu'on a reçû dans les premiers Ordres de l'Eglise.

RELATION DES VOYAGES

DE GOSNOL, PRINGE ET GILBERT.

à la Virginie en 1602. & 1603.

Traduite de l'Anglois.



Ous partimes de *Falmouth* le 26. Mars 1602. à bord du *Discovery*, au nombre de trente-deux hommes d'Equipage.

Le 14. Avril nous eumes la vûë de *Sainte Marie* une des *Açores*.

Le 23. étant à 200. milles de cette Isle, nous trouvames 37 dégrez de hauteur à l'Ouest. L'eau de la mer paroissoit jaune du côté du Sud & du Nord, jusqu'à plus de deux milles dans l'eau. Nous sondames & trouvames 30 brasses. Nous puisames un seau de cette eau jaunatre: elle ne différoit point en goût des autres eaux de la Mer. Sa couleur tiroit sur l'azur.

Le 7. Mai nous vimes divers oiseaux de la grandeur des Ramiers, des *Pengouins*, des *Petrelles*, des *Cootes*, des *Hakbuts*, des *Mouettes* &c.

Le 8. l'eau ne parut plus jaune. Elle étoit verte & asurée. Nous ne trouvames aucun fond sur 70 brasses d'eau.

Le

Le 9. nous primes bon fond de ſable ſur 22 braſſes. La ſonde amena de petites pierres reluiſantes, & cela peut faire croire qu'il y a là quelque Matiere Minerale. Nous étions par eſtime à 43 Dégrez de hauteur.

Le 10. nous trouvames 27. 30. 37. 43 & enfin 108 braſſes d'eau. Pluſieurs de nos gens jugerent que le Courant venoit de l'Oueſt de l'Ile de *Saint-Jean*. Nous vimes des poiſſons.

Le 12. 80 braſſes de fond. En cent lieues de route à l'Ouëſt depuis *Sainte Marie* juſqu'ici, notre Maitre *William Streate* n'avoit point aperçû de Courant. Il lui parût que le Courant portoit au Nord-Eſt. Choſe aſſez remarquable pour vouloir en connoitre la vraie cauſe.

Le 13. Nous eumes fond ſur 70 braſſes. Nous vimes flotter autour de notre Batiment quantité de bois. Nous ſentimes une odeur de terre, ſemblable à celle que l'on ſent à la Pointe Meridionale de l'*Andalouſie*.

Le 14. la terre ſe montra au Nord. Nous appellames cette Côte du Nord *North-Land*, & un rocher giſant tout prés de cette côte à douze milles à l'Oueſt, *Rochers des Sauvages*, parce que nous les aperçumes pour la premiere fois de ce côté-là. A cinq milles de ce rocher à l'Eſt-Nord-eſt il y a une pointe couverte de bois. Nous vimes de ce côté-là une Chaloupe Biſcaienne allant à voile & à rames, équipée de huit hommes. Nous primes d'abord ces gens pour des Chrétiens échapés de quelque Orage: mais quand

quand ils furent plus prés, nous les reconnûmes pour des Sauvages. Dés qu'ils furent assez à portée pour leur pouvoir raisonner, ils crierent & nous aussi. Ils nous firent un signal d'amitié. Un d'eux s'avança, & nous harangua à sa mode. Ensuite ils vinrent hardiment & tous nuds à notre bord. Ils avoient sur les épaules une peau de Cerf, & autour des reins une autre, qui leur couvroit les parties naturelles. Un de ces Sauvages, qui paroissoit le Chef de la bande, étoit habillé de noir. Il avoit une Culotte, des bas, des souliers, un chapeau & une ceinture. Deux ou trois autres de ses gens avoient aussi des habillemens à la Chrétienne. Ils nous firent une espéce de plan de la Côte voisine par le moyen d'un morceau de craye, & nous parlerent de *Plaisance* & de *Terre-Neuve*. Ils prononcerent divers mots en usage chez les Chrétiens & il sembloit qu'ils nous entendoient mieux que nous ne les entendions. Ils étoient noirs, de longs cheveux leur tomboient sur les temples, & se nouoient derriere le col; Ils étoient bien faits de corps, droits & robustes. Ils auroient voulu que nous eussions resté plus long-tems là, mais nous avions dessein d'aller à un autre endroit. Ainsi nous nous separames de ces Sauvages, laissant cette côte, pour faire route plus à l'Ouest.

A 16 milles au Sud-Ouest de cette côte nous decouvrimes deux Iles, l'une à l'Est du *Rocher des Sauvages* & l'autre au Sud. La côte que nous quittames étoit couverte de beaux arbres, de belles plaines & d'agrea-

greables collines pleines de verdure. Il y a des endroits pierreux où l'on voit briller du gravier qui nous donna dans la vûë, & peu s'en fallût que nous n'y restassions plus long-temps.

Le 15. nous découvrimes encore la Terre. C'étoit une Tête qui sailloit vers nous. Nous estimames que ce devoit être une Ile; parce qu'à l'Ouest de cette Tête ou Cap, c'est-à-dire entre la Terre & le continent nous y trouvames un Courant. A l'extremité de l'Ouest, nous y trouvames une ouverture large. Nous appellames cette Ile *Shoal-hope*.

Nous mouillames près de cette Tête, sur 15 brasses de fond & y primes quantité de Morhues: à cause de quoi nous changeames le nom de la terre, & l'appellames *Cap-Codd*. (*Cap des Morhues*) Nous y vimes aussi beaucoup de harangs, de maqueraux & d'autres poissons. Le rivage est bas & sabloneux, mais la côte est saine. On y peut ancrer sur 16 Brasses de fond. Le *Cap-Codd* git à 42 dégrez de hauteur, il a trois quarts de lieue en largeur & s'étend Nord-Est quart de l'Est. Notre Capitaine alla à Terre, & y trouva quantité de pois, de fraises, &c. Le sable est bas & profond vers la Mer; le bois de chauffage que nous y primes c'étoit du Ciprès, du bouleau, du coudre, &c. Etant à Terre, un jeune Indien de la côte se presenta au Capitaine & lui offrit ses services. Il étoit armé d'un Arc & de fléches. Ses larges oreilles étoient ornées de grandes plaques de cuivre.

Le 16. Nous rangeames la côte au Sud.

On y voit de belles campagnes, mais les Iſles étoient couvertes de bois.

A 12 milles du *Cap Codd* nous trouvames une autre pointe qui fut nommée *Care-punt*, parce que tandis que nous faiſions des bordées, pour doubler cette pointe, nous tombames tout à coup dans un bas fond, d'où nous nous tirames pourtant fort heureuſement. Après cela nous portames le Cap vers la côte, & vinmes mouiller à l'entrée de la nuit ſur huit braſſes de bon fond.

Le 17. toute la journée même route.

Le 18. Beau tems; nous envoyames nôtre Chaloupe, pour aller ſonder au delà d'un banc ſur notre route prés d'une autre pointe, que nous appellames *Gilberts-punt*. Notre Chaloupe trouva 4. 5. 6. 7 braſſes de fond & pluſieurs Ilets: mais quand nous y fumes, les Ilets s'étoient changés en Collines de la terre ferme.

Ce même jour pluſieurs Canots joignirent notre Bord. Un de ces Indiens portoit au col une plaque de cuivre d'un pied de long & de demi pied de large en guiſe de poitrail, à ce que je crois. Ils avoient tous des anneaux de cuivre à leurs oreilles. Ils nous apporterent du tabac, des pipes, des peaux & autres choſes ſemblables en troq. Un de ces Sauvages avoit le viſage peint & la tête entourée de plumes. Ceux-ci n'étoient pas ſi hardis que les premiers que nous vimes: mais en recompenſe c'étoient des voleurs habiles.

Le 19. Nous vinmes ſur 4 à 5 braſſes d'eau au delà du banc & mouillames une lieüe plus loin. Ces deux dernieres pointes ſont

à

à deux milles l'une de l'autre, & il y a entre deux un bas fond. La hauteur étoit de 41 dégrez 40 Minutes.

Le 20. Nous tuames divers Pinguoins à côté de notre Vaiſſeau, & vimes quantité de Poiſſons. La Côte de *Gilberts punt* s'étend Eſt quart du Sud juſqu'aux prétendus Ilets. Nous trouvames deux petits golfes, où nous eſperions de pouvoir faire aignade. On aperçût beaucoup de fumée du côté des terres : auſſi cette côte eſt fort peuplée. Pendant que nous côtoyons, on voyoit quantité de Sauvages courir le long du rivage. Ces bonnes gens paroiſſoient nous admirer.

Le 21. Nous fimes route de *Gilberts punt*, aux prétenduës Iſles, près de terre nous trouvames 10. 9. 8. 7. & enfin 6. braſſes d'eau: à un mille de terre aſſez près des prétendus Ilets il y avoit, à ce qu'il nous ſembloit, une ouverture vers laquelle nous virames le Bord : croiant que c'étoit l'extrêmité de ce que le Capitaine *Goſnol* avoit découvert depuis le *Cap Codd*, & qui ſuivant ſon eſtime s'étendoit plus de 30 milles en longueur: mais à un mille des Côtes, ne trouvant plus que trois braſſes de fond, nous nous deſiſtâmes de cette recherche, & donnames à cette Côte le nom de *Shole-hope*, (*Eſperance vaine.*)

Aprés cette ouverture au Sud-Eſt git le Continent, que nous rangeâmes. Nous vimes là une Ile déſerte, dont nous aprochames & que nous appellames pour cauſe *Martha's Vine-yard*, (*la Vigne de Marthe.*) Cette Ile eſt à huit milles de *Shole-hope*, en

a cinq de tour & git ſous 41 Dégrez 15 minutes de latitude. C'eſt une Ile fort agreable. Vingt-deux de nos hommes allerent à terre, & y trouverent quantité de bois, des fraiſes, des groſeilles, & beaucoup d'eglantiers. On y vit auſſi des grûës, des herons & pluſieurs autres oiſeaux qui nichent ſur les rochers. On y trouva des cerfs. Nous mouillames aſſez près de terre ſur huit braſſes de fond & y primes des morhuës en auſſi grande quantité qu'au *Cap Codd*: mais celles de *Martha's Iſle* valoient mieux que celles du Cap.

Le 23. Nous levames nos Ancres & abordames vers l'entrée de la nuit au Nord-Oüeſt de l'Iſle. Douze ou quinze Sauvages armés de fléches & équipez comme les autres vinrent nous viſiter hardiment, & nous apporterent du tabac, des peaux de cerf & du poiſſon bouilli. Ils parûrent honnêtes & traitables.

Le 24. Nous remimes à la Voile, & paſſames au delà du Cap. Nous vimes une Ile aſſez proche, que nous appellames *Dover-Cliff*, & mouillames pendant la nuit à un endroit où il y a un bon Courant. Le matin nous envoyames la chaloupe pour reconnoitre un autre Cap, entre la terre ferme & nous. De là à un mille en mer, il y a un rang de rochers au deſſus de l'eau, & qui par conſéquent ne ſont pas dangereux. Nous mimes le Cap vers cette pointe & allames mouiller ſur huit braſſes, à un quart de lieuë de la Côte, où nous avions trouvé cet agréable Courant. Nous appellames cela *Goſnols-hope*, (*l'eſperance de Goſnol*) Mais

le

le Capitaine *Gosnol* lui donna le nom d'*Elisabeths Cape.* C'eſt ici que nous avions reſolu de nous fixer. Ce Cap d'*Eliſabeth* eſt à un mille de *Dover Cliff*, à la même diſtance, ou à peu près de *Martha's Vineyard*, & à quatre milles du Continent. L'Ile *Eliſabeth* a au Nord une Ilet de demi-mille en circuit; qui eſt couvert de cedres & que l'on nomma *Hills-hope.* Au Nord de celui-ci il y en a un autre à l'entrée d'une ouverture vers le Continent. On lui donna le nom de *Hope's-Hill.*

Nous vinmes le 25. à *Goſnol's-hope*, ainſi qu'il a été dit.

Le 26. Nous mimes notre Chaloupe en état d'être navigée.

Le 27. Un Indien nous rendit viſite avec deux perſonnes, dont l'une nous parût ſa femme, & l'autre ſa fille. Elles étoient toutes deux grandes, bien faites & fraiches, d'un regard fort agréable & même l'œil un peu fripon: mais l'Indien n'ôta pas la vûë de deſſus elles. Il obſervoit attentivement toutes leurs démarches à notre égard. Cependant ces femmes ne ſouffrirent pas qu'aucun de nous les touchât autrement que la bienſéance le demandoit.

Le 28. Nous reflechimes ſur la reſolution priſe de faire ici l'établiſſement d'une Colonie. Nous avions projetté de nous établir au bout occidental de *Eliſabeths-Iſle*, parce que nous n'avions point de connoiſſance de l'extremité au Nord-Eſt. Cette Ile eſt Nord & Sud. Il y a à l'Ouëſt diverſes Criques, où l'eau ſe trouve ſi renfermée, qu'elle ſe reflechit, pour ainſi dire, contre

elle même. Les Indiens s'en vont ſouvent là, pour pecher des Crabbes. Cet endroit eſt à 41 dégrez dix minutes. On a tout prés de la terre huit braſſes d'eau. Ce pays eſt tout à-fait deſert & inhabité, couvert d'arbres & de rejettons de cheſnes, de fresnes, d'yeuſes, de Bouleaux, de Saſſafras, de Cedres, &c. Les moindres plantes & les arbriſſeaux conſiſtent en legumes ſauvages, jeunes ſaſſafras, ceriſiers, vignes, eglantiers, epine-vinettes &c. Il y a auſſi beaucoup de fraiſes, de framboiſes, de patates, de pommes de terre &c.

Pour la fertilité de la terre, elle eſt abſolument telle qu'on peut la ſouhaiter. Nous y ſemames des poix, qui en 8 jours de tems ſe trouverent avoir crû demi pied, tant le *Sol* eſt bon.

Il y a en cette Iſle un reſervoir d'eau fraiche qui peut avoir à peu près deux milles de circonference, & n'eſt d'un côté qu'à 30 verges de la mer. Il y a au milieu de cet étang un Ilet de roche de la grandeur d'un arpent de terre, & tout-à-fait couvert de bois. C'eſt là que nous entreprimes de bâtir un Fort, & une habitation, preſumant que ce lieu ſeroit fort propre à cela. Les Indiens de ce quartier appellent l'or *Waſſador*: d'où nous concluons qu'il doit y en avoir là.

Le 29. Nous travaillames à charger du *Saſſafras*, & à jetter les fondemens de notre Fort: nous refimes le fond de notre Chaloupe, & fimes auſſi une barque platte pour naviger dans cet étang. En moins de douze heures le Saſſafras en poudre retablit un de

nos

nos gens qui se trouvoit l'Estomac extremement chargé, pour avoir trop mangé de *Chien-marin.*

Le 30. Notre Capitaine *Gosnol* alla à *Hils-hope* avec quelques uns de nos gens. En revenant il prit un Canot abandonné de quatre Indiens, qui se sauverent aussi-tôt qu'ils virent nos Anglois.

Le 31. *Gosnol* voulant reconnoitre le continent, nous sillames, le Cap vers la terre. On y jetta l'Ancre près de la côte, & le Capitaine mit pied à terre avec quelques uns de ses gens. Aussi-tôt hommes, femmes, & enfans parurent de tous côtez, & s'avancerent pour troquer des peaux de Bêtes sauvages, du tabac, des tourterelles, du chanvre, &c. Enfin tout ce qu'ils avoient apporté. Les gens de ce quartier paroissent de bonnes gens.

Nous trouvames sur tout le rivage de cette Mer des coquillages de moules de la couleur des Nacres de perle : mais nous n'en saurions dire autre chose, n'ayant rien eu pour les ouvrir. Cette Terre est la plus belle que nous eussions encore vû ici ; elle promet, à la voir même de loin, beaucoup plus qu'on n'oseroit en attendre. On n'y voit que de belles campagnes couvertes de fleurs. Il y a des Vergers ; (car c'est ainsi qu'on peut appeller tous ces beaux arbres fruitiers, qui sont près les uns des autres;) de beaux & agreables bois, divers reservoirs d'eau & deux grandes rivieres, qui, à mon avis, peuvent un jour être trés-utiles, si l'on y fait des havres pour les Vaisseaux qui aborderont. Il y a, à l'embouchure d'une de ces

rivieres ou golfes, un Ilet, dont j'ai parlé ci devant sous le nom de *Hope's hill*. L'autre riviere est à cinq heures à l'Ouest du Continent. La côte, qui est entre deux, fait un coude. Elle s'étend Ouest quart au Nord, & au delà de ces Rivieres Sud-Ouest quart de l'Ouest.

Voilà jusqu'où nous découvrimes alors, sans aller plus loin cette fois là. Ainsi nous retournames sans delai à notre Fort.

On passa le 1. Juin à amasser du *Sassafras* & à batir notre Fort.

Le 2. 3. & 4. furent emploiés à faire des lieux de provision où nous pussions serrer nos vivres, jusqu'au retour de nos Vaisseaux.

Nous eumes la visite d'un Seigneur Sauvage, Il nous la rendit dans son Canot. La visite fut courte; mais en nous montrant le Soleil, il nous fit connoitre que le jour suivant il ne manqueroit pas de nous venir rendre une visite plus longue. Aussi le fit-il.

Le 5. Nous continuames de travailler. Cinquante Sauvages grans & robustes vinrent à nous de la terre ferme armés de fléches. Parmi ces Sauvages il y en avoit un qui nous parut être leur Chef; car toute la troupe le respectoit. Cependant notre vaisseau étoit à une heure de la Côte, le Capitaine *Gosnol* se tenoit à Bord, ainsi que le Capitaine *Gilbert* qui ne mit jamais le pied hors du Bord. J'étois donc seulement moi huitiéme à terre. Ces Indiens s'avancerent à l'improviste, lors que nous pensions à nous

poster

poster entre la Mer & l'eau douce. Je m'avançai de même vers eux, & portai mes deux mains à la tête, les rabatant ensuite sur la poitrine, & je leur presentai en même tems mon fusil. C'étoit leur dire, que je leur donnois le choix de la paix ou de la guerre. Le Chef des Sauvages fit à peu près les mêmes signes de paix. Là dessus je l'embrassai. Toute la Suite Sauvage s'alla asseoir à terre, les fesses contre les talons, & tenant de leurs mains leurs jambes; vraie posture des Singes. Assis de la sorte, ils proposerent divers trafiqs à nos gens.

Le même jour le Capitaine *Gosrol* se rendit à terre avec douze hommes du Bord. Il salua le Chef des Sauvages à notre maniere, mais le Sauvage ne fit pas la moindre démonstration de civilité. Notre Capitaine lui fit present d'un chapeau de paille, d'une paire de souliers & d'un couteau. Il mit le chapeau sur sa téte & admira le couteau. Cependant cette honnêteté, qui coutoit peu, nous gagna les cœurs des Sauvages.

Le 6. Le temps fut pluvieux. On se tint à Bord.

Le 7. Le Chef des Sauvages revint avec toute sa suite, & resta presque toute la journée. Lorsque nous dinames, ils vinrent se mettre sans façon à notre table, mangerent de la Morhuë à la moutarde & burent de notre biere : mais il y avoit du plaisir à voir leurs grimaces & comment ils se prenoient le né, lorsqu'ils avoient attrapé quelque morceau un peu trop froté de moutarde. Pendant le repas les Sauvages nous volerent quelques bagatelles, qu'ils nous

rendirent ensuite avec une frayeur respectueuse; parce qu'ils aprirent que leur Chef avoit connoissance de ce vol, & qu'avec cela ils s'imaginoient que nous voudrions nous en venger: & quand ils virent que nous n'en paroissions point fachez, ils se mirent à rotir à leur maniere, sur des bâtons élévez au dessus du feu, des Crabes & des harangs verds, qui étoient fort gros. Aprés le repas le Chef prit congé, & partit avec toute sa suite, exeepté quatre qui resterent pour nous aider à cueillir du *Sassafras*, mais ils ne voulurent point aller à Bord.

Le 8. On fit la distribution des Victuailles entre ceux qui devoient s'en retourner en *Angleterre*, & ceux qui devoient rester à la Colonie. Ces derniers n'avoient que pour six semaines de provisions au lieu de six mois, & cela suivant la repartition du Capitaine *Gilbert*. Là dessus il y eut du mécontentement, parce que quelques uns crurent que le Capitaine *Gilbert* avoit resolu de ne pas décharger des vivres & qu'il avoit dessein de les remporter en *Angleterre*. De plus quelques brouillons ou mal intentionnés s'opposerent à ce qu'on laissât là du monde. Enfin aprés avoir tenu conseil, on resolut de s'en retourner tous ensemble en *Angleterre*.

Un Indien se rendit à notre bord & y resta toute la nuit. Nous le traitames honnêtement & le renvoyames le jour d'après à terre. Celui-là étoit plus sobre & plus discret que ses Camarades; mais il nous parût que le drôle avoit été envoié pour espier nos démarches. Au matin il nous prit quel-

que



que ferraille, sans que pourtant il prétendit avoir fait aucun mal en cela. Lorsqu'il fut à terre, nous lui dimes de battre du feu, ce qu'il fit en frottant une pierre d'Emeril, (dont on se sert à couper du verre, & qu'on appelle en Latin *Smiris*,) contre un morceau de bois fort dur, qu'il portoit pour cet usage. Ce bois prend trés vite feu. La flamme en sortit presque aussi-tôt.

Le 9. Nous travaillames encore à notre Fort, car nous qui étions à terre nous perseverions toûjours dans notre resolution d'y rester.

Le 10. Le Capitaine *Gosnol* alla avec son Vaisseau à l'Isle des *Cedres*, (que nous avions nommé *Hill's hope*,) pour charger du bois de Cedre. Il me laissa moi neufviéme au Fort, où nous n'avions de provisions que pour trois jours. Il nous promit d'être de retour le lendemain.

Le 11. il ne revint pas, ni personne de sa part; & là dessus j'envoiai quatre de nos gens prendre des Crabbes, des tourterelles &c. pour nous en nourrir jusqu'au retour du Vaisseau. Cependant il étoit hors de la portée de notre vûë, & si le vent se fut alors tourné au Sud-Oüest, il n'auroit pû revenir qu'avec beaucoup de difficulté, ou du moins il auroit resté long tems en route. Les quatre hommes dont j'ai parlé, & à qui j'avois recommandé de ne point se separer, pour leur sureté & pour être plus forts, en cas d'attaque; ces quatre hommes dis-je se separerent. Deux allerent d'un coté & deux de l'autre, pour chercher dequoi vivre & c'est en cet état-là, que quatre Indiens en atta-

querent deux à coups de fleches, Un des deux fut bleſſé à la cuiſſe : mais l'autre qui étoit vigoureux ſauta ſur ces Indiens & caſſa les cordes de leurs arcs, ce qui leur fit prendre la fuite. Nos gens furent obligez de paſſer la nuit dans le Bois. parce qu'il étoit fort tard & qu'il n'y avoit pas moien de percer dans l'obſcurité à travers les broſſailles. L'abſence de nos hommes nons inquietta.

Ils revinrent le 12. & cela nous fit plaiſir, mais le Capitaine, qui tardoit ſi long tems contre ſa promeſſe, nous dérangeoit entierement. Cependant nous vivions comme nous pouvions d'une eſpece d'oſeille dont nous faiſions de la ſoupe, de pommes de terre, de tabac & autres pareilles choſes dont la nature étoit obligée de ſe contenter, faute de mieux. Enfin le Capitaine *Goſnol* revint & Dieu ſait la joye que nous en eumes.

Le 13. Pluſieurs de nos gens qui avoient donné parole de reſter, perdirent courage, & ſe dédirent. Là deſſus il fut reſolu, que pour cette fois on penſeroit à s'en retourner.

Le 14. le 15. & le 16. Nous nous occupames à aller prendre du *Saſſafras*, & à le porter à Bord. Nous chargeames auſſi du bois de cedre & laiſſames enſuite là le Fort & l'habitation que dix hommes avoient fait en dix neuf jours de tems. C'étoit grand dommage ; vingt hommes pourvûs des commoditez neceſſaires y auroient pû fort bien loger.

Le 17. Nous mimes à la Voile & paſſames

mes *Elisabeth's-Ile* & le *Dover-cliff.* Nous mouillames à cinq milles de notre Fort, prés de *Martha's Vine yard.* Nous allames à Terre & nous y trouvames quantité de gibier.

Le 18. Nous appareillames, pour retourner en *Angleterre.* Le vent d'Oüest regne ordinairement tout l'Eté sur cette Côte.

Le 26. Juillet nous vinmes mouiller heureusement à *Exmouth.*

En 1603. Mons[r]. *Richard Hackluyt* Paroissien de la Cathedrale de *Bristol* proposa de découvrir plus particulierement la partie la plus Septentrionale de la *Virginie.* Aprés plusieurs conferences, qui se tinrent là dessus entre *Hackluyt* & divers Marchans considerables; il fut resolu d'y faire un Voyage. On y envoya d'abord M. *Richard Hackluyt. John Angel* & *Robert Saltern*, qui avoit fait ce Voyage l'année d'auparavant avec le Capitaine *Gosnol*, de qui nous venons de donner la Relation. On les envoya, dis-je, au Chevalier *Walter Raleigh*, à qui la Reine *Elisabeth* avoit donné des privileges fort étendus sur toute la Côte de *Virginie*, pour le prier de les faire entrer dans ses droits. Le Chevalier *Walter Raleigh* le leur accorda. Ils équiperent donc le *Speed-Well* (du port de 50 tonneaux) de vivres, & de trente hommes d'équipage. On prit *Martin Pring* pour Capitaine de ce petit Batiment. C'étoit un homme expert & sage. *Edmund Jones* fut son Lieutenant, & *Saltern* son premier Commis. Outre ce Vaisseau, on équipa une Barque, (*the Discovery*) du port de 26 tonneaux, que *William Browne*, &

Samuel Kirkland, gens entendus en la marine, commanderent en qualité de Capitaine & de Lieutenant, ayant ſous eux treize hommes & un garçon de Bord. Ces deux Batimens furent avittuaillés pour huit mois, & l'on y chargea des marchandiſes, que l'on crût propres aux *Indes Occidentales*. Ces marchandiſes conſiſtoient en chapeaux de pluſieurs couleurs, en habits de petites ſerges, de toile &c. en bas, ſoulliers, pêles, bêches, ſcies, haches, crocs, ou crochets, racloirs, couteaux, coutelas, marteaux, rabots, cloux, hameçons, ſonettes, corail, miroirs, épingles, éguilles, toute ſorte de verroterie, fil, filets &c.

Le 20. Mars 1603 Nous mimes à la Voile, & ſortimes de *Kingrode*.

Le 10. Avril nous fimes voile de *Milfords have*, aprés avoir été obligé d'y attendre le vent quinze jours. Nous reçumes nouvelle de la mort de la Reine *Eliſabeth*. Nous paſſames les Açores, en faiſant route; & nous eumes la vûë du *Pic* des Iles de *Corvo* & *Flores* &c. Aprés avoir couru encore cinq cens milles, nous découvrimes diverſes petites Iſles, giſant près de la côte Septentrionale de la *Virginie*, à 43 Dégrez de latitude. Ces Ilets paroiſſoient couverts d'une aſſez belle verdure, & de pluſieurs ſortes d'arbres, cedres, pins & autres. Nous trouvames là un endroit où la morhue eſt incomparablement meilleure que celle qui ſe pêche autour de l'Iſle de *TerreNeuve*, & les *greves* plus propres pour la ſécher, que par tout ailleurs. Il n'y a qu'un ſeul inconvenient, qui puiſſe nuire à la pêche. C'eſt

que

que l'on n'y ſait pas faire le ſel, & c'eſt là pourtant une choſe trés-importante.

Nous ſillames à la côte qui eſt au Sud-Oueſt de ces Iſles & allames mouiller de conſerve ſous la principale. Nous donnames à une de ces Iſles le nom *d'Iſle des Renars*, à cauſe que nous y en trouvames en quantité.

Nous traverſames à la Terre ferme avec nos chaloupes, en paſſant entre toutes ces Iſles. La Terre ferme git preſque toute Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Nous trouvames entre les Iſles aſſez bon mouillage ſur 6. 7. 8. 9. 10 & 12 braſſes d'eau. Nous aprochames de la Terre ferme, ſous les 43 Dégrez & demi. Nous y trouvames quatre rivieres. Celle qui eſt à l'Eſt a un banc à ſon embouchure. Après l'avoir paſſé, nous fimes cinq milles en la remontant, & y trouvames aſſez de profondeur. En virant de bord nous découvrimes au Sud-Oueſt deux autres aſſemblages d'eau, mais il nous parut que ces eaux n'alloient pas fort avant dans les terres. Pour la quatriéme Riviere, qui eſt plus à l'Oueſt, c'eſt aſſurement la meilleure. Nous la remontames juſqu'à dix ou douze milles.

Nous ne trouvames en tous ces lieux aucune creature humaine: cependant on aperçut des marques de feu, preuve qu'il y avoit eu du monde. Nous vimes quantité de bois aſſez beaux, des cheſnes, des pins, des bouleaux, des ſapins, des coudriers, &c. Enfin on y trouve de beaux arbres à batir des Vaiſſeaux & à faire des mats. Ces

Bois

Bois font pleins de cerfs, d'élans, d'ours, de renards, de loups, de chiens ſauvages & autres animaux. Cependant nous quittames bien-tôt la côte & les Iles, parce que nous n'y trouvions point de *Saſſafras*, & nous allames du côté de la *Roche des Sauvages*, où *Goſnol* avoit été l'année d'auparavant. Nous y trouvames beaucoup de gens, mais comme il n'y avoit point de *Saſſafras*, nous abandonnames encore ce lieu. De là nous entrames dans le grand Golfe, que *Goſnol* avoit découvert en 1602. Nous y trouvames des habitans au côté du Nord, mais nous paſſames au rivage de l'autre côté, parce que nous n'avions pas encore découvert ce que nous voulions. Nous ancrames donc au Sud à 41 Dégrez & quelques minutes dans une Baye que nous nommames *Witſons-Bay*, du nom de *John Whitſon*, Maire de *Briſtol*. Il y a plus loin une hauteur qui fut appellee la *hauteur* d'*Aldworth*, du nom de *Robert Aldworth*, qui avoit beaucoup contribué à ce Voyage.

Nous trouvames là du *Saſſafras* en abondance; mais après avoir examiné la ſituation du lieu & la qualité des gens; on jugea à propos de faire une eſpéce de défenſe ou de boulevard, pour ſe mieux tenir ſur ſes gardes. Pendant que nous étions là, les naturels du pays nous vinrent trouver, au nombre de dix. Ils vinrent enſuite en bien plus grand nombre. Nous les reçumes civilement & leur fimes preſent de diverſes bagatelles. Ils mangerent des poix & des feves avec nos gens, mais généralement ils ſe paioient mieux de poiſſon, qui eſt



leur nourriture ordinaire.

Un de nos hommes jouoit de la guittarre, & ces Indiens y prenoient un grand plaisir. Ils lui donnerent du tabac, & des pipes, des peaux de Serpent de six pieds de long, dont ils se servent comme de ceintures, des peaux de cerf & autres choses pareilles. Pendant que cet homme jouoit, ils faisoient une bande de vingt hommes, & se tenant par la main, ils dansoient en rond autour de lui. Cette danse étoit assez agreable. Ils sautoient & cabrioloient à la Sauvage, & prononçoient en chantant *yo*, *ya*, *yo*, *ya*, *yo*, *ya*. On n'entendoit autre chose. Celui qui rompoit le Cercle en se separant des autres étoit batu & exposé aux railleries de la troupe. *Ils ont encore une autre danse qui se fait en rond autour d'un Cercle planté de pieux, ornez de méchantes figures. Ils mettent au milieu du cercle trois femmes, qui s'embrassent étroitement; pendant que ceux qui dansent autour du cercle, affectent, en les regardant, les grimaces les plus plaisantes qu'ils se puissent imaginer.* Entre ces Sauvages il y en avoit qui portoient sur la poitrine des plaques de cuivre, d'un pied de long & d'un demi pied en largeur. Leurs arcs étoient de bois de coudrier peint en noir & mêlé de jaune. Ceux que nous vimes avoient cinq à six pieds de long & une corde ou nerf à trois doubles: aussi étoient-ils plus forts que ceux, dont on se sert en Angleterre. Leurs fleches avoient presque une aune & un quart en longueur, & n'étoient pas faites de cannes & de roseaux, mais d'un bois fort leger, uni & rond. Ils y attachent au haut

trois

trois ou quatre longues plumes d'aigle, par le moien d'une eſpéce de Colle forte. Leurs carquois étoient d'une grandeur proportionnée & faits d'une eſpece de roſeaux ſecs, & peints aux deux extremitez fort proprement, à peu prés de la largeur de la main, en rouge & en diverſes autres couleurs.

Nous avions amené deux grans Dogues, que les Indiens redoutoient plus que vingt de nos hommes. Un de ces Dogues portoit une demi-pique dans ſa geule. Un certain Thomas Bridges s'étant écarté de ſes compagnons, fit ſix milles & plus dans les terres, & revint ſain & ſauf ſans autre eſcorte qu'un de ces gros chiens. Lorſque nous voulions faire peur aux Sauvages, & les obliger à s'éloigner, nous n'avions qu'à lâcher les deux Dogues. Les Indiens ſe ſauvoient au plus vite & crioient, comme ſi les chiens les euſſent déja tenus à la gorge.

Les gens de cette Côte-ci, ſont d'un chatain fort brun ou de la couleur de cuir tanné. Je ne crois preſque pas que cette couleur vienne du temperament; & je croirois plûtôt que c'eſt par un pur accident, que l'air & l'age produiſent. Ils font quatre treſſes de leurs cheveux & les entortillant enſuite autour de la tête ils les nouent un peu au deſſus du col. Ils entrelaſſent dans les cheveux diverſes plumes & les bagatelles qui leur plaiſent. Parez de ces ornemens, qui ſelon leur opinion, font le plus bel effet du monde, ils ſe regardent comme des gens qui n'en ont point de pareils. Ils couvrent d'un morceau de peau leurs parties naturelles

les, & font paſſer cette peau entre les jambes, en ſorte qu'elle s'attache par devant & par derriere à leur ceinture. Ces gens paroiſſent jaloux de leurs femmes ; elles ne ſe montrerent pas, excepté deux, qui portoient des peaux, qui les couvroient par devant & par derriere juſqu'aux genoux, & qui avoient ſur une épaule ſeulement une eſpece de manteau à l'*Irlandoiſe*, fait avec la peau d'un Ours. Les hommes ſont plus grans que les *Anglois*, ils ſont diſpos & ſains de leurs membres, robuſtes, bien faits & forts : mais ils ſont perfides & traitres, comme nous l'éprouvames à la fin.

Nous apportames à *Briſtol* un de leurs Canots. Il y en a de dix ſept pieds de long & de quatre de large; ils ſont faits à peu prés comme nos Bateaux de la *Tamiſe*. Les *Indiens* les fabriquent avec des écorces de bouleaux qui ſont plus grans & plus gros que ceux d'*Angleterre*. Le Canot que nous apportames étoit tiſſu avec des Verges d'oſier fortes & ſouples. Les bordages étoient frotez d'une eſpece de godron, ou plûtôt d'une terebenthine dont l'odeur n'eſt pas moins agreable que celle de l'encens. Il étoit ouvert comme nos bataux à rames & ſe terminoit en pointe par les deux extremitez, excepté que la proüe étoit un peu élevée, & avoit une eſpece de Cap. Neuf hommes y pouvoient tenir, & cependant le canot ne peſoit tout au plus que ſoixante livres, ce qui paroit preſque incroiable. Les rames de ces Canots ſont plates & reſſemblent aux péles dont on ſe ſert pour le four ; elles ſont de bois de freſne & de deux aunes de

long ;

long : les Sauvages en rament très-bien, & d'une grande viteſſe. Ayant remonté la riviere, nous trouvames pluſieurs tentes des *Indiens* aſſez prés les unes des autres, mais où il n'y avoit perſonne, & enſuite leurs jardins : un de ces jardins étoit de la grandeur d'un arpent de terre & ſemé de tabac, de citrouilles, de concombres & d'autres plantes ou herbes potageres. Ils y ſement auſſi du *Maïz*, ou *Blé d'Inde*. Ces tentes compoſoient apparemment une communauté des *Indiens*. Elles ſont la plupart d'une figure Conique comme des ruches. Il y en a qui reſſemblent à un Cylindre. L'Architecture n'en eſt pas exquiſe; un trou au milieu du toit donne paſſage à la fumée. Quelques autres trous à la ronde ſervent de fenétres, afin de rafraichir l'air interieur par le moyen de l'air du dehors. Nous trouvames dans les campagnes des poix ſauvages, des fraiſes belles & groſſes, des groſeilles, des framboiſes &c.

Nous avions déja demeuré trois ſemaines à cette Côte, avant que de nous rendre à ce lieu-ci, où nous devions reſter pour y prendre notre charge, ſuivant l'ordre qui nous en avoit été donné. Nous nous mimes à preparer la terre : nous la béchames, nous la remuames & y ſemames enſuite du froment, du mil, de l'orge, & toute autre ſorte de grains qui étoient déja fort hauts ſept ſemaines aprés notre arrivée; bien que tout cela eut été ſemé fort tard. Cela fait voir que le climat & le *Sol* y ſont trés bons. Le chanvre, le lin & autres grains groſſiers, qui ont beſoin d'un terrain humide & gras

y viennent fort bien, ſur tout vers l'embouchure des rivieres: auſſi l'herbe étoit elle ſi haute en quelques endroits, qu'elle nous alloit aux genoux. Pour ce qui regarde les arbres du pays & les autres plantes qu'on y trouve, il y a le *Saſſafras*, dont j'ai parlé. Cette plante eſt un ſpecifique contre la verolle, la peſte & pluſieurs autres maux ; à ce que l'on dit. Il y a des ſeps de vignes en quantité, qui croiſſent ſans artifice & qui pourroient reuſſir, ſi l'on venoit à les cultiver. On y voit des cedres, des chênes, des hêſtres, des bouleaux, des ceriſiers, dont le fruit étoit déja meur, des noiſeliers, des *Wichaſells*, des frenes, des peupliers & autres arbres de haute futaie. On y trouve une eſpece d'arbre, dont le fruit reſſemble à une prune rouge: ce fruit porte une couronne. *Robert Saltern* prit la racine d'un de ces arbres & l'aporta par curioſité en Angleterre. Nous mangeames auſſi de trés-bonnes ceriſes & des prunes blanches, qui n'étoient pas encore bien meures. Je ne dis rien de pluſieurs arbres & arbriſſeaux que nous ne connoiſſions point.

Pour les Bêtes ; il y a des Cerfs & des Daims en quantité, des ours, des loups, des renards, des chats ſauvages, des tigres & des pantheres, (au rapport de quelquesuns,) des porcs-épics, des loutres & des caſtors, dont je ne doute pas que nous ne retirions avec le tems de grans avantages; puiſqu'on nous a aſſuré qu'en 1604. la traite des Caſtors & des loutres du Canada a valu 300000 Ecus aux François.

Les oiſeaux qu'on trouve ici ſont des Aigles,

gles, des vautours, des grües, des herons, des corneilles, des mouettes & quantité d'oiſeaux de mer & de rivieres. Il faut avouer que la terre, l'air, & la mer ſont ici remplis d'animaux qui ſeroient à ces Sauvages des dons de la Beneficence Divine, s'ils avoient le bonheur de le reconnoitre. On y trouve d'excellens poiſſons ; nous y vimes tant de morhues, qu'on auroit pu en charger pluſieurs vaiſſeaux, quantité de marſouins, de lamproies, de Turbots, de maqueraux, d'harangs, de congres, d'écreviſſes, de moules & autres coquillages.

A la mi-Juin notre Barque eut ſa charge de Saſſafras, & nous lui fimes prendre les devans pour l'*Angleterre*. Elle arriva à *Kingrode* une quinzaine de jours avant nous. Aprés le départ de cette Barque nous nous hâtâmes de donner à notre vaiſſeau la cargaiſon neceſſaire. Cependant les *Indiens* reſolurent de nous ſurprendre par trahiſon, & un jour que ceux qui coupoient le Saſſafras s'étoient endormis, cent quarante Sauvages armez d'arcs & de fleches s'avancerent vers notre loge, où il n'y avoit alors que quatre fuſiliers en garde. Ils auroient bien voulu que ces quatre hommes fuſſent venus auprés d'eux, mais nos gens n'abandonnerent pas leur poſte. Notre Capitaine homme de tête, mais qui n'avoit que deux de ſes gens à Bord faiſant de ſon mieux pour n'être pas ſurpris des Sauvages, tira le Canon pour les effraier, & en même temps éveiller nos travailleurs. Il y en eut qui s'éveillerent en effet & qui appellerent les deux grands Dogues ſi formidables aux

In-

Indiens ; aprés quoi ils ſe rendormirent encore. Un ſecond coup de canon tiré pour les avertir une autre fois, les éveilla tout à fait, & alors ils ſaiſirent leurs armes & prirent la route du Vaiſſeau avec les deux Chiens, dont un portoit une demi-pique dans la gueule. Les *Indiens* les voyant s'en aller à Bord ſous l'eſcorte de ces Dogues, uſerent de diſſimulation & ſe retirerent fort civilement en apparence : mais un jour avant notre départ, ils mirent le feu dans les forêts où nos gens alloient couper du Bois. Le jour même de notre départ, comme nous levions l'ancre, ils s'avancerent en plus grand nombre, (je crois qu'ils étoient plus de deux cent,) vers le rivage de la mer, pluſieurs même ramerent avec leurs Canots juſqu'à notre Bord, & vouloient que nous retournaſſions avec eux à Terre : mais nous les écartames, & ne voulumes point trafiquer avec eux cette fois là.

Le 8. & 9. Aouſt nous quittames ce bon havre, où nous avions trouvé vingt braſſes d'eau à l'entrée & où l'on peut mouiller commodement à l'abri des terres ſur ſept braſſes. Ce havre eſt à 41 dégrez 25 min.

Notre Capitaine n'avoit gagné ſi fort au Nord, qu'à cauſe que les Côtes hautes donnent les meilleurs havres & les plus ſurs. En quoi il ne ſe trompoit pas. Nous obſervames auſſi qu'on ne trouve du *Saſſafras*, que dans un terrain ſabloneux.

A notre retour nous fimes route vers les 38 Dégrez, à peu prés à la hauteur des *Açores*. Des Côtes de *Virginie* à celles d'*Angleterre* nous ne mimes en tout que cinq ſemaines ; mais le Vent d'Eſt retarda long tems notre éntrée à *Kingrode*. Nous y entrames le 2. Octobre ; aprés ſix mois d'abſence.



